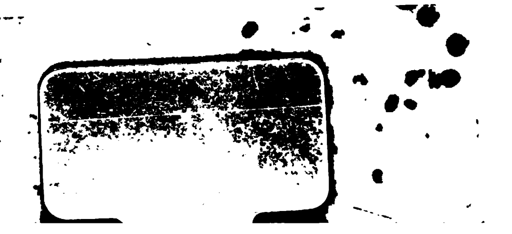




LES NOUVELLES FRANCOISES, OU LES DIVERTISSEMENS DE LA PRINCESSE AURELIE

Par M. DE SEGRAIS.

Ornés de figures en taille douce.

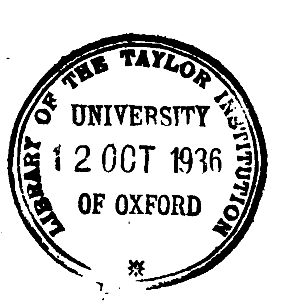
Tome second.



A PARIS,
Chez GUILLAUME SAUGRAIN, Grand'Salle du Palais vis à-vis la Grand'Chambre, à l'Ange Gardien.

M. DCC. XXII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
12 OCT 1936
OF OXFORD

Tome 2e. f.o 19



LES

NOUVELLES FRANÇOISES,

MATHILDE

OU

L'HEUREUSE RECONNOISSANCE.

Nouvelle quatriéme.



A Trois lieuës de l'agreable Ville de Caën dans un Bourg qui ſe trouve en tirant vers le midi; on voit encore les ruines de l'ancien Châ-

teau de Montafilant. La commune opinion avoit appris aux habitans que ce Château appartenoit autrefois à des Seigneurs de ce nom-là qui l'ont possedé deux ou trois siécles; mais il n'y a pas long-temps que dans les Archives de ce Bourg; on trouva avec plusieurs papiers fort anciens, une histoire assez remarquable, & c'est celle que je veux raconter. L'original ayant été mis entre mes mains, dans un voyage que je fis en ce pays-là, je me le fis expliquer, à cause qu'il étoit en si vieux langage, que je n'y pouvois rien comprendre, & je n'y changerai rien, en vous disant ce qu'il contenoit; car c'étoit le sens des paroles qui suivent.

Durant les gueres que Guillaume Duc de Normandie, surnommé le Conquerant, eut con-

tre ses sujets, pour les réduire sous son obéïssance, & ensuite contre les Anglois, pour les soûmettre sous sa domination : entre tous les Gentils-hommes de ce païs, aucuns ne le servirent avec plus d'affection, de courage & de fidelité que ceux de cette maison de Montafilant. Roger de Montafilant, & le vieux Roland son pere, se porterent à la conquête d'Angleterre avec tant d'ardeur, de vaillance & d'adresse, qu'on les donnoit en exemple à toute la Noblesse de la Province. L'un & l'autre neanmoins s'étoient retirez du service, sans avoir acquis d'autre avantage, que beaucoup de gloire & d'honneur. Le premier pour la débilité de son âge, & l'autre à cause d'une étrange injustice qu'on lui fit ; il étoit Sous-Lieutenant de la compagnie

d'hommes-d'Armes du Duc, charge fort considerable en ce temslà; car nul n'entroit dans la Gendarmerie qui ne fut Gentil-homme, & pendant sept ou huit années entieres qu'il possеda cette charge, il ne s'étoit passé rencontre, combat ou siége important, où il ne se fut signalé. Cependant son Capitaine-Lieutenant ayant été tué d'une fleche au siége d'une Ville, & ce Chevalier même ayant eu le bras percé de cette même fleche, ce qui devoit le rendre encore plus considerable, par un effet de son malheur, le Duc qui ne faisoit jamais d'injustice, se laissa tellement emporter au conseil du Comte de Bessin, qui avoit grande part au gouvernement de ses Etats, qu'il disposa de cette charge à l'avantage du fils de ce Comte, contre l'ordre

de la Gendarmerie. Cette diſgrace outra tellement ce Gentil-homme, que croyant ne pouvoir plus ſervir dans ſon corps avec honneur ſous un nouveau Capitaine, il aima mieux ſe retirer. Il étoit repaſſé en Normandie, & il s'en étoit revenu chez ſon pere, déteſtant le ſervice des Grands, & le malheur de la condition de ceux qui ſont contraints de s'y attacher. Le pere qui n'avoit pas été plus heureux que lui, par le caprice des Maîtres qu'il avoit ſervis, ou par la malignité des Miniſtres, conſola ſon fils par ſon exemple; & ils vécurent ſi heureux dans cette ſolitude, dans tous les amuſemens & dans toutes les douceurs de la vie privée, qu'ils ſembloient regretter de n'avoir pas plûtôt choiſi cette vie, & de ne s'être pas plûtôt detaché des chi-

meres de la Cour qui plongent si souvent l'ame dans la confusion, & alterent si souvent la candeur & la sincerité des mœurs. Mais la fortune qui l'avoit poursuivi avec tant d'opiniâtreté, vint l'attaquer jusqu'en son fort, & ne voulut pas souffrir qu'il se pût vanter d'avoir trouvé un azile contre elle. Le Roy avoit trois fils; Robert à qui il avoit cedé la qualité de Duc de Normandie, depuis qu'il avoit pris celle de Roy d'Angleterre, Guillaume qu'on appelloit le Comte du Maine, & le troisiéme qui s'appelloit le Prince Henry. Robert étoit en la Terre sainte, ayant été de cette fameuse croisade qui se fit sous le regne de Philippes I. Roy de France, & eut peut-être été élu Roy de Hierusalem au préjudice de Godefroy de Buillon, s'il n'eut

preferé son heritage, & l'amour de sa Patrie à ces glorieuses conquêtes où il eut tant de part. Guillaume, que le Roy son pere affectionnoit plus qu'aucun, l'avoit suivi en Angleterre, le Prince Henry étoit demeuré en Normandie avec la Reine sa mere, & conjointement avec elle, il gouvernoit cette Province en l'absence du Roy, & de ses freres. L'un & l'autre demeuroient le plus souvent à Caën, tant parce que cette Ville est proche de la mer, & qu'ils en recevoient plus souvent des nouvelles d'Angleterre, que parce qu'elle étoit aussi comme le centre de cet Etat, & que delà ils pouvoient plus aisément donner les ordres à tout. Or Montafilant ne pouvoit pas être si proche de la Cour, & demeurer caché dans son Château

qui n'en étoit qu'à trois lieuës ; & puis c'est quelquefois un grand charme pour se faire aimer des enfans, que de n'être pas trop bien avec leur pere. Il ne put s'empêcher d'aller visiter ce jeune Prince, & quoique ce ne fut pas fort frequemment pour le désir qu'il avoit de fuir tout ce qui pouvoit l'arracher de sa solitude ; son merite ne put manquer de faire son effet sur l'esprit du jeune Henry. Peu à peu ce Prince conçut tant d'amitié pour lui, qu'il lui donna toute son affection, & voulut reparer la faute de son pere, en traitant mieux ce Chevalier qu'il n'avoit fait. On ne refuse guere l'affection des personnes du rang de ce jeune Prince. Outre les grandes esperances que Montafilant pouvoit concevoir de rendre un jour par ce moyen sa for-

tune grande & honorable, il n'y avoit ſorte de bon traittement que ce Prince ne lui fit. Il ne pouvoit être un moment ſans lui ; ce Chevalier lui plaiſoit en toutes choſes, & pour les diſtributions des graces, le Prince n'attendoit pas même qu'il lui nomma ceux qu'il vouloit favoriſer, quand il le pouvoit deviner. Tout cela pouvoit conſoler ce Chevalier de ſes diſgraces paſſées ; mais ſoit que l'expérience l'eut fait plus ſage, ſoit que ſon premier malheur lui fit toûjours aprehender le revers de la fortune, ou qu'il eut quelque choſe en l'eſprit, il recevoit tous ces ſujets de contentement, avec une modération qui n'eſt pas imaginable, & de telle ſorte enfin, que l'égalité de ſon eſprit tenant beaucoup de la mélancolie, ce Prince lui en de-

mandoit ſouvent la cauſe. Il lui cacha long-tems ce qui pouvoit l'inquieter, n'ayant que trop oüi dire qu'un habile homme ne doit jamais prendre ſon Maître pour ſon confident; mais enfin jugeant mieux de ce Prince que de tous les autres, il ne pût s'en défendre toûjours. Il y avoit déja plus d'un an qu'il étoit à lui, & près de deux qu'il étoit repaſſé d'Angleterre, quand enfin un jour, à un retour de chaſſe, ce Prince étant ſeul avec lui, & le trouvant triſte, ne pût s'empêcher de lui en demander encore le veritable ſujet, quoiqu'il lui eut ſouvent fait cette queſtion inutilement; mais cette fois ce fut avec tant de démonſtrations d'une vraie amitié, que tout autre que ce Chevalier en eut été touché, à moins que d'être inſenſible à tout ce que la recon-

noissance peut exiger d'un honnête homme. Seray-je si malheureux, lui disoit ce Prince, que toute l'affection dont je puis être capable, donnée sans aucune réserve à un ami que je me suis choisi, ne le pourra pas contenter? Quoi, je ne sçauray jamais ce qui te peut rendre si mélancolique? L'outrage que le Roy mon pere t'a fait, ne peut-il être reparé par moi, & desespere-tu tellement de ma fortune, que tant de promesses que je t'ai faites de la partager avec toy, ne te puissent consoler de ta disgrace. Si c'est l'ambition qui te tourmente, découvre-moi ton cœur; que peus-tu souhaiter où je ne puisse esperer de te faire parvenir? Si je te voyois attaché auprès de quelque maîtresse, je croirois que l'amour pourroit causer

ton chagrin ; mais au contraire je vois que tu fuis les femmes, as-tu quelque passion pour celles que j'ai aimé, ou pour celles que je puis aimer presentement ? crains-tu de me le découvrir, & crois-tu qu'en faveur de l'amitié que j'ai pour toi, je ne me vainquisse pas, si tu m'en avois fait voir la moindre envie ? peus-tu avoir quelque desir qui t'emporte trop-haut, je n'ai point de sœurs ; mais quand j'en aurois, ne pourrois-tu pas tout esperer du désir que j'ai de te voir content ? il n'y a point de personne dans toute cette Province, qui connoissant ton mérite & l'affection que j'ai pour toi, puisse refuser ton service ; mais ce ne peut être l'amour qui cause ton chagrin : tu me semble trop éloigné de cette passion pour t'en croire atteint ; ainsi ne

ſçachant à quoi imputer ce qui te rend ſi triſte depuis quelque tems, qu'au mépris que tu fais de ma bien-veillance, ou bien à la contrainte d'être plus-ſouvent avec moi que tu ne le ſouhaiterois peut-être par ton inclination; je ne puis m'empêcher de te dire que tu ne dois point te gêner dans ta condition : il m'ennuira de ne te pas voir, mais je ne veux point te contraindre ; je voudrois que tu diſpoſaſſe de tout ce qui eſt en mon pouvoir, & je ne te demanderois en échange ſinon que tu te pluſſe avec moi ; mais pour te faire voir enfin combien je t'aime, je remets ta liberté en ta diſpoſition, pour te faire voir par quelque preuve dont tu ne puiſſe douter que j'y remets de la ſorte, la choſe du monde qui m'eſt la plus agréable. Montafilant écoura

ces paroles avec attention ; n'y répondant long-tems que par de profondes ſoumiſſions. Mais enfin ce Prince aïant mis fin à un diſcours ſi obligeant, qui n'en eut été vaincu comme il le fut ? & quelque malheur où ce Chevalier ſe vit expoſé pour n'avoir pas tenu le deſſein qu'il avoit pris de cacher ſon ſecret, qui le peut accuſer d'imprudence & imputer ſa diſgrace à autre choſe qu'à ſa mauvaiſe fortune ? Seigneur, répondit-il à ce Prince, Dieu m'eſt témoin que je reçois les marques d'affection dont vous m'honorez, avec toute la reconnoiſſance imaginable ; je ſens une affliction dans mon cœur d'y répondre ſi mal, & je me trouve ſi honteux des termes que vous me dites, que ſi j'ai quelque douleur, elle ne procede que de la confuſion

où je suis de mériter si peu une bien-veillance aussi singuliere. J'ai mes ennuis, comme tout le monde a les siens: mais Seigneur, ils sont de si peu d'importance, que je ne crois pas devoir vous en importuner, & c'est la seule occasion qui m'empêche de vous en entretenir, ne doutant point que vous ne daignassiez avoir la bonté d'en souhaiter la fin. Sur cela, le Prince redoubla encore ses caresses, & lui montra en même tems tant de désir de le pouvoir tirer d'inquietude, que d'ailleurs comme Montafilant pouvoit avoir besoin de son autorité dans le dessein qu'il avoit, il ne pût le lui cacher plus long-tems. il est vrai, Seigneur, lui dit-il, Il est vrai que j'aime, & c'est ce qui fait tout mon chagrin, s'il y en a en moi, que la joie que vôtre

amitié me donne, ne puisse avoir effacé. Que cette confession si peu attenduë ne vous étonne point ; j'aime depuis deux ans, mais si secretement, que hors la personne que j'aime, & une femme qui est à elle, aucun n'en a jamais eu connoissance. Quand vous sçaurez qui elle est, vous ne vous en étonnerez point ; car vous connoissez son nom, si sa personne ne vous est connuë. Le Prince le pressa encore plus qu'auparavant, s'offrant de le servir en sa recherche telle qu'elle pût être, ce qui l'obligea enfin de lui faire ce récit.

Il n'est pas que vous n'ayez oüi parler des grands biens du Baron de Douvre, & qu'il n'a qu'une fille, que dans la Province on appelle plus souvent la belle Mathilde qu'autrement. Si les terreurs de son pere qui n'a qu'elle, avoient

avoient pû permettre qu'il l'abandonnât au commerce du monde, elle seroit sans doute l'ornement de la Cour: Mais cet homme si riche a craint qu'on ne lui en ôtât la disposition, s'il la montroit, & son apprehension n'est pas sans fondement. Il avoit vécu long-tems sans avoir d'enfans, & l'on croyoit sa femme si hors d'apparence d'en avoir, que le Comte de Bessin qui étoit son heritier, & qui avoit fondé de grandes espérances sur cette succession, a comme vous le sçavez sans doute été toûjours accusé d'avoir fait enlever un frere que Mathilde avoit. J'étois trés-jeune alors, dit le Prince, & quoi que j'aïe oüi parler de cette avanture qui est fort mémorable, ç'a toûjours été si confusément, que tu me feras plaisir de me la dire.

car comme tu le sçais de cette personne, tu en dois sans doute sçavoir toutes les particularitez. Seigneur, reprit Montafilant, vous sçavez que Douvre est sur le bord de la mer. La maison n'est ni fermée de fossez ni fortifiée d'aucune défence. Le propre jour que la femme de ce Baron accoucha, aprés avoir été si longtems sans espérance d'avoir des enfans, vingt ou trente Pyrates ou des gens qui les contrefaisoient, ayant fait une descente en ce rivage, forcerent cette maison & enleverent un enfant dont cette Dame venoit d'acoucher, avec les meilleurs meubles qu'ils purent trouver. Soit que ce fussent effectivement des voleurs, ou qu'ils fissent ce larcin pour couvrir mieux leur rapt dans toute la Province; on a toûjours cru

que le Comte de Bessin son cousin-germain en fut l'auteur à cause de la grande avidité qu'il a toûjours témoigné pour le bien; & d'ailleurs ce n'est pas sans beaucoup d'apparence; le peu de tems que ces Pyrates mirent à piller cette maison, l'heure exacte de cet accouchement dont ils pouvoient être avertis, & l'impatience qu'ils témoignérent d'abord de se saisir de ce pauvre enfant; en ont été de grands indices. Le Baron & sa femme l'ont toûjours cru; mais soit que cela soit faux ou véritable, cela a toûjours été cause qu'ils ont apporté un grand soin pour la conservation de leur fille. Elle leur a été donnée comme un present que le Ciel leur fit dans leur disgrace: car admirez comme Dieu punit l'intention des méchans & console les

bons. Cette Dame venoit d'accoucher d'un fils au moment que ces Pyrates forcerent sa maison. Ayant vû commettre ce crime à ses yeux, & étant à peine un peu remise des douleurs de l'enfantement, le sensible déplaisir qu'elle eut de sa perte, la rendit long-tems plus morte que vive : son mari n'y étoit point alors, ayant été détourné de sa maison, sous le prétexte d'un emploi honorable que le Comte de Bessin son parent lui avoit fait donner par le Roy, auprès duquel il étoit fort bien dès ce tems-là, ce qui n'augmenta pas peu le soupçon qu'ils eurent contre lui. Cette pauvre femme donc s'affligeoit au dernier point, & voyant partir ces voleurs qui lui ravissoient son ame, son bien & toute sa joie, elle rendit long-tems sa

maison le plus pitoyable specta-
cle qu'on puisse imaginer. La dou-
leur de la mere, & les plaintes
des domestiques affectionnez ne
se peuvent concevoir que par la
singularité de cet accident, quand
enfin le Ciel touché de leurs cris
sembla prendre pitié d'eux, &
permit qu'après une forte con-
vulsion, cette Dame étant heu-
reusement grosse de deux enfans,
accoucha de l'autre qui ne se
trouva qu'une fille; mais qui dès
l'heure fut une grande consola-
tion à sa mere & à toute cette fa-
mille désolée. Cette fille est la
belle Mathilde; mais si dès lors
elle fut un si grand sujet de joie
à ses parens affligez, jugez l'état
qu'ils en dûrent faire depuis,
quand enfin avec l'âge elle est de-
venuë la plus charmante person-
ne qu'il y ait au monde. Sa beauté

vous est connuë par le rapport que vous en avez sans doute oüi faire ; mais j'ose ajoûter que la renommée ne peut vous en avoir fait concevoir que la moindre idée, non plus que de son esprit, & des graces qui l'accompagnent. C'est elle Seigneur, qui étant venuë au monde pour rendre sa famille & tous les siens si heureux, semble n'être destinée que pour m'affliger. Non que je doive me plaindre de ses rigueurs & de son procedé, mais du malheur qui me suscite tant de traverses. Son pere qui craint que l'on ne la lui ravisse, comme on a fait son fils ; qui est alarmé du crédit du Comte de Bessin son parent, & qui redoute avec cela tout ce que ceux qui ont de riches heritiers en leur disposition, peuvent apprehender, la veille comme un trésor, & il

n'y a ſorte d'induſtrie dont il ne ſe ſerve pour déguiſer le lieu de ſa demeure. Le Ciel qui la fit naître ſi miraculeuſement, me l'a fait connoître de même. Le riche Teſſon qui demeure à deux ou trois lieuës d'ici, eſt ſon oncle, étant frere de ſa mere, ſa maiſon eſt forte, & ſituée dans le milieu de la forêt, comme vous ſçavez, pour avoir été cent fois à la chaſſe vers ces quartiers, c'eſt là qu'elle eſt depuis deux ans que je la ſers avec une conſtance digne de ſa beauté & de ſon mérite. Il vous ſeroit ennuyeux d'entendre dire toutes les particularitez de mon amour; mais jugez-en ſeulement par ſa naiſſance. Le propre jour que j'arrivai d'Angleterre, je trouvai mon pere embaraſſé dans une querelle qu'il avoit contre cet oncle de Ma-

thilde pour quelques interêts de famille. Ce Chevalier, quoique galant homme d'ailleurs, en usoit mal envers mon pere; abusant indignement de son âge, il le traversoit en tout. Je ne fus pas plûtôt arrivé, qu'ayant appris son procedé, je me crus obligé de lui en demander raison: je sçavois qu'il ne me connoissoit point; car j'étois fort jeune, quand je partis de Normandie pour l'Angleterre, & nous n'avions jamais servi en même lieu. Cela fut cause que je ne fis nulle difficulté de l'aller appeller moi-même. Je fus donc en sa maison, comme vous l'avez peut-être vû. C'est un Château fortifié par sa situation naturelle sur un roc escarpé de tous côtez, & environné de fossez fort profonds par le côté qui le joint à la forêt. Le Baron de Douvre

crût

crut que ſa fille ſeroit en ſureté dans une ſi forte place, & néanmoins avec cela, il apportoit tant de précaution pour ſa conſervation, qu'il n'y a dans tout ce Château que ſa femme & la nourrice de Mathilde qui ſçachent qui elle eſt. Elle paſſe dans le logis pour une parente qu'ils ont au païs du Maine, & cependant le Baron de Douvre fait courir le bruit que ſa fille eſt à Roüen, dans un Monaſtere. Mais pour revenir à mon appel, ce fut par lui que je me ſentis engagé en la plus cruelle guerre que j'aïe jamais éprouvée. Je demandai Teſſon; il n'étoit point alors dans ce Château, il ſe promenoit dans la forêt, & comme on me dit qu'il reviendroit bien-tôt, afin de ne donner point de ſoupçon de mon deſſein, je crus que j'étois obligé de demander ſa femme,

& de lui faire la révérence sous le nom d'un de leurs parens, à peu près de mon âge, qui étoit revenu d'Angleterre avec moi, & que je sçavois qu'ils n'avoient jamais vû, à ce que j'avois appris de lui pendant notre voyage. Mon dessein réussit, comme je l'avois esperé; j'entretins longtems cette Dame, & sa Niece qui descendit avec elle, & qu'elle me fit salüer sous un autre nom; mais je vous avoüe que je n'ai jamais fait une visite avec tant de distraction: jamais peut-être personne n'est devenu amoureux, mais amoureux avec une violence extrême, comme je le devins d'une maniere si extraordinaire. J'éxécutai pourtant mon dessein, & par là, Seigneur, j'eus l'honneur d'être connu de vous! Nous allions nous battre cet ennemi de mon pere & moi, n'ayant

pour ſecond qu'un Gentil-homme qui étoit à lui, & moi mon Ecuyer, quand revenant de la chaſſe avec pluſieurs Gentilshommès, vous nous rencontrates dans la plaine, au point que nous allions tirer l'épée, comme il pourroit vous en ſouvenir, ſi cette avanture le méritoit. Vous nous fites embraſſer, ayant appris notre deſſein de quelqu'un de votre troupe qui nous connoiſſoit l'un & l'autre. Cette avanture, Seigneur, ne peut jamais ſortir de ma mémoire, puis qu'elle fut le commencement de la plus glorieuſe, & de la plus triſte vie qu'on puiſſe concevoir. Mais certes, ſi l'amitié dont vous m'honorez nâquit dès cette journée, comme vous m'avez fait l'honneur de me le dire beaucoup de fois depuis, & ſi elle me rend le

plus heureux homme de ma condition, je crois que je puis dire que mon amour ne lui ressemble pas. Non que je sois mal-traitté de ma Maîtresse: car, Seigneur, j'en suis aimé, elle m'a donné sa foy de n'épouser jamaïs d'autre que moi; mais je ne sçaurois l'obliger à m'épouser contre la volonté de ses parens. Or sans conter les difficultez que j'ai eû à la voir, je voudrois vous pouvoir exprimer combien j'ai eû de traverses pour lui faire agréer ma recherche, mais cela ne se peut. Je n'aurois jamais fait, si je voulois entreprendre de vous raconter tous les personnages qu'il m'a fallu joüer. Je crois que depuis le Boëmien & le Pelerin jusqu'aux plus relevez déguisemens, il n'y en a point que je n'aye pratiquez. J'ai pris l'habit de Marchand,

j'ai fait le Peintre, le Musicien, & j'ai pris même l'habit de Religieux pour y être introduit. L'amour est un grand ingenieur, & il est bien mal aisé d'être longtems apprenti sous lui, sans devenir maître en toutes sortes de ruses. Ma passion & l'oisiveté de ma solitude m'ont inspiré d'étranges desseins, & il n'y en a point eû que je n'aye executez; mais à quoi bon tout cela, s'il n'a servi qu'à m'èmbarasser de plus en plus? Le pere de ma maîtresse est un homme qui croit que sa fille est un si excellent parti, que je pense qu'à peine il consentiroit de vous la donner, si vous n'aviez le Royaume d'Angleterre pour votre partage. Quoique nous ayons été accordez son beau-frere & moi, après ces accommodemens, il demeure bien

ſouvent une haine couverte qui ne change des querelles que le procedé & l'apparence : car l'intérieur eſt ſouvent de même qu'auparavant. Il m'eſtime, à ce que Mathilde m'a dit ; mais elle ne m'a jamais conſeillé de me découvrir à lui. Ma condition eſt égale à la leur, & je ne puis guere moins eſpérer par votre autorité ; mais Seigneur, il n'y a pas moyen de gagner ſur l'eſprit de ma maîtreſſe qu'elle faſſe un ſi grand effort par deſſus ce qu'elle appelle ſon devoir. D'ailleurs le Comte de Beſſin me hait, parce qu'il m'a fait un outrage : car aux favoris inſolens, offenſer & haïr eſt ſouvent la même choſe, & tout avide qu'il eſt de cette ſucceſſion qui lui coûte déja un crime, il ne demanderoit pas mieux qu'un nouveau ſujet pour l'engloutir. Voilà,

Seigneur, l'état de mon ame ! vous pouvez maintenant lire dans mes yeux & dans mon cœur ; mais certes si vous y pouviez voir comme je le souhaite, vous connoîtriez que quelqu'inquietude qui me tourmente, je reçois avec autant de joie que je le dois, l'honneur d'être honoré de votre affection. Le Prince Henry écouta ce discours attentivement, surpris de l'habileté que Montafilant avoit eû pour cacher si bien sa passion, que personne n'en avoit jamais rien sçû. Mais il ne se contenta pas de lui faire mille offres de tout son crédit auprès du pere & des parens de Mathilde, & auprès du Duc même ; il lui promit encore de faire agir la Reine sa mere, & de l'obliger de prendre sa maîtresse auprès d'elle. Montafilant ravi de tant d'amitié

qu'il lui témoignoit, ne pût lui celer ensuite que du moins dans son déplaisir il avoit le contentement qu'il se passoit peu de semaines sans qu'il vit sa maîtresse; parce qu'ayant gagné sa nourrice, en qui elle avoit beaucoup de confiance, il avoit trouvé moyen d'avoir par elle les clefs du Parc. Il lui dit que Mathilde s'y promenoit souvent le soir, & qu'à la faveur de l'obscurité il étoit quelquefois introduit dans l'appartement de cette Belle, par un petit pont que Clemence (c'est ainsi que s'apelloit sa nourrice) baissoit, quand tout le monde étoit retiré, & que quelquefois même il se tenoit caché dans un cabinet qui étoit à côté de sa chambre, & y passoit la nuit & le jour suivant, ne s'en retournant qu'à l'entrée de l'autre nuit.

Sur quoi le Prince lui dit qu'il vouloit être son confident, & qu'il vouloit assurer lui-même sa maîtresse de l'affection qu'il avoit pour lui. Tant de marques d'amitié rendoient ce Chevalier charmé de la bonté de son maître; mais il ne sçavoit pas la tempête que lui préparoit un calme si apparent. Quelque soin qu'il prit pour empêcher ce Prince de se donner cette peine, il n'en pût venir à bout. Lui ayant dit par hazard que ce soir même, tout étoit préparé pour sa visite, le Prince prit si fort cette affaire à cœur, qu'il voulut l'y accompagner, quoique ce mal-heureux Amant lui pût alléguer pour retarder son dessein, non dans la pensée du malheur qui lui arriva, mais afin seulement de préparer l'esprit de sa maîtresse à une visite

de certe importance, apprehendant de l'avoir offencée par cette confidence, & voulant lui dire auparavant les raisons qui l'y avoient obligé. Mais le Prince ne voulut jamais le souffrir, lui alléguant que cette surprise auroit quelque chose de galant qui lui plairoit sans doute, & lui feroit mieux connoître avec quelle affection il entreprenoit son affaire. Que sert-il enfin de vous tenir plus long-tems en impatience? La fortune qui persécutoit ce Chevalier avec tant de rigueur, n'avoit garde de l'épargner en une semblable conjoncture. Le Prince vit sa maîtresse, ainsi ce pauvre Amant qui l'y mena sans y penser, travailla lui-même à sa ruïne, & son malheur voulut qu'elle vint du côté dont il attendoit tout son bonheur.

Le Prince ne revint pas de cette visite si généreux qu'il y étoit allé. Mathilde est trop sure en ses coups, & l'amitié qu'il avoit pour l'Amant, ne pût empêcher qu'il ne ressentit la puissance des charmes de l'Amante. Il ne sert de rien de dire les particularitez de cette visite, puisqu'il n'y a que cet incident qui serve à la suite de ma narration. Mathilde fut une partie de la nuit dans le parc avec le Prince & son Amant; étant venuë avec Clemence, comme elle l'avoit promis par l'assignation qu'elle avoit donnée à Montafilant, elle s'étonna d'abord de le voir accompagné; mais ayant bien-tôt appris la condition de son confident, & sçû par ses premiers discours la passion qu'il avoit d'obliger son favori, elle se remit aisément de la colere

où la pensée que son Amant lui avoit manqué de secret, sembloit l'avoir mise d'abord.

L'amour que le Prince Henry conçut, devint bientôt si violent qu'il fut le maître de toutes ses actions & de tous ses desseins, & il résolut bien-tôt de lui sacrifier tout ce qu'il devoit à la considération de son amitié. Cependant il fut obligé de dissimuler dans le commencement avec son Rival; parce qu'il ne pouvoit voir sa maîtresse que par son moyen. S'il eut éclaté, on l'eut bien-tôt changé de lieu, & s'il ne se fût pas beaucoup soucié de la faire perdre à l'autre, il apprehendoit de la perdre pour lui-même. Il faisoit donc toujours les mêmes caresses à Montafilant qu'il avoit de coûtume, & s'empressoit auprès de lui pour sçavoir l'état de

ſes affaires ; mais toutes ſes paroles n'avoient aucun effet, hors celle qu'il lui avoit donnée d'employer ſon crédit pour la mettre auprès de la Reine ſa mere ; parce que de ſe montrer toûjours ſi empreſſé d'accompagner ſon Rival dans ſes viſites, il ne le pouvoit pas long-tems, ſans découvrir ſon deſſein. Il n'y a rien de plus clair-voyant qu'un Amant ſur le ſujet de ſa paſſion. Le Prince ne pouvoit ſi bien diſſimuler, que Montafilant n'eut mal jugé de ce grand empreſſement qu'il avoit pour l'accompagner : & puis quelque gloire qu'il lui revint d'avoir un entremetteur de cette importance, il eut encore mieux aimé entretenir ſa Maîtreſſe ſeul, que d'admettre dans leur converſation un tiers de ſi grande qualité : car le Prince ne pouvoit pas

aiſément ſe réduire à l'entretien de Clemence. Pour cette raiſon donc ce nouvel Amant ſentant ſa conſcience coupable, & redoutant l'eſprit pénétrant de ſon favori, ne voulut pas ſe montrer trop empreſſé dans ſes viſites; mais il travailla avec tant d'adreſſe, que ſans qu'on ſçût par quel motif il entreprenoit cette affaire, la Reine envoya querir la mere de Mathilde, & la ſçût ſi bien flâter, qu'elle reçût avec joie la propoſition qu'elle lui fit de prendre ſa fille auprès d'elle, ſur le ſeul rapport qu'elle lui dit avoir oûi faire de ſa vertu, de ſon eſprit & de ſa beauté. Sans une grande bizarrerie, ſes parens ne pouvoient pas la lui refuſer: car outre la ſureté où elle devoit être auprès de cette Princeſſe, c'étoit un Ecole d'honneur & de pieté,

où cette fille ne pouvoit manquer de bons exemples. Outre que depuis que le Conquerant avoit passé en Angleterre, cette Princesse demeuroit toujours dans l'Abbaye de la sainte Trinité qu'elle avoit fait bâtir, où par conséquent cette riche héritiere étoit en toute assurance. Bien-tôt après elle y fut amenée par sa mere à qui la Reine donna parole de l'aimer comme sa fille propre, & de n'en avoir pas moins de soin que ses plus affectionnez parens en pouvoient avoir. Le Prince jusqu'alors avoit toujours si bien dissimulé, que Montafilant qui croyoit que ce changement de lieu étoit un grand acheminement pour son dessein, l'en remercioit chaque jour, mais avec tant de reconnoissance & de respect, que ce Prince qui, comme

je l'ai dit, avoit quelque sentiment d'honneur, en étoit outré, ne pouvant s'empêcher d'avoir quelque remors de l'insigne trahison qu'il faisoit à un Gentilhomme qu'il avoit tant aimé. Mais enfin ce pauvre Amant ne fut pas long-tems sans s'appercevoir du tort qu'il s'étoit fait: car les choses changérent bientôt de face, & bientôt il se trouva que c'étoit lui à son tour qui étoit à la merci de son Rival. Le Prince ne pouvoit voir Mathilde que par la tolérance de Montafilant, tandis qu'elle étoit chez son oncle, & alors Montafilant ne pouvoit la voir que par le crédit de son maître: car la Reine d'Angleterre qui étoit dans cette Abbaye, n'en donnoit l'entrée aux Gentils-hommes que quand ils venoient avec le Prince

son

ſon fils, comme d'ordinaire encore on le pratique dans les Convents. Aux autres jours elle donnoit audiance à la grille; mais rarement & plus rarement encore on y pouvoit voir ſes filles. Le Prince uſoit de ſon empire un peu tyranniquement, n'ayant plus beſoin de la compagnie de ſon Rival, il ſe cachoit de lui, quand il alloit à l'Abbaye, ou quand par la violence de ſa paſſion, ce Chevalier étoit obligé d'implorer ſon ſecours: ce Prince lui témoignoit tant d'ennui d'aller voir la Reine ſa mere, & tant de répugnance à cette viſite, qu'il n'oſoit prendre la liberté de l'en prier ſouvent, & s'il le ſupplioit de s'employer auprès de la Reine pour faire agréer ſa recherche, il le remettoit de jour en jour, ou lui donnoit quelque défaite. Ce qui le con-

ſoloit pourtant, eſt que Clemence étoit avec Mathilde, qui entroit & ſortoit quand les affaires de ſa maîtreſſe ou les ſiennes le vouloient; & de cette ſorte, il ne ſe paſſoit preſque point de jours qu'il ne pût lui écrire, & qu'il n'en reçût des lettres. Le Prince s'étoit déja declaré à Mathilde; mais elle n'en avoit rien dit à Montafilant. Elle eſpéroit que ce Prince reconnoîtroit ſon injuſtice, & elle ne ſçavoit pas ſi peu ce que c'étoit que la jalouſie, qu'elle ne s'imaginât bien que ſon Amant ne pourroit s'empêcher de témoigner ſon mécontentement à ſon maître. Ce qui apparemment le ruineroit auprès de lui, ſi l'amour qu'il avoit pour elle, étoit ſi violent qu'il le lui vouloit faire croire.

Mais qui peut aisément se cacher à l'amour ?

Déja Montafilant avoit quelque soupçon de la passion du Prince, & redoutant toute chose, il étoit plus assidu qu'il n'avoit de coûtume à observer ses actions. Quelque soin qu'aportât son maître pour cacher ses visites, il ne pouvoit si bien faire en sorte qu'il ne l'accompagnât plus souvent qu'il n'eut voulu : ce qui étoit cause qu'il ne lui faisoit plus si bonne mine qu'il avoit de coûtume, dont Montafilant s'appercevoit fort bien : mais quoique cette froideur augmentât ses soupçons, il dissimuloit à l'exemple de son Maître, & ce Prince qui ne vouloit pas encore éclater, se faisant justice, ou croyant par sa feinte

bien-veillance pouvoir mieux tromper ſon Rival, & devoir donner quelque choſe à l'apparence, le menoit quelquefois en cette Abbaye, quand il y alloit. Obſervant pourtant une choſe le plus ſouvent qu'il lui étoit poſſible, qui étoit de prendre ſon tems, quand il ſçavoit que la Reine ſeroit en dévotion, & que par conſéquent ſes filles ſeroient obligées d'être avec elle, & qu'ainſi Montafilant ne pût entretenir ſa maîtreſſe, non plus que lui, & fut conrraint de ſe contenter de la voir dans l'Egliſe, ou devant tout lé monde. Or il arriva qu'un jour ce Prince ayant mené ce Gentil-homme avec lui, prit fantaiſie de viſiter ce Monaſtere, ſuivant le privilege que ſa naiſſance lui en donnoit. Laiſſant donc les Dames à l'Egliſe, il prit

Montafilant & deux ou trois Gentils-hommes avec lui, & s'en va courir par tout. Passant devant la chambre de Mathilde, & y trouvant une fille qui avoit soin de la servir, ils y entrérent & en sortirent presque en même tems. Montafilant demeura pour faire connoissance avec cette fille, car il ne la connoissoit pas encore. En causant avec elle, comme c'étoit auprès de la table, l'écritoire de Mathilde qui étoit ouverte, s'offrit devant ses yeux. Il y avoit dedans plusieurs lettres dont il en reconnut quelques-unes pour être de sa tante & de sa mere, car il connoissoit leur écriture, pour en avoir vû quelquefois; mais parmi ces lettres, deux petits papiers qui étoient pliez sans suscription, & d'une autre maniere que celle dont il

avoit de coûtume de plier les siens, tentérent merveilleusement sa curiosité dans la défiance où il étoit déja ; n'en voulant toutefois rien témoigner devant cette fille ; pour l'obliger de s'éloigner de lui, il lui dit de regarder si le Prince étoit déja loin, & fit même semblant de s'avancer pour y aller ; ce qui la fit partir pour lui rendre cet office, ne voulant pas souffrir qu'il y allât lui-même. Cependant il prend un de ses papiers, & l'ouvrant un peu, il voit que c'étoit de l'écriture du Prince. Sçachant bien que cette fille reviendroit aussi-tôt, il les met tous deux dans sa poche, & va après elle : ce qui fut fait si promptement, qu'à peine avoit-elle fait quatre pas hors de la chambre. Ainsi elle n'eut aucun soupçon du larcin qu'il avoit fait à sa Maî-

tresse. Il eut une extrême impatience d'être à son logis, & il n'y fut pas si tôt, qu'ouvrant ces deux papiers, il les lût promptement, & vit que le premier contenoit ces paroles.

Je ne m'étonne pas de vos premieres rigueurs, mon entreprise n'est pas de celles qui n'ont aucunes difficultez; mais aussi mon amour n'est-il pas de ceux que les difficultez peuvent rebuter. Je vous aime, belle Mathilde, & il n'est plus en mon pouvoir de m'en dédire. Vos mépris me peuvent rendre le plus mal heureux de tous les hommes; mais ils ne sçauroient changer la résolution que j'ai prise: en vain donc je ferois mille efforts pour en venir à bout. Comme votre beauté est la seule cause qui fait que je vous aime, ne vous en prenez qu'à elle seule, si je ne puis cesser de vous aimer, & ne pen-

sez pas enfin que le Ciel laisse en mon pouvoir ce qui n'est pas même au votre.

L'autre papier contenoit un Madrigal avec quelque prose au bas: Montafilant les lût aussi-tôt, & vit que ces vers & cet écrit étoient conçûs en ces termes.

Philis dans mon cruel tourment,
Votre douceur veut que j'espere ;
Mais helas! quand je lui veux plaire,
Vôtre rigueur en ordonne autrement:

Vôtre douceür m'attire à soi,
Vôtre rigueür me désespere ;
Que croirai-je, & que dois-je faire?
Amour, amour conseille moi.

Oüi c'est lui que je consulte seulement, car que me pourroit alléguer cette amitié dont vous voulez que je
prenne

prenne les conseils en vain ? je l'ai écoûtée, ses raisons sont foibles contre la puissance de vos charmes. Je ne veux point vous déplaire; mais faites taire cette amitié importune, de peur que mon amour ne s'emporte. Jusqu'ici, je ne vous ai dis que la moitié de ses raisons : mon respect l'a voulu ainsi; mais ce respect peut n'être pas toûjours le maître. Devinez donc ce que je n'ose vous dire, & songez qu'une passion comme celle que j'ai pour vous, peut malaisement souffrir d'être sacrifiée à celle d'un Rival.

Soit que ce Prince eut effectivement fait ces vers, ou qu'il se fut servi de quelqu'un de sa Cour, ils étoient écrits de sa main, & Montafilant les lût avec un déplaisir extrême. Les moindres injures qu'on reçoit des personnes dont on attend de l'amitié, ou

pour qui l'on en a, ſont des outrages ſanglans. Ce Gentil-homme ſervoit ſon maître avec une affection & un zele incroyables, & ſe voyant trompé ſi indignement, il ſe ſentoit ſaiſi de la plus cuiſante douleur dont un homme puiſſe être capable; mais tournant en même tems ſes penſées du côté de Mathilde, cette douleur alloit juſqu'à la rage. Ces lettres n'avoient rien qui la convainquiſſent de lui être infidelle; mais quand ſa défiance lui repreſentoit, que depuis que ce Prince l'aimoit, elle ne lui en avoit rien dit: dans l'état où il croyoit être avec elle, ſa jalouſie ayant lieu d'agir, il ne pouvoit s'empêcher de croire qu'elle écoûtoit ce Prince. Et comme l'amour eſt naturellement timide & défiant, il s'imaginoit aiſément qu'elle l'é-

coûtoit, & que charmée de la condition de ce Prince, elle n'affectoit cette rigueur que pour l'enflamer davantage, & pour l'obliger à l'épouſer. Dans ces differentes penſées, ſe trouvant ſeul, ſon amour qu'il croyoit trahi, & ſon amitié qui recevoit un ſi grand outrage, lui mettoient en la bouche les plus pitoyables plaintes qu'on puiſſe imaginer. Mais au plus fort de ſes plaintes & de ſon déſeſpoir, il ne pouvoit que réſoudre. Il paſſa le reſte de cette journée, & toute la nuit dans les plus violentes agitations dont jamais un eſprit puiſſe être tourmenté. Quelquefois il faiſoit deſſein d'aller reprocher à ſon maître ſon infidelité pour le faire rougir de l'outrage qu'il lui faiſoit: quelquefois il réſolvoit de ſauter les murs qui lui empê-

choient la vûë de Mathilde, pour lui aller témoigner sa juste jalousie ; & quelquefois abattu d'un si rude coup, il tâchoit d'oublier l'un & l'autre. Dans cette pensée, dès que le jour revint, songeant bien qu'il ne pourroit empêcher que sa douleur ne parut sur son visage, il monta à cheval, & comme il étoit fort sage, de peur de faire rien, dont il se repentit après, il aima mieux s'éloigner de la Ville. Il y avoit un de ses parens qui possedoit presque toutes ces terres qui du côté du Couchant s'étendent à l'embouchure de la Riviere d'Orne. Ce Gentilhomme étoit fort de ses amis, & souvent il l'alloit visiter tant à cause de l'amitié & de la parenté qui étoit entr'eux, que parce que la situation de sa maison est une des plus agréables qu'il y ait au

monde. Montafilant se retira donc chez lui dans le dessein d'y passer sa mélancolie, ou d'y attendre du tems quelque sage résolution. Le Prince le voyoit quelquefois partir comme cela, sans qu'il s'en mit en peine; car soit que Montafilant allât voir son ami, ou qu'il allât voir son pere, il partoit souvent sans en rien témoigner à personne, & revenoit de même au moment qu'on l'attendoit le moins. Après y avoir passé quatre ou cinq jours, il pria son ami d'écrire à quelqu'un de la Cour du Prince qu'il étoit malade, afin qu'on ne fut pas en peine de sa retraite: & ainsi sous ce prétexte, il demeura plusieurs jours dans cette solitude, se laissant consumer à sa douleur. Quelquefois ne pouvant souffrir aucune compagnie, il prenoit une

chalouppe, & s'embarquant sur la Riviere qui étoit au pied de cette maison, il s'alloit promener toute la journée, jusqu'à la mer, & ne revenoit qu'avec le flux de la marée ; comme il se laissoit souvent emporter par son reflux, nourrissant son esprit des tristes pensées que l'état où il étoit alors, joint aux objets qui se presentoient à ses yeux, pouvoient lui inspirer.

Ce fut dans son inquietude qu'un jour jettant les yeux sur la mer, & considérant l'instabilité de ses ondes, il fit ce Sonnet qui marque si bien le trouble où il devoit être.

SONNET.

MAl-heureux Element, mer
instable & changeante,

Triste joüet des vents, vraie image du Sort,
Dans le trouble où je suis contemplant ta tourmente,
Helas qu'entre nous-deux je trouve de rapport!

Comme toi je dépens d'une humeur inconstante,
De qui le changement me travaille si fort,
Que mon ame agitée, incertaine & flotante,
Dans la mer de mes maux ne trouve point de port.

Ton eau n'est point amere à l'égal de mes peines,
Plûtôt on conteroit tes flots & tes arenes,
Que les divers desseins qu'à toute heure je fais;

Enfin tu n'as sur moi que ce seul avantage,
Que le calme succede à ton plus grand orage,
Au lieu que mon esprit n'en espere jamais.

Une autre fois jettant les yeux sur le Rivage : & comme c'étoit dans la plus rude saison de l'année, voyant la campagne déserte, & les arbres dépoüillez de leur feüillage, sa triste douleur lui arracha ces pensées que son oisiveté réduisit presque en même tems en cet autre Sonnet.

CAmpagne, de moissons & de fleurs dépeuplée,
Que la saison maltraite avec tant de rigueur,
Triste & funeste objet, arbres que la gelée

Fait paroître tous morts, & sechez jusqu'au cœur!

Helas si du Soleil la course reculée,
O mes chers confidents vous prive de vigueur!
Sçachez que comme vous mon ame désolée
Demeure loin du sien dans la même langueur;

Mais l'aimable printems peut vous rendre la vie;
L'espérance du moins ne vous est point ravie,
Dans trois ou quatre mois vous changerez de sort.

Et quand pour soulager mon déplaisir extrême,
Je pourois retourner vers l'ingrate que j'aime,
Que puis-je de sa vûë attendre que la mort.

C'étoit de cette sorte qu'il passoit ses jours, & menoit la plus triste vie qu'on se puisse figurer : tous les déplaisirs qu'il avoit sentis jusqu'alors, n'avoient rien de comparable à celui qui le possedoit. Or avant que de partir, il avoit écrit une lettre à Mathilde, & l'avoit envoyée chez un frere que Clemence avoit dans la Ville, chèz lequel Mathilde & lui avoient de coûtume d'envoyer leurs lettres. Clemence y apportoit celles de Mathilde, & y prenoit celles de Montafilant; & un valet de chambre qui étoit à lui, avoit soin d'en user de même pour ce qui le regardoit, si ce n'étoit que quand Clemence avoit quelque chose à lui dire de la part de sa maîtresse, elle l'en avertissoit le jour d'auparavant, & il l'alloit trouver en cette maison, en quel-

qu'Eglise, ou en quelqu'autre endroit; variant le lieu de ces rendez-vous le plus souvent qu'il étoit possible, de peur que personne ne découvrit leur intelligence. Or la lettre qu'il avoit écrite à Mathilde dans cette conjoncture, étoit accompagnée des deux lettres qu'il avoit prises en son Ecritoire. Et elle étoit à peu près conçûë en ces termes.

Puisque je n'ai pû mériter votre affection entiere, comme je vous avois entierement consacré celle dont je puis être capable, ne vous donnez point tant de peine pour me tromper. Le Prince pour qui vous vous repentez peut-être de vous être engagée à souffrir ma passion, vous peut sembler plus digne de vous servir, & il vaut mieux que par générosité, & pour vos interêts je lui cede une place que

je perdrois bien-tôt par mon malheur. Ne prenez donc plus tant de soin de me cacher ce mistere : c'est assez que votre pensée me soit connuë. Perdre en un jour un Maître qu'on croyoit son meilleur ami, & une Maîtresse dont on tenoit la fidelité assurée ; c'est sans doute le plus grand des malheurs où un homme puisse être exposé. Mais il n'y en a point de si grands qui n'ayent leurs remedes, quand on sçait mourir.

Cette lettre & celles du Prince qui l'accompagnoient, affligérent cruellement Mathilde. Sa conscience qui l'assuroit combien elle méritoit peu ce traitement, le lui firent d'abord regarder comme une chose fort outrageante ; mais amour qui prend toûjours le parti de ses véritables sujets, lui fit bien-tôt changer de langage, soit que, comme on le dit, qu'il soit vrai.

Que tout crime est leger dont l'auteur est aimé.

Soit que le bruit qui courut à la Cour & dans la Ville, que Montafilant étoit malade, eut touché le cœur irrité de cette Amante, elle ne put souffrir plus long-tems qu'il la condamnât avant que de l'avoir écoûtée. Pour le Prince, soit qu'il se doutât de sa feinte, ou qu'il crut effectivement qu'il étoit malade, étouffant indignement toute l'amitié qu'il avoit eû pour lui, il ne put s'empêcher de se réjoüir de son absence; & voulant en profiter, il ne put long-tems demeurer sans presser vivement sa maîtresse de recevoir sa passion. Or cela ne se pût sans lui tenir quelques discours qui l'étonnérent. Il la menaça de son pouvoir, & de se vanger sur

son Rival. Mathilde se voyant abandonnée, ne put tenir plus long-tems sa colere contre le dessein qu'elle avoit fait de punir par un long silence son Amant dont elle se croyoit offensée: après sept ou huit jours, elle ne put s'empêcher de l'avertir de tout, & de lui faire connoître qu'à tort il avoit douté de sa fidelité. Elle fit venir le frere de la fidele Clemence, dont elle avoit éprouvé l'adresse & la fidelité en plusieurs rencontres, & lui ayant donné une lettre, elle le pria de la lui aller porter chez ce Gentil-homme où elle sçavoit qu'il s'étoit retiré. Montafilant reçut la lettre, & l'ayant luë, trouva qu'elle contenoit ces paroles.

Cette mort dont vous me menacez, vous seroit bien duë, & j'aurois lieu

de vous la souhaiter, si je n'avois encore plus d'amitié pour vous que vous n'avez d'injustice pour moi. Je n'ai jamais oui dire que de n'aimer pas à aprendre une mauvaise nouvelle à ses amis, soit leur faire un outrage. Prenez donc un meilleur sentiment de ma fidelité, puisque c'est là tout mon crime. Je changerai de procedé avec vous; mais ce sera pour vous punir. Je ne vous en puis pas dire davantage. Si vous pouvez venir avec cet homme que je vous envoye, il vous dira par quel moyen je puis vous entretenir. Adieu, vous méritez mieux mon oubli que cette grace; mais je suis injuste à votre exemple, avec cette différence toutefois que j'ai reçû une injure de vous, au lieu des remercimens que j'en devois attendre, & que je vous recompense, quand vous méritez d'être puni.

Montafilant ne put demeurer plus

long-tems dans sa solitude après un si doux commandement. Clemence qui avoit sçû la commission que Mathilde avoit donnée à son frere, l'avoit instruit encore bien plus exactement qu'elle, & cet homme ne manqua pas de s'acquiter de sa commission. Montafilant apprit par lui l'extremité où Mathilde étoit réduite par l'empressement du Prince, & ce fut ce qui le fit résoudre de partir aussi-tôt. Il y avoit un Jardin qui est joint à cette Abbaye, dont les murailles sont fort hautes: Matilde avoit trouvé un endroit, où par le moyen d'une pierre qui s'ôtoit & se remettoit, on pouvoit au travers de la muraille entretenir ceux qui étoient dans la ruë. La Ville de Caën n'étoit pas encore si grande qu'elle l'est aujourd'hui, & ce lieu étoit par conséquent

fequent encore plus désert qu'il ne l'est à present. Le frere de Clemence partit devant pour avertir Mathilde qu'elle se trouvât à cette ouverture, & que bien avant dans la nuit, quand tout le monde seroit retiré, Montafilant ne manqueroit pas de s'y rendre. D'un autre côté ce Chevalier régla si bien son chemin, qu'il n'arriva que la nuit à la Ville, & il se tint caché chez un de ses amis, jusqu'à l'heure du rendez-vous. Il ne serviroit de rien, de redire tous les discours de ces Amans; ces éclaircissemens ne se font guere en peu de paroles. Il suffit de dire que Mathilde se justifia à Montafilant de ce qu'elle ne lui avoit rien dit de la passion que le Prince témoignoit d'avoir pour elle, & que Montafilant lui demanda cent fois pardon d'avoir

douté de sa fidelité. Depuis il se passa peu de nuits qu'ils ne s'entretinssent par ce moyen, & dès lors Montafilant commença à presser plus fortement sa maîtresse de consentir à son enlèvement. Ayant perdu son appui avec l'amitié de son maître, il voyoit bien que sans quelque remede puissant, il ne viendroit jamais à bout de son dessein, & le Prince devint si éperdument amoureux, qu'il commença à faire craindre l'un & l'autre. Néanmoins Mathilde ne pouvoit se résoudre à faire une chose qui étoit si fort contre son devoir. Elle lui conseilla d'essayer auparavant de fléchir ce Prince, & d'employer le crédit de la Reine. Cette Princesse avoit de l'estime pour lui. Mathilde lui en entendoit souvent dire du bien, & elle avoit vû avec

joie que son fils avoit choisi un si digne favori. Depuis ayant remarqué sa disgrace, elle lui en avoit souvent demandé la raison; mais il ne lui en avoit jamais voulu confesser le véritable sujet. Enfin la bonté que ce Chevalier remarquoit en elle, fut cause qu'il se résolut d'y avoir recours. Un jour donc ayant trouvé l'occasion de l'entretenir, il lui raconta son avanture tout au long, la naissance de son amour & celle de sa faveur, & comme son maître étoit devenu son Rival. La Reine qui étoit généreuse, & qui d'ailleurs commençoit à avoir quelque soupçon de la passion de son fils qu'elle ne trouvoit ni juste ni sortable, se résolut de favoriser Montafilant en tout ce qu'elle pourroit. Elle lui promit de parler aux parens de

Mathilde & à son fils même. Pour ce dernier comme elle en trouva plus aisément l'occasion, elle s'acquita presque aussi-tôt de sa promesse, le jour ne se passa point qu'elle ne l'entretint longtems sur ce sujet. Elle lui remontra l'injustice qui en toute maniere accompagnoit sa passion; mais elle mêla à ces douces remontrances quelque aigreur, ne pouvant s'en empêcher par la raison qu'elle en avoit. Ce Prince reçût cet avertissement de fort mauvaise grace, & bien loin de se faire justice, sans vouloir écouter Montafilant, soupçonnant qu'il étoit cause de cette réprimende, il lui commenda dès le jour même de se retirer chez son Pere; & il lui défendit sur peine de la vie de raprocher plus près de la Ville où il étoit. Ce Che-

valier qui étoit accoûtumé aux disgraces de la Cour, s'en émeut peu par raport à sa fortune; mais il ne put songer à l'outrage que reçut son amour, sans s'abandonner au désespoir. Son pere le consoloit en vain, il ne pouvoit songer à céder Mathilde, il aimoit mieux mourir mille fois. Cela étoit cause que comme ses entrevûës avoient été secretes, il les renouvelloit le plus souvent qu'il lui étoit possible, & dans le malheur où il vivoit, ce n'étoit pas une petite consolation pour lui: car comme la passion d'amour dans les esprits généreux est de telle nature qu'elle augmente par les difficultez, sa maîtresse lui faisoit voir tant de constance, qu'il avoit lieu d'en être content. Aussi le Ciel qui se plaît à tromper notre espérance, & notre dé-

ſeſpoir, & qui ſe rit de la prudence des hommes dans leurs plus ſages réſolutions, voulut que ſon bonheur lui vint du côté qu'il l'attendoit le moins, comme avoit fait ſon infortune. Quelques efforts qu'il eut faits juſques alors ſur l'eſprit de Mathilde, il n'avoit pû jamais l'obliger de conſentir à ſon enlevement; & au moment qu'il s'y attendoit le moins, le Ciel fit qu'elle fut contrainte de ſe jetter entre ſes bras. Depuis le banniſſement de Montafilant, la Reine qui en avoit deviné la cauſe, fit ce qu'elle put auprés du Prince Henry pour lui remontrer l'indignité de ſon action; mais ce Prince faiſoit peu d'état de ſes réprimendes, & de ſes menaces: au contraire comme il voyoit ſon pere éloigné, emporté par la violence de ſon

humeur naturelle, & par sa passion, il résolut à quelque prix que ce fut de donner contentement à son amour. Après avoir en vain essayé la priere, sans regarder les conséquences de son audace, il résolut de l'enlever de ce Monastere, apportant toutesfois ce tempérament de le faire avec le moins de scandale & de bruit qu'il le pouvoit, & de s'y conduire si bien qu'on put accuser Montafilant de son action, & que par conséquent voyant la Justice contre lui, il fut obligé de s'enfuir. Pour cet effet il choisit trois hommes seulement des plus resolus & des plus fideles qu'il put trouver en toute sa Cour. Il y a un Pavillon à un des bouts du jardin qui est fort éloigné de l'Abbaye. Soit qu'il en eut eu de fausses clefs ou que quelqu'un des dedans lui

eurent ouvert la porte, il entra par là, & se glissant ensuite jusqu'à l'apartement de Mathilde, aprés avoir laissé deux de ses gens à la porte, afin de faire moins de bruit ; il entra dans sa chambre avec un homme seul, & la saisissant rudement par le corps, l'enleva par force hors de là, quelque résistance qu'elle put faire : elle vouloit crier ; mais lui ayant mis un mouchoir sur la bouche, il l'en empescha. Clemence qui étoit dans la même chambre, & qui n'étoit pas encore couchée non plus qu'elle, voulut s'oposer par ses cris à cette injuste violence ; mais cet homme qui étoit avec le Prince, lui mit un poignard sur la gorge, & la menaça de la tuer si elle crioit. Ne voulant point néanmoins quitter sa maistresse, elle la suivit ; & le Prince

Prince qui devina bien que puiſqu'elle l'avoit reconnu, il étoit plus à propos de l'enlever auſſi, ne s'oppoſa point à ſon deſſein. Etant parvenus à la fauſſe-porte, un de ces hommes qui la gardoient, ſe joignit à celui qui lui avoit preſenté le poignard, & tous deux enſemble la baillonnerent ſi bien qu'elle ne pouvoit crier. Pour Mathilde le Prince en uſoit avec un peu plus de reſpect; mais enfin quelques pleurs qu'elle put répandre, & quelques prieres qu'elle lui put faire, elle n'eut pû s'oppoſer à ſon malheur, ſans l'heureuſe arrivée de ſon Amant. Elle ne s'étoit point encore couchée, & elle attendoit que minuit fut ſonné qui étoit l'heure du rendez-vous. Or il n'étoit qu'onze heures, & quelqu'effort qu'elle fit en ſe faiſant trai-

ner pour différer jusqu'à l'heure de l'assignation, mal-aisément elle en eut pû venir à bout. Mais Montafilant impatient comme un homme fort amoureux, aimoit toûjours mieux venir trop tôt que de la faire attendre. Passant donc devant ce pavillon, parce que le lieu où il entretenoit sa maîtresse, n'en étoit pas loin, & entendant ouvrir la porte, cela lui donna curiosité de sçavoir ce que ce pouvoit être. Il faisoit assez clair pour discerner les objets de dix ou douze pas: cela fut cause qu'à peine se fut-il avancé, qu'il remarqua que c'étoit deux femmes qu'on faisoit sortir par force, comme il le reconnut par les efforts qu'elles faisoient pour s'échapper des mains de ces Ravisseurs. Aussi-tôt par un pressentiment de son amour il devina ce

que c'étoit ; mais les hommes & les chevaux étant presque en même tems reconnus de lui, il entra dans une fureur qu'on ne peut concevoir. Il s'imagina bien qu'il alloit se perdre ; mais il ne put balancer davantage : se jettant sur le premier de ces Ravisseurs, il lui passa son épée au travers du corps, & le mit hors de combat. Il n'avoit qu'un homme à cheval avec lui, & d'ordinaire se fiant sur le secret de son voyage, il le menoit plutôt pour tenir son cheval que dans la pensée qu'il pourroit avoir besoin de son secours. Cet homme étoit fort brave pourtant, & il le témoigna bien : car secondant vaillamment son maître il s'attacha au combat avec un de ces ravisseurs, & se battit genereusement contre lui. Le Prince reconnut Montafilant à même

tems & croyant qu'il reſpecteroit ſa condition, il vint à lui; mais ce Chevalier ayant perdu tout eſpoir de le flechir depuis ſon banniſſement, lui repondit fiérement, qu'en toute autre occaſion il periroit mille fois pour ſon ſervice, & qu'il reſpecteroit ſa perſonne tant qu'il vivroit; mais que de le faire conſentir à l'enlevement de ſa maîtreſſe, cela ne ſe pouvoit, & qu'il n'y avoit point de moyen de reüſſir dans cette extremité qu'en le faiſant mourir auparavant. Et bien donc tu mourras, repartit ce Prince; Seigneur, lui repondit ce Chevalier, ne m'obligez point à vous manquer de reſpect, & laiſſez ma maitreſſe libre; que je la voye rentrer dans ce Monaſtere, & je vous rendrai mon épée; mais auparavant il faut que vous vous attendiez que

le premier qui s'efforcera de lui faire la moindre violence, mourra de ma main à vos yeux. Le Prince lui repondit que ce seroit donc par lui qu'il faudroit qu'il commençât, & en même tems étant monté à cheval, & se faisant donner Mathilde par cet autre homme qui tenoit Clemence (& qui ayant fermé la porte du pavillon la laissa aller) Il voulut essayer de la prendre entre ses bras. Montafilant qui vit cet homme enlever Mathilde de terre, voulut aller à lui, & lui passer son épée au travers du corps; mais craignant en même-tems de blesser sa maîtresse, il ne sçavoit par où s'y prendre; car cet homme qui le connoissoit, oposoit Mathilde à ses coups & se faisoit un bouclier de cette belle. Cependant le Prince vouloit seulement achever son entre-

prise, & enlever Mathilde que cet homme vouloit mettre entre ses bras; mais dans cette action, il donna une si favorable occasion à Montafilant de lui ôter son épée, qu'il se vit presque en même tems désarmé. Car ce Chevalier ne craignant rien; lui saisit le bras qu'il tendoit pour enlever sa maîtresse, & lui tournant son épée dans la main, la lui arracha en même tems. Le Prince qui se sentit hors de combat par cet accident, perdit aussi-tôt courage, & jugeant de l'amour de son Rival par la sienne même, craignit d'exciter sa fureur, s'il s'oposoit davantage à sa valeur. Ainsi ayant recours à la fourberie, & voyant que d'ailleurs celui des siens qui avoit attaqué cet homme qui étoit avec Montafilant, avoit eû son cheval tué

ſous lui, il réſolut de regagner promptement la Ville, avec deſſein de revenir avec de nouvelles forces, ſe perſuadant que Montafilant embaraſſé de ſa maîtreſſe ne pourroit pas faire beaucoup de chemin, ſans qu'il le ratrapât; ou qu'en tout cas il pourroit pour ſe vanger de lui, l'accuſer de ſon rapt, le pouvant aiſément prouver par la mort d'un des ſiens. Ainſi Montafilant ſe vit ſans ennemis. La porte de l'Abbaye avoit été fermée par les gens du Prince, & il n'y avoit plus de moyen à Mathilde d'y rentrer; & enfin cet Amant ſe ſervit ſi bien de cette occaſion, qu'il obligea Mathilde de ſe mettre entre ſes mains. Il ſeroit inutile de redire toutes les raiſons que Montafilant lui allégua dans ce peu de loiſir qu'il en eut: car on les peut

deviner par la fureur de ce Prince, entre les mains duquel elle craignoit de retomber, & contre qui elle ne trouvoit point d'azile: par la difficulté qu'ils auroient à se voir dorénavant, & par tous les incidens d'une si facheuse conjoncture. Comme Mathilde connut bien qu'il lui faudroit perdre son Amant, ou l'exposer aux plus grands périls du monde, effrayée déja par ceux que lui & elle avoient courus, elle résolut d'être compagne de sa fortune, à cette condition pourtant qu'il n'entreprendroit jamais rien contre son honneur, ni ne la presseroit jamais de se marier, qu'elle n'eut adouci ses parens, & ne les eut obligez d'y consentir. En même tems ils aviserent où seroit le lieu de leur retraite, & examinerent la chose autant qu'il leur fut

possible dans le peu de loisir qu'ils en eurent. Le Gouverneur de Honfleur étoit des amis de Montasilant, & ils résolurent que ce seroit là qu'il faudroit se réfugier, non que Montasilant voulut exposer son ami dans un péril visible, ni lui attirer le courroux d'un Prince si emporté, & qui en l'absence de son pere avoit plein pouvoir dans cette Province; mais espérant que comme Honfleur est un port de mer, il pourroit de là passer en quelque Province étrangere, auparavant que les ordres du Prince y fussent arrivez, & qu'en tout cas, tant qu'il y seroit, il ne se découvriroit qu'à son ami. Ce dessein ne fut pas si-tôt proposé que Mathilde résoluë à tout, l'accepta. Ils partent donc, & sans perdre de tems, prennent le chemin de Honfleur.

Quoique Caën n'en soit éloigné que de dix ou douze lieuës, il y a trois passages qui sont difficiles: le premier est la riviere d'Orne qu'on ne passe qu'en un bac; l'autre celui de la Dive qu'on ne passe qu'en batteau, & le troisiéme celui d'une petite riviere qui est au dessus, qui s'enfle tellement quand la mer monte, que si l'on ne prend l'heure que la mer est basse, il faut attendre long-tems, ou aller chercher les ponts bien loin. Montafilant fut si heureux, qu'il eut tous ces trois passages favorables. Le Prince le suivit à la piste; mais ayant trouvé la corde coupée au premier bac par où Montafilant étoit passé, il fallut prendre un grand détour: car comme l'Orne est large & profonde en cet endroit, il fallut qu'il retournât jusqu'à la Ville

pour regagner les ponts. Cependant ces Amans étoient déja loin, & furent si heureux dans leur disgrace, qu'arrivant à l'embouchure de la Seine, ils trouverent un vaisseau Flamand qui partoit pour un des ports de Flandres. Baudoüin Comte de cette Province, étoit pere de la Reine, & Montafilant se ressouvint d'avoir oüi dire au vieux Roland son pere qu'il en étoit connu. Cela fut cause qu'il résolut de se réfugier en cette Cour, gardant encore ce respect pour son Maître, qu'il ne vouloit point se sauver auprès du Roy de France, parce que le Prince & ce Roy ayant eû prise en une entreveuë qui se fit entr'eux, ils étoient toûjours demeurez ennemis. Montafilant s'embarqua avec sa Maîtresse & Clemence; mais auparavant il

crut qu'il étoit à propos d'avertir ſon pere de tout cet accident, & de leur deſſein, afin qu'ils ne les laiſſat manquer de rien durant leur fuite. Pour cet effet, il lui renvoya cet homme qui l'avoit ſi vaillamment ſecouru, & l'inſtruiſit de tout. Oſmond (c'eſt ainſi qu'il s'appelloit) ne manquoit pas d'eſprit: il prit un grand détour, & par ce moyen évitant les gens que le Prince avoit déſchez de tous côtez pour ſe ſaiſir de lui & de ſon Maître, il arriva le jour d'après au Château de Montafilant, où le bon vieillard qui aimoit ſon fils uniquement, & qui avoit appris quelque choſe de l'enlevement de Mathilde, étoit en d'étranges inquietudes. Aſſuré de ſon deſſein & de ſon ſalut par le récit que lui en fit Oſmond, ſoit qu'il prévit que

la tempête alloit tomber ſur lui, ou qu'il ne put vivre ſans ſon fils qu'il aimoit tendrement, il réſolut auſſi-tôt de l'aller trouver, parce qu'effectivement le Comte de Flandres l'avoit fort aimé autrefois, & qu'il crut qu'en ſa conſidération ce Prince recevroit encore mieux ſon fils & Mathilde. La femme du Conquerant étoit fille de ce Comte, & le vieux Montafilant avoit autrefois été envoyé Ambaſſadeur auprès de lui, par le Roy d'Angleterre; du tems qu'il n'étoit que Duc de Normandie, pour traitter de ſon mariage avec cette Princeſſe. Ce fut par cette occaſion que le pere de Montafilant fut connu du Comte, & qu'il s'en vit beaucoup aimé, tant par les bonnes qualitez qui étoient en lui, que parce que comme un homme adroit,

ſans offencer en rien les interêts de ſon Maître, il ſçût obliger la Reine & ſon pere en mille rencontres pendant ſa négociation. Laiſſant donc tous ſes biens à l'abandon, & ſe chargeant ſeulement de ce qu'il pût avoir d'argent & de pierreries, il courut au premier port, d'où il paſſa auſſi en Flandres en ſi grande diligence que Montafilant & Mathilde n'étoient arrivez à Gand, où ils avoient donné rendez-vous à Oſmond, que deux jours avant que ce bon vieillard s'y rendit avec ce fidele ſerviteur; mais ils n'y furent pas ſi-tôt qu'il ſçut que le Comte étoit fort malade, & ils furent ſi malheureux que ce Prince, dont ils attendoient tant de protection, mourut trois jours après. Cet accident qui ſurvint enſuite de tant d'autres, leur fut

comme un accablement: le courage de ce pauvre Amant s'ébranla en cette conjoncture, voyant sa maîtresse étonnée, & se trouvant accablé de la vieillesse de son pere. Ainsi non point pour sa considération, mais pour celle de deux personnes qu'il aimoit si chérement, & qu'il voyoit plongez dans un si grand malheur à son sujet, il se trouvoit hors de lui-même: & quoique l'un & l'autre pussent faire; son pere pour lui témoigner son courage, & Mathilde pour lui faire connoître que la passion qu'elle avoit pour lui, étoit à toute épreuve, il ne pouvoit recevoir aucune consolation. Et on ne peut concevoir tout ce que son amour affligé lui mettoit en la bouche; mais cette fortune qu'il avoit éprouvée si contraire toute sa

vie, ne se contenta pas de l'avoir plongé dans cette extremité. Craignant de ne pas trouver d'appui dans cette Cour contre le Prince Henry & contre le Roy son pere qui selon l'apparence devoit appuyer sa querelle par l'interêt du Comte de Bessin qui comme son ennemi & l'heritier de Mathilde, ne manqueroit pas de s'y joindre, ils crurent qu'il falloit de bonne-heure chercher un autre azile. Les ayeux de Montafilant & ceux de Mathilde étoient venus de Dannemarc avec Raoül premier Duc de Normandie, & la chose n'étoit pas encore hors de la mémoire des hommes, car la plûpart des maisons nobles de ce tems-là, n'avoient pas encore rompu tout commerce avec le lieu de leur origine. Le vieux Montafilant sçavoit

ſçavoit qu'il y avoit des parens, & quoique dans le malheur, ce ne ſoit pas toûjours un ſecours aſſuré, il réſolut avec ſon fils de s'aller refugier parmi eux; mais ils ne furent pas ſi-tôt embarquez, qu'ils furent attaquez d'une horrible tempête, & qui les mit cent fois à deux doigts de la mort. Leur vaiſſeau n'avoit plus ni mats ni gouvernail, & dans ce triſte état après avoir été deux jours le joüet des ondes, comme ſi la fortune avoit eû peur qu'ils n'euſſent échappé à ſa colere, elle ne les vit pas plûtôt hors de ce danger, qu'elle les plongea dans un plus grand. Tout ce que la mer a de redoutable, ſembloit les avoir pris en butte: le péril de la tempête ne fut pas ſi-tôt paſſé que ces pauvres Amans virent leur Navire attaqué par celui d'un Cor-

faire qui outre l'avantage de la grandeur, avoit encore celui qu'un grand équipage de guerre peut donner sur un simple Navire de Marchands, comme étoit celui où ils étoient. Montafilant eut été bien aise de trouver cette occasion de finir sa triste vie, si la considération de Mathilde n'eut un peu moderé son désespoir. D'un autre côté il voyoit son pere & elle si résolus à la mort, & la mort si souhaitable qu'il ne sçavoit ni que leur dire ni que résoudre; mais ces Corsaires ne lui donnerent pas le loisir d'y songer long-tems: quelqu'effort que Montafilant fit pour animer le peu de gens qui étoit en son Navire, il les trouva si étonnez de la presence de leurs ennemis, & si abbatus de la tempête, qu'il ne leur put inspirer sa

généreuse résolution. Les Corsaires se firent maîtres de leur Navire, & firent passer presque en un moment ce qu'il y avoit de plus précieux dans le leur. Ce qui étoit arrivé jusqu'à lors à ces pauvres Amans, n'est rien en comparaison de l'extremité où ils se virent réduits. Le Corsaire qui les avoit pris, étoit un Capitaine Ecossois, fort redouté sur la mer, & fort estimé du Roy d'Ecosse son maître. Le Navire où ces Amans furent mis, étoit Hollandois, & alors le Roy d'Ecosse & le Comte qui tenoit la Hollande en souveraineté, se faisoient la guerre. Ainsi quoique Montafilant put alleguer qu'ils étoient François, ils furent déclarez de bonne prise, & mis à une grande rançon comme des personnes qui paroissoient gens de qualité. Ils

avoient arrêté entr'eux qu'ils se déclareroient sujets du Roy de France, sçachant l'amitié qui a toûjours été entre ces deux Couronnes, & craignant que s'ils venoient à déclarer leur nom & leur patrie, la nouvelle de leur infortune ne passât jusqu'en Angleterre, où le Comte de Bessin pouvoit faire agir le crédit du Roy son maitre qui étoit en paix avec le Roy d'Ecosse, & qu'ainsi ils ne se revissent en la disposition de leurs ennemis; mais cela ne leur servit de rien. Le Roy d'Ecosse voulant favoriser ce Capitaine, ordonna qu'ils seroient mis à rançon, & on les enferma dans la citadelle d'Edimbourg dont ce Capitaine étoit Gouverneur. Ce qu'ils purent faire en cette extremité, ce fut d'écrire à leurs parens de renvoyer Osmond en leur

pays pour tâcher d'en tirer du secours; mais bien-tôt après il revint avec les plus tristes nouvelles du monde. Il leur raporta que tous leurs biens avoient été confisquez & donnez au Comte de Bessin, que Montafilant étoit condamné par coûtumace; & qu'il avoit trouvé enfin si peu de chaleur dans tous leurs parens & leurs amis, que de tous ensemble il n'en avoit pû tirer qu'une somme si peu considérable qu'elle ne suffisoit pas pour payer la moitié de leur rançon. En cette facheuse conjoncture, on peut se figurer la douleur de Montafilant, de voir sa maîtresse en une infortune si grande pour sa considération, & son pere réduit à son âge dans la misere de la prison par la tendresse qu'il avoit euë pour lui. Il en témoignoit

une si vive douleur que pour empêcher qu'elle ne passât jusqu'au désespoir, Mathilde & ce bon vieillard s'efforçoient pour le consoler de lui cacher leurs propres déplaisirs. Sa maîtresse lui témoignoit tant d'amour, & son pere tant de constance, qu'ils sembloient avoir oublié leur infortune particuliere, & se trouver heureux dans cette disgrace de n'être pas du moins au pouvoir de leurs ennemis; de sorte qu'on peut dire que par un effet de la passion de ces Amans, & de l'amitié du vieux Montafilant, aucun ne ressentoit sa propre douleur. Le déplaisir de ne pouvoir faire Mathilde heureuse, & de voir son pere misérable, étoit ce qui désespéroit ce triste Amant, & l'un & l'autre qui voyoient dans son ame par le mouvement

de leurs propres sentimens, ne s'affligeoient que de son déses-poir. Mais comme dans cette ex-tremité la satisfaction d'être en-semble, & de se pouvoir voir tous les jours, leur étoit encore quelque consolation dans une si grande suite de malheurs, la for-tune qui les avoit, ce semble, pris en butte, ne leur voulut pas laisser long-tems ce soulagement. Le Capitaine dont ils étoient pri-sonniers, farouche & brutal, com-me le sont d'ordinaire les gens de mer, ne sentit nul effet des charmes de Mathilde, étant peu capable d'être touché de sa beau-té & de son mérite; cependant étant homme fort interessé, il s'a-visa que si le favori du Roy qui étoit un homme jeune & galant, pouvoit devenir amoureux de cette belle personne qui étoit en

sa disposition, ce seroit un moyen fort apparent de faire sa fortune. Montrose (c'est ainsi que s'appelloit ce favori) étoit un homme qui avoit beaucoup de bonnes qualitez; mais ce qui faisoit principalement que ce Corsaire tâchoit de lui plaire, étoit qu'il gouvernoit le Roy si absolument, que le moyen le plus sûr de s'avancer en cette Cour, étoit de lui plaire. Il commença donc peu à peu à lui vanter la beauté de sa prisonniere, & après plusieurs embusches couvertes qu'il dressa à sa liberté, par le récit qu'il lui fit des charmes de cette fille, il prit si bien son tems, qu'un jour comme le Roy étoit dans le Château d'Edimbourg, & Montrose avec lui, il l'obligea de l'aller voir. Jusques alors ce favori n'avoit véritablement aimé que sa fortune

&

& ſon plaiſir ; mais il fut vivement touché de la beauté de Mathilde, & ſi d'abord il ne conçut pas pour elle un amour fort reſpectueux, cette veuë lui inſpira tant de déſirs, que dès lors il ne pouvoit parler d'autre choſe. Ce Capitaine ne l'en vit pas ſitôt épris, qu'il commença à témoigner qu'il en faiſoit plus grand état qu'il n'avoit encore fait paroître, donnant toutefois à entendre qu'il ne ſouhaitoit que de lui faire voir ſon obéiſſance. D'un autre côté le Roy qui aimoit ſon favori ſi aveuglément que le plus grand plaiſir qu'il eut, étoit de le contenter en tout ce qu'il ſouhaitoit, n'aprit pas plûtôt qu'il étoit amoureux de cette Etrangere, qu'il lui conſeilla de s'en rendre poſſeſſeur par quelque moyen que ce fut. Toutesfois par je ne ſçai

quel deſtin il ſe trouva qu'autant que le Roy étoit violent & brutal, autant ſon favori étoit honnête & doux : ſi bien que la vertu de Mathilde agiſſant ſur un ſi noble ſujet, fit bien-tôt un effet plus digne d'elle & de lui.

Si Montroſe ne ſongea pas d'abord à l'épouſer, il ne voulut point la gagner par des voies ſi indignes de ſa généroſité. Il vouloit commencer par ſa délivrance & par celle des deux Montafilans qui paſſoient pour ſon pere & pour ſon frere : car dès lors qu'ils eurent quelque ſoupçon de cet amour, ils arrêterent entr'eux d'en uſer de la ſorte ; croyant avec raiſon que la premiere choſe que ce favori feroit, ce feroit d'éloigner ſon Rival, s'il eut connu Montafilant pour tel : quoique peut-être comme l'evenement le

montra, il eut été assez généreux pour en user d'une autre sorte. Il vouloit donc, si son amour n'eut suivi que les mouvemens de sa générosité, commencer par accabler ces prisonniers de richesses; mais un confident qu'il avoit, auquel il découvroit toutes ses pensées, l'en empêcha par ces raisons : que voulez-vous faire, lui disoit-il, vous voyez la froideur avec laquelle cette prisonniere reçoit l'offre de vos services : si d'abord vous lui donnez la liberté, peut-être ne s'en servira-t'elle que pour se sauver. Que sçavez-vous si elle n'a pas dans son pays quelqu'Amant pour qui elle méprisera peut-être votre fortune, comme elle a déja commencé ? non, Seigneur, la douce contrainte fait quelquesfois sur l'esprit des femmes & de tous les

hommes ce que peut-être jamais toutes les obligations reçuës n'auroient pu faire. Il faut adoucir l'amertume de sa captivité, & de celle de son pere & de son frere, par tout le bon traitement que vous leur pourrez faire. Il faut lui faire connoître qu'elle peut disposer de tout, hors d'elle-même qui se doit donner à vous en échange de tout ce que vous lui donnerez : il faut qu'elle soit servie superbement, il faut que ses meubles soient magnifiques, en un mot, il faut dorer ses fers & sa prison ; mais il faut qu'elle y demeure toûjours, jusqu'à ce qu'elle soit dans la votre. C'étoit par ces paroles, ou par de semblables que Gilthon (car c'est ainsi que s'appelloit ce confident) arrêtoit les sentimens généreux de son maître. Cet homme avoit

grand empire sur son esprit : & comme effectivement il étoit habile, & que Montrose s'étoit toûjours bien trouvé de ses conseils, cela étoit cause qu'il croyoit beaucoup en lui ; outre que les considérations de son amour se mêlans à des considerations si politiques, quelque généreux qu'il fut, il sentit peu à peu la force de ses raisons, & trouva bien-tôt qu'il valoit mieux être un peu moins loüé, & être un peu plus heureux. Or quelque douceur & quelque civilité qui accompagnât le procedé de ce nouvel Amant, Mathilde ne put s'empêcher d'en être alarmée, & quelqu'assurance que Montafilant eut de la foi & de l'amitié de sa maîtresse, il ne pouvoit s'empêcher de craindre.

Car l'amour craint toûjours : c'est
un enfant timide.

Montrose étoit jeune, même un peu plus que lui, parfaitement bien fait de l'esprit & du corps, en réputation de valeur, de courage & de probité : il sembloit plûtôt être le Roy même que le favori, ainsi Montafilant pouvoit avec raison sentir de l'inquietude d'avoir un si digne Rival dans le pitoyable état où il étoit, & dans la mémoire des choses passées qui lui fournissoit de si grands exemples de l'instabilité du bonheur des hommes. Son maître lui avoit manqué de foi, & violé l'amitié qu'il lui avoit promise, après tant d'assurances du contraire; mais certes aussi l'ame de Mathilde étoit bien autre que celle de ce Prince. Depuis la premiere connoissance qu'elle eut de cette nouvelle passion, pour ne donner aucun sujet à son Amant

d'avoir la plus petite défiance d'elle, il ne se passa pas la moindre rencontre où elle n'agit par son conseil & par celui de son pere. Ainsi dans cette facheuse conjoncture, ils avoient la consolation de n'avoir tous trois que les mêmes inquietudes : ce qui assurément ne doit pas être une petite consolation à des ames affligées, tant est grande la puissance d'une véritable union. Tout ce que Montrose faisoit pour témoigner sa passion, tout ce qu'il disoit pour la lui exprimer, tout étoit connu à Montafilant : enfin si se voir sacrifier un Rival plus puissant & plus heureux que soi, a quelque chose d'agréable pour un homme qui aime véritablement, Montafilant pouvoit bien se vanter de l'avoir : car jamais sacrifice n'a été si entier que ce-

lui là. Comme dans leur petit conſeil ils jugerent d'abord que ſi cette paſſion qui ſe montra ſi reſpectueuſe, pouvoit être bien menagée, ce ſeroit peut-être un moyen de leur délivrance, ils arrêterent entr'eux qu'il ne falloit pas l'effaroucher. Quand Mathilde recevoit quelques lettres de Montroſe, c'étoit ſon Rival qui faiſoit la réponſe, & de cette ſorte il étoit toûjours en ſon pouvoir de le faire plus malheureux que lui. Mais s'il lui donnoit bien de la peine, il ſe cauſoit auſſi d'étranges ſoins. Il eſt aiſé de croire que toutes les réponſes de Mathilde n'étoient pas trop douces, ſoit dans ſon entretien qu'ils préméditoient enſemble, ſoit dans ſes lettres que Montafilant lui dictoit. Sous quelques paroles qu'elles puſſent être déguiſées,

c'étoient toûjours des rigueurs. Et cependant comme ce commerce si bien concerté ensemble, avoit sans doute quelque chose de spirituel qui avec la modeste retenuë de Mathilde, enflamoit de plus en plus le cœur de Montrose : on peut dire que tous les soins de Montafilant ne contribuoient qu'à lui donner de la peine ; puisqu'il ne lui pouvoit venir autre chose de la passion d'un si puissant Rival. Car enfin quel est l'Amant qui a le pouvoir en main dont la patience ne s'irrite point quelquefois ? Montrose pouvoit se vanter envers Mathilde d'avoir mis en usage tout ce qui le pouvoit faire aimer. Ainsi il ne faut pas s'étonner s'il n'étoit pas toûjours maître d'une si forte passion qu'il croyoit toûjours méprisée. Il prioit, il pres-

ſoit, il ſoupiroit, mais auſſi quelquefois il en venoit aux menaces, quand il croyoit le conſeil du Roy, & puis revenant en lui-même, & aimant encore mieux les rigueurs de Mathilde que ſon indignation, il en venoit aux ſuplications & aux repentirs, de ſorte que déſeſperé par ſon amour, & arrêté par la modeſtie de Mathilde, il ſe trouva enfin dans les plus cruelles agitations d'un amour invincible. La politique de ſon confident qui lui remontroit que ces priſonniers abuſoient de ſa douceur, l'humeur du Roy qui ne lui conſeilloit que des violences, lui faiſoient prendre quelquefois des réſolutions étranges ; mais il réſiſta ſans ceſſe, & ſa généroſité combatit toûjours, juſqu'à ce qu'enfin il tomba dangéreuſement malade. Dans

les tranſports de la fiévre, il n'avoit que le nom de la belle Françoiſe en ſa bouche : car c'étoit ainſi qu'on l'appella dans cette Cour, puiſque, comme je l'ai dit, elle avoit expreſſément caché le lieu de ſa naiſſance & le nom de Mathilde, & qu'elle en avoit pris un autre de difficile prononciation à ces étrangers. Il ne parloit que de ſon déſeſpoir, & il ne répondoit aux Médecins qui le viſitoient, que par ces termes que l'amour met d'ordinaire dans la bouche des Amans. Ainſi quand le Roy n'auroit pas ſçû ſa paſſion par l'aveu qu'il lui en avoit fait, il en eut été pleinement inſtruit par le récit que les Médecins lui faiſoient, quand ils lui raportoient l'état de ſon mal, & par ce qu'il en voyoit lui-même: car il paſſoit quelque-

fois des apresdinées entieres auprès de lui. Ce n'est pas une chose compréhensible à quel point la brutalité de ce Roy s'emporta, quand les Médecins lui rapporterent le péril où étoit son favori. Sans rien donner à l'honnêteté & à la vertu de Mathilde qui n'étoit qu'une cause très-innocente d'une mort si redoutable, il ordonna aussi-tôt qu'on les enfermât plus étroitement qu'auparavant, quoique depuis l'amour de Montrose ils n'eussent eû que leur parole, & le Château d'Edimbourg pour prison; mais ne se contentant pas d'un traitement si rude & si peu mérité, il leur fit dire qu'il n'y avoit point de grace ni de liberté pour eux, si son favori en mouroit. Par hazard Montrose eut quelque relâche au bout de sept ou huit

jours; il apprit avec déplaisir ce que l'amitié que le Roy avoit pour lui, avoit fait envers les deux étrangers & sa maîtresse. Il leur en envoya faire des excuses, & supplia le Roy de changer un Arrêt si injuste; mais quoi qu'il put alléguer, le Roy ne lui répondit autre chose, sinon que Mathilde lui rendit son favori qu'elle lui avoit presque ravi, & que non seulement il lui rendroit la liberté, mais qu'il n'y avoit point de bien qu'il ne lui fit. Peu s'en fallut que cette réponse qui étoit si contraire à ses sentimens, ne redoublat incontinent son mal, & peut-être sans la modération que les avis de Gilthon y apporterent, cet intervalle que la fiévre lui donna, n'auroit pas duré long-tems; mais cet homme adroit & habile maniant son es-

prit plus délicatement, n'aida pas peu à y remettre le calme, en lui remontrant que c'étoit assez qu'en lui-même il eut la satisfaction d'être fort éloigné d'un procedé si cruel, qu'au reste il avoit assez long-tems essayé la douceur: qu'il lui importoit d'éprouver si cette rudesse qui venoit de la part du Roy, ne lui seroit point plus profitable. Peu à peu il faisoit goûter ses raisons à ce pauvre malade, & réveillant par elles son espoir à demi mort, il sembloit redonner la vie à son corps aussi-bien qu'à son amour. Ensuite par les mêmes conseils, il fait venir Montafilant qu'il croyoit frere de sa maîtresse & non pas son Rival, & comme il ne pouvoit parler, il voulut que ce fut devant lui que son confident l'entretint de la maniere qu'ils en

étoient auparavant demeurez d'accord ; ce fut à peu près en ces termes : Etranger, lui dit Gilthon, vous voyez devant vos yeux & dans le pitoyable état où ce trop fidelle Amant est réduit, le sujet qui l'oblige d'avoir recours à vous. Je crois que votre sœur est une cause trés-innocente du sinistre accident dont nous sommes menacez ; mais enfin elle en est cause, & par elle le Roy & toute l'Ecosse sont sur le point de perdre leurs délices, si vous ne détournez la résolution qu'elle semble avoir prise. Je ne vous remontre point le bien & le mal qui vous en peut arriver. Vous n'avez que trop connu l'un par le procedé obligeant & généreux, dont jusqu'ici l'amoureux Montrose a usé envers elle & envers vous, & si vous n'avez pas tout

à fait senti l'autre par l'état où vous êtes, & par la puissance du Roy, vous devez aisément prévoir quel il peut être, quand la cruauté de votre sœur & votre imprudence ne voudront pas détourner l'orage qui pend sur votre tête. Montrose qui ne pouvoit s'exprimer, mais qui tenoit toûjours la veuë attachée sur celui qu'il croyoit frere de sa maîtresse, accompagnoit ce discours de regards si tristes, que tout autre que Montafilant en eut sans doute été touché; mais il étoit si interdit d'une avanture si surprenante, qu'il ne faut pas s'étonner s'il ne songeoit qu'à ce qu'il devoit répondre. La mort qu'il voyoit peinte sur le visage de ce pauvre malade, mais qui lui representoit aussi le péril où son pere, sa maîtresse & lui étoient exposez

exposez par la connoissance qu'il avoit de la cruauté du Roy, lui donnoit d'étranges alarmes. La jalousie & l'amour ne l'abandonnoient pas dans ce moment, quand il songeoit à ce qu'il étoit en effet, & prenant même les sentimens qu'il devoit prendre, s'il eut été ce qu'il paroissoit, il ne pouvoit s'empêcher de rougir de la proposition qu'il voyoit bien qu'on lui vouloit faire: il n'osoit d'un autre côté se manifester pour ce qu'il étoit, ni répondre avec la fierté que sa naissance lui inspiroit, ne jugeant pas à propos de se dédire de tout ce qu'ils avoient dit pour tâcher de faire modérer leur rançon, & de se sauver plus aisément. Dans ce grand désordre rapellant sa raison par un grand effort qu'il se fit, il tâcha d'interrompre celui

qui lui parloit pour l'empêcher de lui faire la proposition où il voyoit bien qu'il en vouloit venir. Arrête, Chevalier, lui dit-il, n'abuse point de notre captivité, & ne me tiens point un discours indigne de moi : quand la beauté de ma sœur auroit été capable de réduire ton maître à l'état où je le vois, il suffiroit que je la laissasse agir comme elle voudroit: tu es plus éloquent que moi, pour lui persuader ce qu'il te plaira, & si tu crains que je ne l'empêche de t'écoûter, tu sçais qu'il est aisé de m'empêcher de lui parler; mais s'adressant à même tems à Montrose: Seigneur, lui dit-il, le traitement que nous avons reçû de votre generosité, nous a si puissamment soumis à vous, que je mourrois avec joie pour vous témoigner la reconnoissance que

j'en ai. Faites encore agir cette même generosité ; vous avez tout pouvoir sur nous, nos vies & nos personnes sont en votre puissance par le malheur de notre infortune ; mais vous êtes trop raisonnable pour vouloir rien entreprendre sur la vertu de ma sœur & sur mon honneur. Le ton dont Montafilant prononça ce peu de paroles, fit bien connoître à Gilthon, que l'expédient qu'il avoit trouvé, n'auroit pas un succès fort avantageux. Toutefois il ne put se rendre si-tôt. D'abord il voulut faire goûter à Montafilant ce qu'il devoit à la considération de son pere & de sa sœur, & du péril où il s'exposoit par une infinité de raisons ; mais comme elles ne faisoient pas grand effet, insensiblement il passe à la menace, voulant éprouver

si la rigueur ne seroit point capable de l'émouvoir. Or si jusques alors l'autre lui avoit répondu avec beaucoup de douceur, la pensée qu'il étoit prisonnier, ne sçut le retenir. Se croyant outragé de cet homme, il ne put s'empêcher de lui dire, que tout prisonnier qu'il étoit, il lui feroit sentir son ressentiment, sans le respect qu'il devoit à la condition de son maître, & s'adressant à lui à même tems : Seigneur, lui dit-il, renvoyez-moi dans la prison plûtôt que de souffrir que cet homme me tienne un discours indigne de vous & de moi, ce qui fut presque executé en même tems. Depuis, la maladie de ce favori augmenta, & le Roy ayant appris la réponse de Montafilant & la résolution de Mathilde, ordonna dès-lors qu'on

leur fit le plus mauvais traitement qu'il seroit possible. Ces rigueurs qui leur en firent apréhender de plus grandes, mirent Montafilant au desespoir: car la vieillesse de son pere jointe à tant de sujets de déplaisir, lui faisoit à chaque moment redouter sa mort. Cependant la maladie de Montrose vint enfin à ce point qu'on crut qu'il mourroit infailliblement. Ces prisonniers apprirent cette nouvelle avec tout le déplaisir imaginable. Quand les menaces du Roy ne les auroient pas plongez dans la plus grande affliction qu'il est possible de s'imaginer; cet Amant & cet ennemi tout ensemble avoit de si belles qualitez, & avoit mêlé tant de respect dans son procedé, qu'il n'étoit pas possible à des personnes si génereuses de

n'être pas touchées de sa perte; quoiqu'il les rendit si misérables. Mais ce qu'il y eut encore de plus touchant, c'est qu'au moment qu'un de leurs gardes leur vint dire cette triste nouvelle, un des pages de Montrose entra qui donna une lettre à Mathilde, & lui dit qu'ayant été condamné de tous les Médecins, & sollicité par eux de dire ses dernieres volontez, il avoit demandé dequoi écrire, & lui avoit aussi-tôt commandé de lui venir apporter cette lettre qu'il avoit écrite avec beaucoup de peine. Mathilde appella aussi-tôt le vieux Montasilant qu'elle disoit être son pere, & ayant ouvert cette lettre devant lui, elle vit qu'elle étoit conçuë en ces termes.

Belle Etrangere, je sens bien qu'il

me faut mourir, non parce que les Médecins m'abandonnent, mais parce que je suis abandonné de vous. Le destin & la fortune sembloient me promettre plus de bonheur; mais il n'étoit pas en leur pouvoir de me tenir ce qu'ils me promettoient, si vous n'en étiez d'accord. Il n'y avoit que vous seule qui pouviez me faire vivre heureux, & il n'y a que vous seule qui sembliez avoir entrepris de me faire mourir misérable. C'est donc pour vous obéir que je meurs; heureux si par la perte de ma vie j'obtiens une seule fois un bonheur aussi grand que l'est à mes yeux celui de vous plaire, & malheureux de n'avoir pû l'obtenir par la plus violente passion qu'on ait jamais ressentie.

Montafilant s'approcha à la lecture que Mathilde fit de cette lettre, & certes ni elle, ni son pere,

ni lui ne purent s'empêcher d'en être vivement touchez. Sur tout Montafilant & son pere en furent extrêmement affligez, & à un si haut point, que par la seule generosité, & non par la peur des disgraces que leur pouvoit causer sa mort, ils porterent Mathilde à le traiter avec plus de douceur, & lui ayant mis la plume à la main, l'obligerent de lui faire cette réponse.

Qui souffre avec tous les regrets imaginables la perte du plus généreux de tous les hommes, n'a garde d'être cause de sa mort : plût à Dieu, Seigneur, qu'il fut en mon pouvoir de détourner un si funeste accident, quand ce devroit être par la perte de ma vie, vous ne me verriez point balancer, & il n'y a rien que vous ne dussiez attendre de la reconnoissance

sance que j'ai de votre generosité: & de l'estime que j'ai pour vous; mais jugez mieux, Seigneur, de l'état où vous êtes, & ne croyez point qu'il soit au pouvoir de la plus misérable personne qu'il y ait au monde, de contribuer quelque chose à la felicité de celui qui apparemment devroit être le plus heureux de tous les hommes: vivez pour l'éprouver, si j'ai quelque empire sur vous, guérissez-vous pour m'obéir, & ne doutez point que ce ne soit le plus fort de tous mes souhaits.

Quoique cette lettre ne fut pas telle qu'il la falloit apparemment pour la guérison de Montrose, soit par l'effet qu'elle fit, ou par le hazard seul, il est certain qu'il ne l'eut pas si-tôt reçûë, qu'il sentit quelque soulagement. Les deux ou trois jours qui suivirent

celui auquel il la reçût, lui furent encore favorables de plus en plus; mais si les prisonniers commençoient à s'en réjoüir, ils changerent bien-tôt d'avis, quand ils virent que la fortune ne les avoit retirez de cette traverse, que pour leur en susciter une plus dangereuse, & telle qu'il sembloit que cette cruelle ennemie qui les avoit sans cesse poursuivis avec tant de haine, sembloit pour cette fois avoir épuisé sa malice & son industrie. Je ne sçai ce qui contribua si fort à la guérison de Montrose, si ce fut l'espérance qu'il conçut du dessein qu'il projetta peut-être pendant sa maladie, ou si ce dessein même ne naquit que de son desespoir; mais enfin il ne se vit pas plûtôt en état de pouvoir s'exprimer qu'il renvoya querir Montafilant, &

ce Chevalier ne fut pas plûtôt venu qu'il fit retirer tout le monde de sa chambre, & lui tint ce discours. Quelque sujet que j'aye d'esperer que je ne suis pas tout à fait abandonné de ma bonne fortune, Chevalier, je ne vous ai prié de me rendre cette visite que pour vous dire que je n'attens ma guérison que de vous seul. De moi? interrompit soudain Montafilant: hé, Seigneur, comment pouvez-vous croire que je sois assez heureux pour cela? de vous reprit incontinent Montrose; mais permettez-moi de m'expliquer sans m'interrompre, pendant que mon mal m'en laisse le moyen. J'avouë que j'eus tort de souffrir que Gilthon vous parlât dernierement comme il fit, & je vous prie de pardonner au zele d'un ami affec-

tionné, & au désespoir où j'étois. Je vous confesse que votre infortune ni votre prison ne m'ont jamais ôté la considération que le mérite qui est en vous & en votre sœur peut éxiger des plus barbares. J'ai toûjours découvert en elle & en vous je ne sçai quoi qui me fait croire que votre naissance est encore plus grande que vous ne la dites, & aussi je ne crois pas que ni elle, ni votre pere, ni vous, puissiez m'accuser d'en avoir mal usé à votre égard. Montafilant ne pouvoit s'empêcher de répondre à ce discours par de profondes soumissions, & de l'interrompre même par quelques paroles qui le convioient insensiblement à finir cette longue préface, & à lui demander enfin ce qu'il pouvoit éxiger de lui. Sur quoi Montrose s'étant un peu

arrêté pour reprendre haleine, comme un homme qui ne parloit qu'en se faisant un grand effort, poursuivit enfin de cette sorte. Ce que je veux de vous, généreux Chevalier, n'est point une action qui en soit indigne, ce n'est point une chose que je ne puisse proposer moi-même à votre sœur; si j'étois en état de l'aller trouver, c'est votre liberté & celle de votre pere que je vous propose avec le partage de ma fortune: en un mot c'est son mariage avec moi que je vous prie de lui faire agréer. J'ai reconnu si peu d'affection pour moi en elle, que j'espere qu'elle fera peut-être par votre conseil, & en la considération de son pere, ce que mes services n'ont pû m'obtenir; je crois que vous ne doutez pas que je vous propose une

chose que les premiers de cet état recherchent avec ardeur. Je ne vous mets point ma conquête à plus haut prix que vous ne la pouvez estimer : allez en résoudre avec votre sœur. Pour vous dire le vrai, j'espere moins en elle qu'en vous ; mais comme aussi je ne suis pas obligé d'avoir pour vous tant de considération que la forte passion qu'elle m'inspire, m'en a donné pour elle. Ne vous offencez point, si je vous déclare que la liberté de votre pere & la votre ne sont qu'à ce prix. Vous avez ma vie & ma mort entre vos mains : si vous me rendez la vie, esperez tout de ma reconnoissance, mais n'esperez point de grace du Roy, ni que je lui en demande pour vous, si votre sœur & vous m'êtes inéxorables. Montafilant fut telle-

ment ſurpris de cette propoſition qu'il demeura ſans y pouvoir répondre, ne ſçachant s'il devoit refuſer ou accepter cette commiſſion, & ne pouvant dans ce moment accorder les violentes paſſions dont il étoit combattu. Montroſe s'apperçut aiſément du trouble où il étoit; mais n'ayant garde d'en découvrir le véritable ſujet, & ne l'attribuant qu'à la ſurpriſe où il devoit être apparemment d'une fortune ſi peu eſperée pour ſa ſœur & pour lui: allez, reprit-il encore, voyant qu'il ne lui répondoit rien, ce ne ſera pas ici que vous déciderez de ce que je dois devenir. Cette propoſition vous ſurprend, mais allez l'examiner à loiſir. Sçachez que votre ſœur peut attendre de ſon mérite & de ſa beauté, que je garde inviolablement ma parole,

& que de misérable prisonnier, vous pouvez devenir la plus considérable personne de tout ce Royaume. A ces mots il se tourna de l'autre côté, lui ayant donné congé par un signe des yeux, qui lui fit connoitre qu'il n'avoit plus rien à lui dire. S'il y a jamais eû un homme plus cruellement agité que ce triste Amant, je vous le laisse à juger. Certes ce ne fut pas mal à propos pour lui, que son Rival lui dit qu'il allât examiner cette proposition à loisir : car apparemment il lui fallut assez de tems pour songer à ce qu'il devoit faire, & à ce qu'il devoit dire à Mathilde. D'abord il ne se presenta pas devant elle ; mais allant s'enfermer dans sa chambre, sans lui faire sçavoir qu'il étoit revenu, il y demeura jusqu'au soir, qu'il lui envoya

dire que Montrose l'avoit envoyé querir, mais qu'il n'avoit pû lui parler, à cause que le redoublement de sa fiévre l'avoit repris au moment qu'il étoit arrivé. Dans ce funeste état s'abandonnant à ses cruels ennuis, il versa un torrent de larmes, & proféra les plus tristes paroles que jamais la douleur ait fait dire à personne. O fortune ennemie, disoit-il, qui t'a renduë si ingénieuse à me faire des malheurs? ô Mathilde! ô mon pere! ô malheureux que je suis! ah cruel Rival qui es encore plus heureux que moi dans les bras de la mort! quelles recompenses peus-tu me proposer qui puissent approcher du prix de ce que tu me demandes? ah, qu'aisément je me défenderois de tes recompenses, & qu'aisément aussi je braverois

tes supplices, si Mathilde & mon pere n'étoient pas entre tes mains! mais ô pere qui m'as trop aimé! ô Mathilde que j'ai trop aimée! ne suis-je né que pour faire votre malheur, ou ne m'êtes-vous donnez que pour mon désespoir? il passa le reste de la journée dans ces pitoyables exclamations, & ne se presenta point devant Mathilde ni son pere, feignant de se trouver un peu mal, & d'avoir besoin de repos. La nuit étant venuë, il se mit au lit; mais étant seul dans sa chambre, il se relevoit, & se promenoit à grands pas, tantôt furieux, & tantôt abatu de douleur, tantôt invoquant toutes les puissances du Ciel, & ne se pouvant empêcher quelquefois de les accuser d'injustice. Il ne sçavoit à qui se prendre de ses malheurs, quand il

voyoit de quelle ſorte ils étoient enchaînez les uns aux autres, ou à l'injuſtice du Roy d'Angleterre, ou à l'infidelité de ſon Maître: car à prendre les choſes de plus loin, l'un & l'autre étoient bien les cauſes de l'extremité où il étoit réduit. Parmi tout cela, les conſidérations de ſon amour ne pouvant l'abandonner: Ah, trop aimable Mathilde, diſoit-il, helas! aurois-je pû prévoir qu'un jour je devrois être fâché de vous avoir connuë? cependant il eſt vrai que dans le pitoyable état où je ſuis, je devrois ſouhaiter de ne vous avoir jamais vûë, puiſqu'il faut enfin que je vous perde, ou que je vous rende la plus malheureuſe perſonne qu'il y ait au monde, & devienne coupable de la mort de mon pere. Ah! non non, périſſe plûtôt tou-

te la terre, que jamais je vous abandonne, ou que du moins je vous en donne le conſeil. Aimez, belle Mathilde, aimez ce Rival, ſi la fortune peut avoir aſſez de charmes ſur votre eſprit, pour vous obliger à la plus haute infidelité qui jamais ait été commiſe, ou ſi l'ennui de la priſon peut vous dégager de la foi que vous m'avez donnée; mais que plûtôt je devienne l'horreur de tous les hommes, que de me rendre moi-même l'inſtrument de ma ruine. Vous avez déja trop langui, ô ma divine maîtreſſe! & vous êtes trop accoûtumée aux ſouffrances pour vous rendre aux appréhenſions d'une plus cruelle deſtinée: mon amour qui par ſa fermeté me fait juger de la fermeté du votre, m'aſſure de votre courage & de votre conſtance, & je ne

ferai ſans doute rien, dont vous puiſſiez vous offenſer, quand vous verrez que je ſouffrirai avec vous. Pardon donc, ô ſacrée vieilleſſe de mon pere ! pardon ſi...... Mais que veux-je dire, s'écrioit-il auſſi-tôt, en s'interrompant lui-même, & ſongeant à la réſolution que ſa paſſion lui inſpiroit ? arrête, ô ma bouche impie & ſacrilege ! ne prononce point en l'incertitude où je ſuis, & ne te noircis pas d'un crime que mon cœur n'a point encore commis. En même tems une infinité de penſées venoient le tourmenter, & tournoient tout à fait ſon eſprit de l'autre parti. Elles lui repreſentoient la langueur où la priſon & la vieilleſſe avoient déja réduit le vieux Montafilant ſon pere, le hazard où il étoit de voir périr ſa Maîtreſſe, & lui

dans la misere d'une captivité qu'on rendroit insupportable, & d'un autre côté la prosperité qu'il leur alloit causer, s'il pouvoit consentir au mariage de Mathilde, avec un homme qui possédoit si puissament la faveur d'un Roy, comme il étoit naturellement généreux, & reconnoissant de l'excessive amitié que son pere avoit toûjours eû pour lui, se laissant conseiller par sa raison qui prenoit à son tour l'empire sur son ame, & faisoit pour un tems taire sa passion. En quelle rigoureuse extremité suis-je réduit, poursuivoit-il, de voir périr mon pere, de perdre Mathilde pour jamais, ou de les plonger l'un & l'autre dans la derniere misere, & de me rendre avec eux le plus infortuné de tous les hommes : car enfin vous puis-

je voir, belle Mathilde, en la possession d'un autre, ou vous puis-je voir dans une éternelle captivité avec mon pere, & songer incessament que j'ai pû rompre vos fers, & que je n'ai pas eû le courage de le faire? Pourrai-je souffrir vos divins regards & les cheveux blancs de mon pere, ou ses derniers soupirs qui me reprocheront sans cesse la barbarie dont l'interêt de mon amour seul m'aura fait user envers vous? ah non non, meure mon amour malheureux plûtôt que de faire mourir un pere qui vivroit content, s'il ne m'eut point trop aimé! périsse plûtôt le malheureux Montafilant, & qu'il languisse éternellement plûtôt que de voir davantage languir la divine Mathilde! quel profit puis-je attendre de mon amour, que de faire

trois miſérables, & que dois-je craindre que de mourir ſeul, ſi j'écoûte la raiſon? la mort peut-elle m'être déſagréable, quand j'aurai conſervé la vie de mon pere, & fait la felicité de ma maîtreſſe? par moi vous regnerez, belle Mathilde, puiſque je n'ai pû vous faire heureuſe autrement. Il ne faut pas qu'une foi que vous m'avez donnée, peut-être imprudemment, me ſerve à vous tiranniſer; il faut que je ſois plus juſte que vous, & ſi je vous ai proteſté cent fois que je voudrois mourir pour vous faire vivre heureuſe, puis-je refuſer la belle occaſion que j'en ai? je ſerai libre alors de me venger de mes ennemis, je pourrai chercher la mort, & n'ayant plus que ma miſere ſeule à craindre, je n'aurai ſans doute que trop de

courage

courage pour la souffrir : ainsi du moins je vous rendrai la liberté : ainsi je ne serai point coupable de la mort de mon pere. Mais, ainsi poursuivit-il, accordant encore quelque pensée à son amour qu'il sembloit avoir étouffé tout à fait, je me rendrai le plus malheureux de tous les hommes ; mais ainsi il faudra vous perdre pour jamais, divine Mathilde ! mais ainsi il faut que tu meures, ô cruel amour, qui malgré mes disgraces fais pourtant toutes les délices de ma vie !

Cette reflexion ne pouvoit passer dans son esprit, sans y exciter de grands tumultes ; mais comme il panchoit déja tout à fait de l'autre côté, l'image de ses longues miseres, la suite de tant de disgraces enchaînées les unes aux autres, & sa pieté na-

turelle revenant enſemble comme à la charge, acheverent de l'emporter tout à fait, après une longue incertitude. C'en eſt fait, dit-il, & tout doit être réſolu ; puiſqu'il ne va enfin que de mourir ſeul, ou de plonger mon pere & ma maîtreſſe dans les plus grands malheurs qu'on puiſſe imaginer. Si mes ennuis ne me peuvent donner la mort, & s'il ne m'eſt pas permis de finir par mes mains le long cours de mes miſeres, mon cruel maître ne me manquera pas à ce beſoin. Et dans le déſeſpoir où je ſuis, j'en obtiendrai du moins cette grace, qu'il ne laiſſera pas languir longtems le Raviſſeur de Mathilde. Cependant ô pere qui m'as trop aimé ! ô pere digne d'un fils plus heureux ! Mathilde ne vous abandonnera pas, & Mathilde dans

la fortune qu'elle mérite, pourra peut-être se souvenir de moi, & songer que qui n'a pû vivre pour la servir, a du moins sçû mourir pour la faire regner. Le jour survint cependant, & le trouva si ferme dans cette résolution, que toutes les pensées qui lui passerent par l'esprit, ne purent la changer depuis, & enfin si-tôt qu'il crut que sa maîtresse seroit éveillée, comme il avoit toute liberté de la voir, il entra dans sa chambre, & s'étant assis auprès de son lit, il lui tint ce discours. Ah! ma chere sœur, désormais ce nom que nous affectons pour tromper le monde, me convient bien mieux que ceux que l'amour m'a tant de fois mis en la bouche, & qu'il rend encore si agréables à mon cœur. Ah! ma chere sœur, puisqu'en-

fin il faut que je cesse de vous appeller ma divine maîtresse, il faut céder aux rigueurs de mon infortune, il faut que je vous perde. Ce discours si imprévû, avec les transports de Montafilant, donnerent de grandes inquietudes à Mathilde, qui ne pouvoit deviner où tendoient ces paroles; mais quand il eut achevé de lui exprimer la résolution qu'il avoit prise, & lui eut exageré tout au long les raisons qui la lui avoient fait prendre, c'est une chose qui ne se peut pas concevoir, que le pitoyable état où elle se vit réduite. Quoi, lui dit-elle, également transportée de colere & de douleur, tu es ce même Montafilant pour qui j'ai méprisé l'affection du Prince Henry? tu es ce même qui m'as traînée de Province en Province, pour

qui j'ai affronté la tempête & méprisé la captivité. Tu es ce même encore, & c'est toi qui me conseilles d'en épouser un autre? oüi belle Mathilde, je suis celui-là même; mais ajoûtez encore que je suis celui qui meurt d'amour pour vous, qui vous aime encore plus passionnément qu'il n'a jamais fait, & qui ne peut consentir que vous vous rendiez misérable pour l'amour de lui. La passion que j'ai pour vous, est pure & desinteressée, comme je vous l'ai protesté mille fois, & il ne me sera point reproché que n'ayant qu'à mourir pour vous faire vivre heureuse, & tirer mon pere & vous d'une captivité sans esperance, j'aye preferé de vivre pour vous rendre misérable avec moi. Ah cruel! m'as-tu quelquefois oüi me plaindre de cette cap-

tivité, & t'ai-je quelquefois accusé des maux que j'ai souffert? Je suis aussi sensible que tu le peus être à la langueur où la vieillesse & la prison on réduit ton pere: quoiqu'après avoir oublié le mien, ma mere & tout ce que j'avois de plus cher pour te suivre, je voye à regret qu'il y ait quelque chose au monde qui dans ton cœur tienne la balance avec moi; mais ne cherche point de prétexte à ton ingratitude & à ton infidelité; tu t'ennuyes de trainer par tout une malheureuse, & tu es ravi de pouvoir colorer ton crime d'un faux prétexte de generosité. O trop obligeans reproches, s'écria alors Montafilant! ô cruautez qui m'êtes si agréables! n'entreprenez pas de séduire mon devoir qui ne s'évertuë qu'à regret. Lisez, belle

Mathilde, lisez dans mon cœur, & ne m'obligez point de me dédire du genereux dessein que j'ai pris. Rendez-moi misérable, mais laissez triompher le respect que j'ai pour vous, pour mon honneur & pour mon pere. Et penses-tu, reprit Mathilde plus irritée que jamais, que je coure après toi quand tu m'abandonnes. Va je ne lis que trop dans ton cœur infidelle & parjure: va le conseil en est pris, tu seras libre, puisque pour rompre ta prison, tu n'as qu'à rompre la mienne. Je brise tes fers moi-même, & je te rends cette foi que tu m'as donnée, puisqu'elle n'est pas aux plus rudes épreuves. Ton pere joüira, s'il le veut de cette haute fortune que tu me procure: tu en joüiras aussi, si tu le veus, puisque la grandeur a tant de char-

mes pour ton ame foible & légere ; mais cruel ! je n'en voulois qu'avec toi, souvien-toi seulement de ces paroles, & n'attens jamais de moi que de la haine & du mépris. Ces termes qui malgré toute leur rudesse, se montroient remplis de tant d'amour, penserent fendre le cœur de ce pauvre Amant, & quelqu'effort que sa generosité eut fait, sans doute il n'eut pû résister à des charmes si doux. Déja il se repentoit ; & ravi du courage de Mathilde, il vouloit la remercier de tant de fermeté, & lui faire mille protestations du plus ferme amour qu'on ait jamais conçû, en lui remontrant le genereux motif de la proposition qu'il lui avoit faite : mais à peine eut-il proferé trois ou quatre paroles que Mathilde l'interrompant

rompant, lui ferma la bouche par celle-ci. Cesse malheureux, & n'attens plus de moi de grace & de misericorde. Mon dessein est pris aussi bien que le tien ; j'épouserai ton Rival, puisque tu m'as donné sujet de t'oublier ! le plus fort en est fait, car je t'avouë encore que lui donner mon cœur, étoit un moindre effort à faire sur moi que celui de te l'ôter ; mais enfin tu l'as fait cet effort, & si tu m'as enfin contrainte de cesser de t'aimer, ce que je croyois impossible, je puis bien peut-être en aimer un autre qui n'a que trop de belles qualitez pour se faire aimer de quiconque ne t'aime plus. Va rendre la réponse que tu as promise, & devient véritablement mon frere, puisque tu as oublié que tu étois mon Amant, Montafilant voulut en-

core l'interrompre en cet endroit ; mais la colere de Mathilde ne lui permit jamais, & quelqu'effort qu'il put faire, elle ne voulut point changer de deſſein. Ainſi en partie par force, en partie par les raiſons de ſon premier motif, il ſe vit contraint de céder ſa Maîtreſſe. Il en porta la parole lui-même à ſon Rival : du moins ayant feint d'être malade, il l'envoya prier de lui envoyer quelqu'un à qui il put s'exprimer. Montroſe lui envoya ſon confident, & ayant commencé de lui dire la réſoluion de Mathilde, il le renvoya à elle pour ſçavoir plus particulierement ſon intention. Mathilde qui étoit encore dans la colere que la penſée que Montafilant vouloit l'abandonner, avoit excitée contre lui, répondit à ce confident, que Mon-

trose lui faisoit trop d'honneur, & qu'elle consentoit à sa recherche. Ainsi en un moment ce favori recouvra ses forces, & le pauvre Montafilant commença depuis à tomber peu à peu dans un état plus dangéreux que la maladie dont son Rival étoit guéri. Il se traînoit encore pourtant malgré sa langueur ; mais Mathilde ne le vouloit plus souffrir. Penses-tu, lui disoit-elle, que j'en puisse épouser un autre, & consentir que tu me voyes encore ? ah n'y prétens plus ; trouve ton bonheur dans l'éclat de ma fortune, je ne m'y oppose point ; mais ne prétend plus que je t'écoute ni que je te voye. Quoique Montafilant lui put alléguer, elle ne put changer de résolution, & insensiblement le tems qui étoit nécessaire à Montrose pour re-

couvrer sa santé, & pour faire les préparatifs des nopces, étant expiré, ce jour qui devoit apparemment être le dernier de ce pauvre Amant, arriva. Mathilde avoit été visitée du Roy & de toute la Cour, & la joie que Montrose sentit, lui avoit rendu tout à fait sa bonne-mine & son en-bon-point: mais certes si l'amour qu'il avoit pour Mathilde eut été à l'épreuve de quelque changement, celui qui parut sur le visage de cette fille, étoit bien capable d'en causer. Quelqu'effort qu'elle eut fait, & en quelqu'engagement qu'elle se fut mise, elle ne put voir approcher ce dernier jour, sans sentir les plus cruelles douleurs dont on puisse être capable. Et certes je crois que c'est bien en cette rencontre qu'on peut dire aussi bien qu'An-

dromede dans la Comédie.

Que la grandeur de courage
Devient d'un difficile usage,
Quand on touche au dernier moment!

Les prisonniers avoient déja eû leur liberté, & Mathilde avoit été logée chez la fille du Roy, attendant qu'elle put être conduite en une superbe maison qui étoit à Montrose. Ce favori qui possédoit tout à fait le cœur de son maître, eut pû épouser sa fille, s'il n'avoit trouvé plus de charmes en la beauté de l'étrangere. Cette Princesse sans doute voyoit ces nopces avec déplaisir: car la personne de ce favori étoit telle, & sa fortune dans une si grande élévation, qu'elle pouvoit avoir regret de voir qu'il lui en préférat un autre. Ainsi ce ma-

riage faisoit bien des malheureux pour un seul qu'il combloit de joie. Montafilant désesperé n'espéroit plus qu'en son désespoir, & se fortifioit autant qu'il le pouvoit dans la premiere résolution qu'il avoit prise de s'en retourner s'exposer au courroux de son infidele maître, après qu'il auroit dit le dernier adieu à Mathilde; mais elle ne le vouloit pas souffrir, & ce pauvre Amant attendoit ce jour si heureux pour son Rival dans les trances de la mort, n'osant se presenter à sa maîtresse qui se montroit d'autant plus irritée que ce jour approchoit. Toutefois quelque severité qu'elle affectat pour punir son Amant, elle sentoit bien une bonne partie de la douleur qu'elle lui causoit. La veille de ce jour fatal, se mettant au lit, & n'ayant plus

que Clemence dans ſa chambre, après avoir verſé un torrent de larmes, que la preſence des perſonnes qui l'avoient viſitée tout le jour, avoient retenuës juſques alors. Ah! ma chere Nourrice, lui dit-elle, que je ſuis miſerable de ne pouvoir mourir de douleur, puiſqu'enfin je crains bien de ne pouvoir être maîtreſſe du déſeſpoir où je ſuis, ô grand Dieu qui me cauſe une ſi cruelle infortune, donne-moi des forces pour la ſouffrir, & ne permet pas que je me laiſſe emporter à la rage qui me conſeille de me faire mourir. Clemence qui peut-être étoit laſſe de tant de calamitez, & qui ne pouvoit s'empêcher de ſe laiſſer flater à l'interêt qu'elle trouvoit en la grande fortune de ſa maîtreſſe, tâchoit de la conſoler autant qu'il lui étoit poſſible: non

qu'elle n'eut pitié de ce pauvre Montafilant; mais soit pour la raison que j'ai dite, ou qu'elle cachat sa pitié pour mieux résoudre sa maîtresse à un mariage qui ne se pouvoit plus éviter, elle s'éforçoit de lui remontrer par leurs malheurs passez la joie qu'elle devoit avoir, d'avoir enfin trouvé un port après de si cruelles tempêtes: mais quoiqu'elle put alléguer, Mathilde demeura inconsolable. Le jour vint, & enfin il se fallut orner pour une fête si celebre. Montrose employa pour cela tout ce qu'on pouvoit attendre de la richesse de son maître & de la sienne, & elle se laissa parer de toutes les pierreries de la Couronne, & des plus précieuses robbes qu'on pût inventer; mais elle se laissoit mettre tous ces ornemens comme une

victime qu'on paré pour le ſacrifice. C'eſt ce qu'elle ſongeoit en elle-même : & ſon premier Amant qui étoit témoin de cette pompe, comme celui qui y étoit obligé par le perſonnage qu'il devoit joüer en cette cérémonie, ne pouvant s'oublier & ſe tromper lui-même, comme il trompoit toute l'Ecoſſe, ne pouvoït s'empêcher de dire en lui-même que c'étoit bien lui qui devoit être la miſerable victime de ce ſacrifice. Il ſuivit Mathilde juſques dans le Temple ; mais ſi tourmenté, que s'il n'eut déguiſé ſon trouble d'un prétexte de maladie, ou ſi ſon Rival n'eut été ſi entierement poſſedé de la joie, qu'il ne faiſoit réfléxion ſur rien, il devoit ſans doute s'appercevoir que ce priſonnier goûtoit mal la joie de ſa liberté, & que ce frere prenoit

d'étranges interêts à la fortune de sa sœur. Mathilde d'un autre côté vouloit se dédire en voyant la tristesse qui étoit sur le visage de Montafilant. Pour lui il vouloit s'aller jetter aux pieds de son Rival, & lui raconter le pitoyable état où il étoit réduit, & lui demander plûtôt la mort que l'aveu qu'il lui falloit donner à cette cruelle union. S'ils eussent été en état de pouvoir concerter ensemble ce qu'ils avoient à faire en cette rigoureuse conjoncture, sans doute ils n'eussent pas donné les mains à leur malheur, comme ils l'y donnerent. Enfin l'heure vint, Montrose donna la main à sa Maîtresse, & en presence de toute la Cour, il approcha avec elle de l'autel où l'Evêque d'Edimbourg l'attendoit, comme celui qui étoit des-

tiné pour faire ce mariage: mais que sert enfin de vous tenir plus long-tems en l'impatience où je vous vois, & ce pauvre Amant en une si grande inquietude? après que les premieres céremonies furent faites, au moment qu'il fallut que Montrose donnat l'anneau & la main à sa Maîtresse, il arriva deux choses qui troublerent merveilleusement cette fête. Mathilde s'évanoüit, & au même instant encore, Clemence qui avoit la vuë attachée sur la main de Montrose, s'avança & s'écria qu'on ne passat pas plus outre sans l'écoûter: elle avoit remarqué que cet Amant avoit une rose sur la main, la mieux exprimée qu'il étoit possible, & songeant en même tems que le frere qui avoit été enlevé à Mathilde, incontinent après

sa naissance, avoit précisément cette même marque, elle se crut obligée de le déclarer. Elle sçavoit que Montrose étoit Etranger, & qu'on ne sçavoit point de qui il étoit né, soit que ce bruit s'épandit seulement par l'Ecosse par la verité du fait, ou par l'envie qui s'attaque toûjours à ceux qui possedent la faveur des Rois. Ces deux considérations firent naître son soupçon avec quelque ressemblance qui se remarquoit sur le visage de Mathilde & celui de ce favori, ce qui arrive quelquefois entre les personnes qui s'aiment, & ce qui avoit souvent servi de conversation entre sa maîtresse & elle. Toutes ces choses jointes ensemble, & à l'évanoüissement de Mathilde qu'il fallut reporter sur son lit, tant il dura long-

tems, interrompirent cette céré-
monie; outre que comme on
dégraffa sa robe, un poignard
qu'on y trouva caché, donna en-
core de grands sujets de discou-
rir sur cet accident si merveilleux.
Enfin il se trouva que le soupçon
de Clemence étoit véritable : la
marque de Montrose étoit si sin-
guliere, qu'elle étoit capable de
servir seule d'un grand indice pour
cette reconnoissance ; mais un
Marchand qui l'avoit nourri, ayant
rapporté qu'il l'avoit eû des mains
des Pyrates, & ajoûtant que ç'a-
voit été vers les côtes de Nor-
mandie, proche le Mont saint
Michel, & que c'étoit de ce mont
& de la rose qu'il avoit marquée
sur la main, qu'il lui avoit don-
né le nom de Montrose, accrut
tellement le soupçon de Clemen-
ce, qu'il en fallut venir à un plus

grand éclairciſſement. De bonne fortune il ſe trouva encore un vieux ſoldat dans le Château d'Edimbourg qui ayant ſçû cette derniere avanture, & étant complice de l'enlevement, crut qu'il pourroit faire beaucoup pour lui, s'il raportoit la choſe comme elle étoit. Il vint donc trouver ce favori, & après lui avoir demandé pardon, il lui raconta comme un Capitaine qu'il ſervoit alors, fut pratiqué par le Comte de Beſſin, tandis qu'ils étoient en un des ports d'Angleterre, qu'on leur donna un homme pour les conduire, & qu'enfin la choſe fut executée, comme Montafilant l'avoit racontée au Prince Henry la premiere fois qu'il lui parla de Mathilde. Mais ce qui acheva d'empêcher que Montroſe ne put douter de la déclaration de ce

soldat, ce fut qu'il ajoûta, qu'ayant eû part au butin que ses camarades firent en pillant la maison du Baron de Douvre, entre plusieurs meubles qui lui écheurent pour sa part, il lui dit qu'il lui étoit toûjours demeuré un de ces cristaux qu'on donne aux enfans pour se joüer, quand les dents commencent à leur percer. Il le fut querir aussi-tôt, & comme ce cristal étoit garni d'or, & qu'il y avoit des armes gravées dessus, Mathilde les reconnut pour les siennes, & Clemence ajoûta que ce cristal avoit été destiné pour cet enfant qui leur avoit été enlevé, comme avant les couches d'une personne de qualité, d'ordinaire on prépare jusques aux moindres choses qui peuvent servir à l'enfant qui doit naître. Ainsi Montrose ne pouvant plus dou-

ter de ſon extraction, & ayant appris par ce poignard que Mathilde avoit caché ſous ces habits, la violence qu'elle ſe faiſoit pour l'épouſer, & enſuite l'hiſtoire de ſon Amant & d'elle; cet homme qui s'étoit montré ſi genereux en toutes ſes actions, ne voulut point ſe dédire en celle-ci. Quelque tems après Mathilde & Montafilant s'épouſérent avec autant de joie qu'ils avoient eû d'inquiétude auparavant. Montroſe épouſa la fille du Roy ſon maître, & faiſant généreuſement part de ſa fortune à ſa ſœur & à ſon beau-frere, leur donna ſuffiſament de quoi ſe conſoler de la perte de leurs biens, & de quoi s'établir en ce pays. Telle eſt l'origine de la maiſon des Montroſes, & le paſſage des Seigneurs de Montafilant qui depuis quitterent

terent la Normandie. Le Roy d'E-cosse ayant écrit au Roy d'Angleterre l'insigne méchanceté du Comte de Bessin, & lui ayant fait prouver la chose par tant d'indices véritables, ce Prince si sage & si juste commença à connoître la perfidie de cet homme, & la fortune qui avoit été si contraire à ces Amans, se montra depuis si favorable à tous leurs souhaits, que peu de tems après ils rentrerent en possession de tous leurs biens, & sçeurent la disgrace de leur ennemi, qui convaincu de plusieurs crimes, périt malheureusement, & vit tous ses biens confisquez aux Eglises, comme on le voit encore par les dons qui leur en furent faits alors par Guillaume le Conquerant, ou par la Reine sa femme.

Quoique cette nouvelle se soit

ſi fortement imprimée dans mon eſprit par l'agréable récit qu'en fit la belle Aplanice, que je ne penſe pas avoir oublié une de ſes moindres circonſtances: je n'oſe pourtant pas me donner la vanité de croire qu'elle faſſe par mon récit ſur l'eſprit du Lecteur, le même effet qu'elle fit ſur cette Aſſemblée, quand elle fut racontée par une perſonne ſi ſpirituelle & ſi charmante. Elle exprima ſi divinement la délicateſſe des ſentimens, & toucha avec tant d'adreſſe les paſſions ſi tendres & ſi genereuſes de ces deux fidels Amans, qu'il n'y eut aucune de ces Dames qui n'en paruſſent touchées; mais à un tel point qu'elles ſembloient pour ainſi dire avoir renoncé à cette inſenſibilité, dont elles ont toûjours fait gloire. Pour moi, bien que cette rélation m'at-

tachat avec d'invisibles chaînes qui ne me laissoient pas disposer d'une seule de mes pensées, je confesse que voyant le destin de ce malheureux Amant pleuré par les plus beaux yeux du monde; je ne peus m'empêcher de l'envier tout infortuné qu'il pouvoit être, avant la reconnoissance du genereux frere d'une si digne sœur. L'étonnement, la compassion & la joie tout ensemble, engagérent toutes ces Dames dans un si grand silence, qu'il y avoit déja long-tems qu'Aplanice avoit cessé de parler, quand Silerite lui adressa ces paroles: Je ne sçai pas, divine Aplanice, où vous pouvez avoir appris une histoire si agréable: car il faut avoüer que, quand tous ces incidents seroient imaginez, il seroit difficile que le vrai-semblable & la bien-seance

y fussent mieux observez : chose très-rare dans les événemens que nous voyons tous les jours. Je crois aussi, dit Uralie, que c'est cette raison seule qui peut excuser l'homme de cette grande passion qui semble lui être naturelle pour le mensonge : car si nous faisons reflexion sur les choses qui lui sont les plus agréables, vous trouverez que nous n'aimons celles que l'art produit, qu'en tant qu'elles contrefont ces heureuses productions du hazard ou de la nature, & que l'un ni l'autre n'ont aucun charme pour nous, si elles n'ont quelque imitation de l'artifice humain. Cela ne se peut contredire, ajoûta la Princesse ; mais il ne faut pas croire que cela vienne de l'imperfection de l'homme, comme il me semble qu'au contraire ce

feroit quelque marque de sa justice, puisqu'il semble ne souhaiter ainsi les choses que pour réparer les défauts qui se trouveroient infailliblement en leur production, si on les abandonnoit au caprice seul de la nature, ou si l'art ne prenoit d'elle quelques instructions. Mais pour en revenir à ce qui nous regarde principalement; quoique je ne sois pas de celles, comme je l'ai déja dit, qui sont les plus obligées de proteger cette affection qui est quasi naturelle à notre sexe pour les événemens des Romans, & pour leur agréables mensonges, quand le vrai-semblable y est observé en toutes ses parties : ne peut-on pas dire que notre fantaisie ne s'y laisse emporter que pour corriger, pour ainsi dire, les erreurs de l'histoire, dans laquelle pour

le plus souvent les temeritez du hazard & les injustices de la fortune regnent avec tant d'empire? il vaut mieux en effet, dit Gelonide, se laisser abuser par un agréable mensonge que de s'ennuyer, & de s'affliger même par un récit véritable des choses qui ont toûjours leur succez contre notre inclination : car sans chercher d'autres histoires que celles qui nous sont familieres, qui est la personne à qui il arrive quelque avanture, comme on souhaiteroit qu'elle fut arrivée pour être agréable en toutes ses circonstances? ou du moins à laquelle, dit encore la charmante Frontenie, notre imagination ne put donner une meilleure forme? car, ou la vertu n'y aura jamais la recompense dont elle est digne, ou rarement le crime y sera puni

comme il le mérite. Et c'eſt ce qui m'a fait davantage admirer l'hiſtoire qu'Aplanice nous a racontée : car nous attachant à des choſes véritables, comme la Princeſſe nous l'a ordonné, ou du moins à les raconter, de ſorte qu'on ne les puiſſe pas contredire ; il faut demeurer d'accord qu'il eſt difficile d'en trouver quelqu'une qui ait une fin plus ſouhaitable & plus ſurprenante tout à la fois ; mais pour changer un peu de diſcours, & ne pas trop nous égarer pourtant : je ne ſçai d'un autre côté ſi en quelque maniere nous ne nous ſerions point laiſſé ſéduire par l'agrément du diſcours d'Aplanice en une choſe dont il me ſemble qu'avant qu'elle eut parlé, je ne ſerois pas demeuré d'accord, & qu'elle nous a pourtant fait voir non ſeulement

excuſable, mais quaſi juſte & néceſſaire. Car, dites-moi, je vous ſupplie, ſi ſans aucune préface on nous faiſoit cette propoſition. Un Amant peut-il avec honneur céder ſa maîtreſſe à ſon Rival? qui-eſt celui qui ne s'écrieroit auſſitôt que cela ne ſe peut, ni ne ſe doit pour quelque raiſon que ce puiſſe être? & cependant qui-eſt celle de nous qui ait murmuré de la réſolution de Montafilant? il eſt vrai, dit Gelonide, que ſi j'ai rémarqué ſur tous vos viſages que chacune le plaignoit, je n'ai point vû qu'on le blâmat; mais auſſi j'ajoûte encore que j'ai preſumé que ſi ſa réſolution étoit admirable, on en auroit aiſément excuſé un autre, s'il l'avoit priſe; & laiſſant la choſe dans le general, comme vous nous la propoſez, il me ſemble qu'en effet il

il y a mille & mille raiſons qui perſuaderoient qu'un homme de courage, ne doit jamais céder ſa maîtreſſe à un Rival plus puiſſant que lui, & qu'il n'y en a quaſi point qu'on put apporter, pour maintenir le contraire : car pour détruire toutes celles qu'on pourroit objećter par une ſeule, il n'y a pas de difficulté qu'on ne peut apporter pour excuſe d'une ſi loüable infidelité, que l'honneur & le devoir qui doivent triompher de l'amour ; mais éxaminez un peu, je vous ſupplie, s'il peut être de plus rigoureux point d'honneur au monde que celui de ne point violer mille ſermens qu'on ſuppoſe qu'il a faits ; de ne point abandonner une perſonne qui s'eſt jettée entre ſes bras, & qui avoit tout mépriſé pour le ſuivre ; & enfin ſi l'on prend les

choſes par les loix des Amans ; s'il eſt une loi dans l'empire d'amour qui précede ou détruiſe celle d'aimer véritablement. Si ce que vous dites, répondit Aurelie, n'eſt juſtement penſé ; du moins, il eſt dit fort galament. Je demeure d'accord que la choſe ne ſeroit pas ſans difficulté ; mais je ne ſerois pas d'avis que ſur une maxime generale il fallut condamner le Heros d'Aplanice : car enfin ſi la propoſition qu'a faite Frontenie, ſemble être ſans contredit, trouveriez-vous qu'il y en put avoir beaucoup en celle qu'on feroit pour ſçavoir ſi un fils pouvant délivrer ſon pere, le doit laiſſer mourir dans la priſon ? on peut donner quelque explication à la votre ; mais à celle-ci il n'y a perſonne qui oſe ſeulement y penſer. Ainſi pour ne vous pas

redire les raiſons de Montafilant qu'Aplanice a ſi agréablement exprimées dans l'irréſolution de ce pauvre Amant; ſi je prens pour vous celles de Chimene, il faut que vous me laiſſiez celles de Rodrigue, & que vous demeuriez d'acord qu'en cette affaire, s'il y avoit aſſurément de quoi dire.

Pere, Maîtreſſe, honneur, amour :
dequoi s'écrier.
Percé juſques au fond du cœur.

Et dequoi enfin faire d'auſſi belles Stances que le fils de Dom-Diegue ſouffleté. Je le prens bien plus ſérieuſement que vous, dit la ſpirituelle Silerite, avec cet air enjoüé qui fait trouver tant de charmes en tout ce qu'elle dit: car ſi vous le prenez par les raiſons du Cid, je le prens par la

droite raiſon, & quaſi par celle de l'Ecriture ſainte, ſi je n'avois condamné les nouvelles de la Reine de Navarre d'en uſer ainſi; mais dites-moi, je vous ſupplie, quand on nous marie, ne nous dit-on pas qu'il faut non ſeulement quitter pere, mere & famille pour ſuivre ſon mari, & leur ôter quaſi ſes affections pour lui en donner une plus forte? & l'Amant de Mathilde ne pouvoit-il pas dire d'elle ce que dit Dom Bertrand dans la Comedie, quand il veut regarder à l'honneur d'Iſabelle, qu'elle eſt preſque ſa femme. Ce qu'Uralie & Silerite rapportérent, excita un agréable ris dans toute la troupe, & depuis il fut difficile de remettre cette converſation dans le ſérieux. Je n'aurois jamais fait ſi j'entreprenois de vous dire toutes les

plaiſantes raiſons qui furent rapportées de part & d'autre, & les agréables difficultez qu'on fit naître. Aplanice s'élut un ſucceſſeur au commandement que lui en fit la Princeſſe. Mais ſi elle ne ſe mêla preſque point dans cette converſation, quoiqu'elle y eut bien pû trouver ſa place, quand on vit le divertiſſement qu'elle avoit préparé à ces Dames, on demeura d'acord qu'elle avoit bien raiſon d'y ſonger: car ceci ne ſe peut quaſi pas croire ſans qu'on la ſoupçonne de quelque enchantement. Il y avoit deux jours que les Comédiens de la Princeſſe étoient venus; on leur préparoit leur theatre, & l'on croyoit qu'ils pourroient l'ouvrir dans trois ou quatre jours; mais ſoit qu'Aplanice eut été auparavant dans le bois où elle récita

ſon hiſtoire, ou que quelqu'un lui en eut donné l'avis, elle s'imagina la plus agréable choſe du monde. Proche du lieu où Aurelie & ces Dames s'aſſirent au plus écarté de la forêt, & en l'endroit de tous, où les arbres étoient les plus épais, les plus hauts & les plus verds, il y avoit un petit Tertre qui heureuſement s'élevoit dans cette figure même qu'on donne d'ordinaire aux Theatres. Il étoit fermé d'un côté d'une groſſe roche, d'un buiſſon fort épais par l'autre, & dans ſon enfoncement des plus beaux arbres de la forêt qui compoſoient la plus réguliere perſpective qu'on puiſſe imaginer. Enfin par quelque caprice de la nature, ou par l'induſtrie d'Aplanice, ce lieu étoit tout à fait ſemblable au theatre de l'hoſtel de Bourgogne,

quand les Comédiens represen-tent l'Amarillis, ce qui fut cause qu'elle choisit cette piece. Ce bois est éloigné de près de deux lieuës du Château ; son histoire fut un peu plus longue que celle des autres, & la conversation qui la suivit, ne finit pas aisément. La nuit donc commençoit à venir, & l'obscurité de la forêt n'y contribuoit pas peu, & en un moment comme la Princesse lui demanda quel divertissement elle leur avoit préparé ; sans que personne sçût rien de son dessein, on vit briller une infinité de lumieres qui sortirent d'une quantité infinie de chandelles qu'on avoit attachées aux arbres & au rocher qui environnoient le theatre. Ceux qui ont quelquefois pris plaisir d'allumer de ces feux dans les bois, sçavent que le vent des arbres,

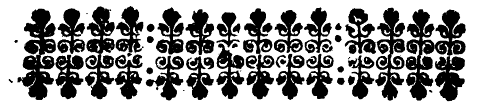
& la fumiere font ensemble un fort bel effet. Jugez donc de l'étonnement de tout le monde, quand en même tems, les Comédiens ouvrirent la scene vêtus en Bergers, & en Bergeres avec toute la propreté & le bon air qui peut relever la simplicité de cet habillement. Cette piece est tout à fait agréable par le mérite de son premier Auteur, & par ce tour excellent que celui qui l'a repolie, lui a donné; mais representez-vous ce que ce dût être quand les Comédiens furent animez par de si illustres auditeurs, & par les graces naturelles de leur décoration. Car enfin pour vous figurer au vrai l'heureuse situation de ce theatre, comme il étoit nécessaire qu'il y eut une fontaine pour representer la fontaine de la verité d'A-

mour qui sert au dénoüement de cette piece, la nature pour ainsi dire eut cette complaisance pour Aplanice. Du rocher qui fermoit un des côtés de ce theatre découloit une source d'eau vive, la plus claire & la plus nette qu'on ait vûë depuis celle qui fut le miroir & le tombeau de Narcisse, & dans le milieu du theatre vers son enfoncement, elle s'arrêtoit dans un grand bassin qui representoit un parfait quarré, & enfin de cette sorte même que les Comédiens s'étudient avec soin de representer celle de la verité d'Amour. A dire le vrai, la scene des satyres fut retranchée, & comme il faut dire les choses en véritable historien, il est vrai qu'il n'y en eut point d'autres que ceux qui doivent habiter cette belle forêt. Il est à croire qu'ils étoient

en grand nombre autour de ces belles Nymphes, & plus à croire encore, si l'on s'en rapporte à leur humeur, que la presence de tant de belles personnes leur donna une méchante nuit: elle étoit avancée quand la Princesse revint. C'étoit à la belle Frontenie qu'Aplanice avoit donné sa voix: elle fut donc maîtresse du cinquiéme jour, & ce fut de cette sorte qu'elle raconta la cinquiéme Nouvelle.




Tome 2. f. 279.



ARONDE

OU

LES AMANS DEGUISEZ.

Nouvelle cinquiéme.

TOut le monde ſçait combien les querelles de la maiſon de Bourgogne, & de la maiſon d'Orleans ont apporté de miſeres à la France, & perſonne n'ignore combien les différentes cabales de ces deux maiſons prévalans l'une par deſſus l'autre ſelon l'humeur des Pariſiens, ſe ſont donné de traverſes & de peines. Encore que la maiſon de Bourgogne eut plus ſouvent at-

tiré Paris dans son parti que celle d'Orleans, il arriva une fois entr'autres que dans la peur d'un tumulte voisin, les plus signalez du parti de Bourgogne furent contraints de sortir à la hâte de cette grande Ville. * Le Duc étoit à Dijon, & ses ennemis se fortifians de son absence, tournerent tellement l'esprit de ce peuple à leur avantage, que la Princesse Agnés sa fille fut contrainte de s'enfuir en désordre, quoique tenant beaucoup de son Ayeul qui avoit merité le nom de hardi, elle passat pour une personne fort résoluë, & fort au dessus de la timidité qui est ordinaire à son sexe. Sortant donc de cette Ville, elle se travestit, & craignant quelque surprise, elle se crut obligée

* Jean surnommé sans peur, fils de Philipe Duc de Bourgogne.

de retourner à Dijon, sans découvrir sa qualité par les chemins. Elle n'avoit avec elle que deux ou trois de ses domestiques, & une Dame de condition qui s'apelloit Jolante, en qui elle avoit beaucoup de confiance, & selon la coûtume de ce tems, elle alloit à cheval. Etant parvenuë à la seconde journée, & ne pouvant supporter la fatigue des chemins, il lui vint en fantaisie de se reposer en une Hostellerie; quand d'un autre côté un jeune Prince de la maison de Bourbon y arriva. Il revenoit de Hongrie où la guerre étoit fort allumée contre les Turcs, & il y avoit acquis beaucoup de gloire. La Princesse de Bourgogne & lui ne se connoissoient point; car il étoit parti de la Cour de France, avant qu'elle y eut été, & ils avoient

été élevez en différens lieux; elle en Flandre ou à Dijon, où le Duc son pere tenoit le plus souvent sa Cour, & lui auprès du Roy de France, où le Duc de Bourbon son pere lui avoit fait passer sa premiere jeunesse, jusques à ce qu'il l'eut envoyé en Hongrie avec une partie de la noblesse de France. Car plusieurs détestans les guerres civiles qui tourmentoient alors ce Royaume, plûtôt que de prendre parti, aimoient-mieux aller signaler leur courage & leur valeur contre les ennemis de la Chretienté qui profitoient de nos divisions, & qui étendoient chaque jour leur empire au grand opprobre des Chrétiens. Ce jeune Prince ne sçachant encore de quel parti il seroit obligé d'être, & craignant de tomber entre les mains de ses ennemis, ne se dé-

couvroit point non plus qu'elle. Ayant laiſſé la plus grande partie de ſes gens pour cette raiſon, ou pour voyager avec plus grande commodité, il ſe faiſoit ſeulement paſſer pour un Gentil-homme de qualité, & il n'avoit que trois perſonnes avec lui. Il arriva de bonne heure dans cette même Hoſtellerie où la Princeſſe étoit déja. Elle étoit d'une humeur fort enjoüée; & par hazard ayant vû arriver un Bourgeois de Paris qui en étoit parti après elle, elle le fit approcher, & prit un plaiſir ſingulier à l'entretenir, parce que cet homme qui ne la reconnoiſſoit pas, lui diſoit avec naiveté les véritables ſentimens que le peuple avoit de tous les Grands de ce tems-là, choſe dont rarement les Princes ſont inſtruits par ceux qui les approchent; mais

celui-ci n'épargnoit point la Reine qui étoit Isabeau de Baviere mere dénaturée, & qui bien éloignée des mœurs de la grande Reine qui nous a si heureusement gouvernez pendant sa régence, fit injustement desheriter son propre fils, pour satisfaire à son ressentiment. Il n'épargnoit point le Roy qui étoit Charles VI. Prince malheureusement tombé en frenaisie, ni l'ambition des Princes qui par de différens motifs joüerent leurs rolles dans les sanglantes Tragédies qui rendirent ce siecle si funeste, ni l'avarice ou l'insolence des Ministres qui selon leurs interêts firent agir tant de différens maîtres. Elle étoit sur le chapitre de son pere le Duc de Bourgogne, quand le Comte de Clermont (c'est ainsi que s'appelloit ce jeune Prince du sang de

de Bourbon) se mêla en cette conversation, après l'avoir saluée fort civilement. Il étoit naturellement respectueux & honnête, & il aimoit la conversation des femmes. Cette Princesse étoit masquée; mais elle avoit la taille fort avantageuse, les yeux, la bouche, & les cheveux beaux par excellence; & de cette sorte, quoiqu'elle cachat beaucoup d'autres appas, elle n'en faisoit que trop paroître pour attirer à elle un homme qui eut été moins galant que lui. D'ailleurs les réponses du Bourgeois & les questions qu'elle lui faisoit, étoient capables d'arrêter le moins curieux. Le Prince lui entendant parler de tant de personnes où il pouvoit prendre interêt, se mêla dans cette conversation pour sa propre satisfaction, & il tachoit par ses

questions de la rendre la plus agréable qu'il lui étoit possible. Il arriva cependant que cette Dame qui étoit masquée, devint fort à son gré, tant dans cette grotesque conversation, elle lui découvroit d'esprit & de graces. Elle entretenoit ce Bourgeois de Paris en une salle basse, & comme la chambre où son diner étoit servi, étoit en haut, ce Prince lui donna la main, par le seul motif de la civilité qu'un Chevalier crut devoir à une Dame, qui dans un équipage si peu sortable à sa condition, attiroit néanmoins beaucoup de respect. Quand elle fut dans cette chambre, elle ôta son masque, & ce Prince confessa en lui-même qu'il n'avoit jamais rien vû de plus beau. Il ne dissimula pas long-tems sa passion, traittant cette affaire, comme un

homme qui croyoit qu'il n'y avoit que lui de déguisé en cette compagnie, qui étoit fort galant de son naturel, & qui agissoit avec l'audace que la naissance donne à une personne de son rang. Quoiqu'il fut obligé de quitter cette Dame, parce qu'il vit qu'elle alloit diner, il ne le put toutefois sans lui faire fort grande civilité, & sans lui faire connoître qu'il n'avoit pû voir tant de charmes, & n'en être pas touché. La Princesse qui avoit l'humeur fort enjoüée & fort agréable, regarda aussi-tôt cette avanture comme un incident fort propre à embellir le Romant de son déguisement. Ce Prince étoit fort bien fait de sa personne ; mais elle n'en jugeoit, que parce qu'il paroissoit, & trouvant fort plaisant qu'un homme de cette sorte lui

eut si librement déclaré sa passion, pour ne pas perdre la belle occasion qu'elle avoit de se divertir, elle ne voulut point l'effaroucher en lui faisant paroître une vertu trop severe. Aussi-tôt qu'elle eut diné, le Prince revint en sa chambre, & il ne fut pas long-tems sans recommencer sa galanterie; la Princesse souriant à cette Dame qui étoit avec elle, du personnage qu'elle joüoit, le reçoit avec civilité, & répondant aux discours de ce Prince dans les sentimens que j'ai dis.

Par un refus modeste, & fait pour inviter.

Elle fait qu'il devient extremement amoureux. Que vous dirai-je? enfin il aprend d'elle qu'elle ne partoit point de la journée, &

quoique son premier dessein n'eut pas été de séjourner fort long-tems par les chemins, il trouva bien-tôt des raisons pour demeurer le reste du jour. Quoique cette Princesse se donnat bien du plaisir de cette conquête qu'elle avoit faite, ce Prince mêloit avec une déclaration assez franche, tant de respect dans son procedé, & lui faisoit voir tant d'esprit dans son entretien, qu'insensiblement le ridicule s'en dissipoit. Et d'un autre côté la fierté qu'elle lui faisoit voir parmi les charmes de son visage, & les graces de son esprit, tournoient sans qu'il y pensat ce feu si soudain en une belle passion, néanmoins ils ne songerent d'abord qu'à s'informer l'un de l'autre; mais ils avoient donné bon ordre pour s'entretromper. Les gens du Comte de Clermont

s'étant enquis soigneusement des gens de la Princesse, lui vinrent rapporter bien finement que c'étoit une Dame de Normandie qui alloit à Dijon recueillir la succession d'un frere qu'elle avoit perdu depuis peu, & qui étoit mort au service du Duc de Bourgogne auprès duquel il avoit acquis de grandes richesses. La Princesse avoit feint cette mort de son frere; parce qu'effectivement elle étoit en deuil alors pour la mort du Dauphin de France frere aîné du Roy Charles VII. Ayant fait demander aussi qui étoit ce Gentil-homme qui s'empressoit si fort auprès d'elle, ses gens lui vinrent rapporter que s'en étant curieusement informez de ceux qui étoient avec lui, ils avoient appris d'eux qu'il étoit de Berry, qu'il étoit fils du Seigneur d'A-

ronde, & qu'il portoit ce même nom. Au reste pour ses affaires & pour son voyage, il ne déguisoit rien : car ils dirent qu'il venoit de Hongrie avec le Comte de Clermont, & qu'il s'en retournoit à Paris, ayant laissé ce Prince qui s'en revenoit aussi à cinq ou six journées de là. La maison de Bourgogne & celle de Bourbon étoient alors en des interêts contraires ; celle de Bourgogne plus proche de la Couronne que celle de Bourbon, sembloit la vouloir exclure du gouvernement & de l'autorité, comme celles d'Orleans, d'Anjou, & enfin toutes les autres : car ce Duc de Bourgogne étoit fort impérieux. La Princesse néanmoins ayant toûjours oüi dire beaucoup de bien de ce Comte de Clermont, en demandoit des nou-

velles à ce Gentil-homme, comme la Dame qu'elle representoit, auroit dû le faire apparemment. Le Prince répondoit avec modestie, comme s'il eut eû honte de dire du bien de lui-même ; tant qu'enfin ses réponses ne revenans pas à la réputation qu'il avoit acquise, la Princesse lui demanda s'il en avoit reçû quelque déplaisir, ou si ce Prince avoit changé depuis quelque tems, s'il avoit dérogé aux grandes espérances qu'on avoit conçuës de sa valeur, s'il n'avoit pas remporté trois ou quatre victoires, comme on l'avoit publié en France, & enfin si par quelques mauvaises qualitez, il avoit alteré tant de grandes vertus qui le rendoient si celebre, & si renommé ? ces demandes le flatoient insensiblement ; quoique sans doute c'eut
été

été bien plus agréablement encore, s'il eut connu de qui elles partoient. Enfin pour oublier mille circonſtances qui ne ſervent de rien, ayant paſſé ce qui reſtoit de cette journée avec cette Dame, il s'en trouva charmé, & à un tel point que par un caprice aſſez capable d'entrer en la fantaiſie d'un jeune homme de dix-huit à vingt ans (car il n'avoit pas davantage alors) il réſolut de pouſſer ſa bonne fortune à bout. Il la ſuivit donc prenant la route de Bourgogne avec elle. La beauté de la Princeſſe étoit auſſi grande que celle d'aucune Dame qu'il eut jamais vuë à la Cour; & l'eſpérance qu'il concevoit aiſément de ſon procedé civil & obligeant, & de la douceur de ſon humeur, l'enflamoient merveilleuſement : de

ſorte qu'avec le tems cette paſſion née ſi agréablement, lui devint à charge. Les mérites qu'il découvroit en cette Dame, augmentoient fort ſon amour : car plus la Princeſſe approchoit des Etats de ſon pere, plus ſa fierté croiſſoit, & l'eſpérance du Prince s'affoibliſſoit ; mais un cœur généreux ne ſe rend pas pour les difficultez. Il s'y embarquoit comme on fait au jeu, hazardant ſans ceſſe, de peur de perdre tout à fait ce qu'il avoit déja perdu ; mais elle s'en vouloit donner du plaiſir juſques au bout. Elle avoit fait ce qu'elle avoit pû pour l'empêcher de la ſuivre, d'une maniere toutefois qu'elle lui laiſſoit toûjours lieu de croire qu'elle en étoit bien aiſe : & de cette ſorte, ce Prince ne ſe pouvant garentir d'un appas ſi dangereux, tomba

dedans à la fin; mais de sorte qu'il ne s'en pouvoit retirer. La Princesse qu'il pouvoit tous les jours entretenir par les chemins, le charmoit de plus en plus, & de telle maniere que si son espoir diminuoit, son respect augmentoit. Quelquefois rentrant en lui-même, il se demandoit quel étoit son dessein, & souvent il s'en faisoit la guerre secretement; mais plus souvent encore il se trouvoit charmé; & commençant enfin à succomber à la violence de son amour, il se plaignoit déja de la rigueur du sort qui lui faisoit trouver tant de graces en une personne qu'il jugeoit par trop inferieure à sa condition pour en venir à l'hymenée; mais qui d'un autre côté lui faisoit voir tant de vertu qu'il n'en pouvoit espérer une fort grande satisfac-

tion. La Princeſſe remarquoit bien ſes différens tranſports ; mais elle n'en jugeoit que par l'extérieur non plus que lui, & elle ne ſe ſoucioit pas fort des inquietudes du Seigneur d'Aronde. Au reſte elle vouloit pouſſer cette avanture juſques au bout, qui étoit de voir quels ſeroient les ſentimens de ce Chevalier, quand il la connoîtroit. Dans ces entrefaites elle arrive à Dijon, & l'on peut ſe figurer les differentes penſées du jeune Prince, quand il vit qu'elle étoit fille du Duc de Bourgogne, & que ſon cœur véritablement enflammé ne s'étoit point mépris en ſon choix ; mais la Princeſſe ſe croyoit bien la plus ruſée, & le jugeant interdit de cette ſurpriſe, elle s'en réjoüiſſoit merveilleuſement avec cette Dame qui avoit été com-

pagne de ſon avanture. Le Prince eut bien pû lui rendre le change ; mais comme il ſe ſentoit véritablement amoureux dans les premiers mouvemens que put cauſer en lui une conjoncture ſi imprévuë & ſi agréable à ſa paſſion, il n'y voulut pas aller ſi vite. Quoique cette Princeſſe dans le perſonnage de la Dame de Normandie, ne lui eut pas donné de fort grandes eſpérances, comme j'ai dit, elle l'avoit engagé pourtant ; & lui qui ſe flatoit comme un Amant, eſpéroit peut-être : car dans l'amour on eſpere aiſément. Soit donc par cette raiſon, ou bien parce qu'il ſçavoit bien que le Duc de Bourgogne & le Duc ſon pere étoient alors ennemis ; ſe trouvant entre ſes mains, il ne voulut point découvrir ſa condition, & par une fantaiſie aſſez

bisare, poursuivant ce qu'il avoit commencé, il voulut éprouver si sans le secours de sa qualité, il pouroit rendre sa personne aimable. La Princesse d'ailleurs qui avoit reconnu sa discretion, son esprit, & les autres qualitez qui étoient en lui, crut qu'elle en devoit faire état. Elle se contenta de l'obliger à prendre un autre procedé avec elle, & jugeant favorablement de sa valeur & de son courage par les autres qualitez qui étoient en lui, elle pensa qu'elle ne feroit rien qui fut contraire au service de son pere, si par son accueil & par un bon traitement, elle pouvoit obliger un si brave Chevalier d'entrer dans les interêts de sa maison. Et puis une honnête personne peut bien sans déroger à sa vertu & à son honneur, confesser qu'elle ne hait

point un homme par la ſeule raiſon qu'il eſt amoureux d'elle. La Princeſſe ayant reçu tous les honneurs que la ceremonie veut qu'on rende aux perſonnes de ſa condition, & ayant ſatisfait aux devoirs qu'elle devoit au Duc & à la Ducheſſe qu'elle fut voir à ſon arrivée, elle ſe retira chez elle. Le Comte de Clermont n'avoit point voulu la ſuivre dans cette foule, & il l'attendoit dans ſa chambre: la Princeſſe pour continuer dans le plaiſir de la Comédie qu'elle avoit joüée durant tout le chemin, ne l'aperçut pas plûtôt, qu'elle le fit aprocher avec Yolante, pour qui, comme je l'ai déja dit, elle avoit beaucoup d'amitié, prenant toûjours ce Prince pour le Seigneur d'Aronde. Je m'aſſure lui dit-elle, que vous ne croyez pas avoir ſi bien placé vo-

tre affection, raillant comme elle avoit toûjours fait avec lui. Divine Princesse, lui dit-il, mon cœur me disoit toûjours bien qu'il avoit fait un choix qui lui étoit fort glorieux. Il est vrai aussi que sans un extréme aveuglement, mes yeux devoient bien s'apercevoir que tant de beauté & tant de mérite ne pouvoient se trouver dans une personne ordinaire. Je suis fachée, reprit la Princesse, que la Dame de Normandie ne soit plus ici pour vous répondre : vous avez vû qu'elle n'a point eû trop de rigueur tant qu'elle a été avec vous ; mais vous êtes un malheureux Amant d'être devenu veuf, sans que votre Maîtresse soit morte. Belle Princesse, répondit-il, s'il faut que cela soit, comme vous me faites l'honneur de me le dire, je ferai voir qu'il peut être

des Artemiſes de tous ſexes, & ſi le notre juſques ici, ne s'eſt pas trop piqué de la vertu d'être inconſolable, je crois que j'en vais devenir un mémorable exemple; mais je ſouffrirois mon infortune avec patience, toute extreme qu'elle eſt, ſi je voyois que vous daignaſſiez en avoir tant ſoit peu de compaſſion. Perſonne ne le mérite mieux que moi; j'ai perdu la Maîtreſſe du monde la plus aimable; mon eſpoir ne doit point lui ſurvivre; il faut enterrer tous mes déſirs avec elle: & de tout cela, je ne crains point de vous maintenir hardiment que vous ſeule en êtes cauſe; ſi toutefois c'eſt aſſez pour mériter l'honneur d'en être plaint. Aronde, répliqua la Princeſſe, je vous plains auſſi: mais non ſeulement je vous plains, je vous veux ſoulager. Le

Prince ne pouvoit ſe contenir de joie, entendant ces paroles ; mais quand il entendit le reſte, quoi qu'apparemment elles fuſſent aſſez obligeantes, il n'en fut pas fort content. Car pour vous montrer, pourſuivit-elle, que je prens part à votre infortune, c'eſt qu'au lieu de la Maîtreſſe que vous avez perduë, je veux vous donner un Maître qui ne vous manquera jamais, & que vous êtes incapable de perdre par un ſemblable accident. Le Duc mon pere mérite autant d'être ſervi que la Dame de Normandie, & vous trouverez pour le moins auſſi bon parti auprès de lui que celui que vous pouviez eſpérer avec elle, & c'eſt de quoi je vous veux répondre. Genereuſe Princeſſe, répartit ce Prince qui agiſſoit toûjours comme le feint Aronde, mon ſervice

n'a jamais été interessé, & si vous vouliez souffrir que je ne changeasse point de condition, je m'en tiendrois bien plus heureux : car j'apréhende toûjours de ne la pouvoir changer, toute rigoureuse qu'elle est. Aronde, répliqua la Princesse, en se levant, je ne vous en demanderai pas tout à fait votre avis : ce qui m'étoit agréable il y a quelques jours, ne me le seroit peut-être pas toûjours; mais vous avez trop d'esprit pour m'obliger de vous avertir quel doit être désormais votre procedé avec moi. Après ces paroles elle se mêla dans la compagnie d'une grande troupe de Dames & de Gentils-hommes qui étoient à un autre bout de la chambre, & le Prince qui ne put suporter ce coup de foudre qui abatoit toute sa joie

& toute sa constance, se sentit si opressé de douleur, que craignant de découvrir par son visage ce qu'il avoit dans l'ame, il se retira en même tems au lieu où ses gens avoient choisi son logis. Mille différentes pensées le vinrent assaillir ; mais il seroit inutile de les exprimer, il suffit qu'elles ne purent l'obliger à se déclarer pour les raisons que j'ai dites, & que de plus en plus il se trouva tellement épris des charmes & du mérite de la Princesse, qu'il ne fut plus en son pouvoir de s'en éloigner. S'il n'eut été que ce qu'il paroissoit, il étoit le plus heureux homme du monde : car la Princesse ne lui manqua point de parole. Dès le lendemain elle le fit connoître au Duc son pere, & il en reçût tout l'accueil qu'un

parfait Chevalier en pouvoit eſpérer. Ses bien-faits mêmes ſuivirent bien-tôt les charges, les penſions lui venoient ſans qu'il les briguat, & il étoit obligé de les accepter, de peur de ſe faire reconnoître pour cette raiſon même. Quoiqu'il fut fort changé depuis trois ans qu'il avoit quitté la France, il ne ſe montroit guere dans les grandes Aſſemblées : il étoit le plus ſouvent chez la Princeſſe dont la Cour n'étoit pas ſi groſſe que celle du Duc, & encore il obſervoit toûjours de choiſir les heures où il y avoit moins de monde. Cependant il y avoit alors auprès du Duc de Bourgogne un Prince du ſang d'Angleterre. Ce Royaume eſt fort ſujet aux grandes révolutions, & dans ce tems, il s'en fit une des plus mémorables que l'on aye jamais

vûe en aucun Etat. * Un Roy regnant dans l'oisiveté parmi les délices, & dans la plus grande tranquilité qu'un Prince put souhaiter, vit en peu de tems son Royaume révolté contre lui. Un autre Prince de la maison de Lenclastre qui se plaignoit que celui-ci ou son pere avoit usurpé le Royaume sur lui, prit cette occasion, & se servit si bien de la chaleur des peuples révoltez, qu'ils contraignirent le Roy de signer lui-même son Arrêt, & de se condamner à une prison perpétuelle & fort rigoureuse. Un Prince qui étoit son parent fort proche, s'étant sauvé de la tempête qui avoit fait périr toute sa maison, s'étoit

* Richard II. trente-deuxiéme Roy d'Angleterre, il fut obligé de se deposer par un acte du 29. Septembre 1399. aprés 22. ans de regne.

réfugié en la Cour du Duc de Bourgogne, après avoir en vain tâché par sa valeur d'aider à ce miserable Roy à reçouvrer ce que sa mauvaise fortune lui avoit fait perdre. Le Duc le faisoit subsister; mais comme celui qui s'étoit emparé du Royaume d'Angleterre, devint un formidable Prince par les divisions qui désolerent toute la France, le Duc de Bourgogne qui étoit un homme plus ambitieux que charitable, n'avoit garde de s'attirer un si puissant ennemi. Il se contentoit de laisser vivre en sureté le Duc de Clarence (c'est ainsi que s'appelloit ce Prince qui s'étoit réfugié dans ses Etats) & de ne lui refuser rien de ce que par les droits de l'hospitalité les Princes se doivent les uns aux autres. Or celui-ci étoit fort bien fait de sa

personne, & homme qui pour parvenir à ses fins, avoit autant d'esprit qu'un autre, & qui sans doute eut eû un meilleur succès, si la fortune ne se fut pas déclarée ouvertement contre tous ses projets : en cela véritablement héritier du malheur du Roy, dont il soutenoit les droits. Se trouvant donc en la Cour du Duc de Bourgogne, dont il voyoit bien qu'il mandioit en vain le secours, il crut qu'il ne pouvoit mieux faire, que de tâcher d'entrer dans son alliance. Le Duc avoit deux filles. La premiere qui avoit été mariée au Dauphin de France, & l'autre, cette Princesse dont je raconte l'histoire. Ce fut à celle-ci qu'il fut obligé de s'adresser. Ainsi, soit par ce motif, soit qu'effectivement il fut épris des beautez de la Princesse, comme

cela étoit aſſez poſſible, il n'épargnoit rien de tout ce qui le pouvoit rendre aimable. Il avoit pourtant ce malheur que la Princeſſe n'étoit pas perſuadée de ſon amour; & cette infortune n'eſt pas petite: car ce n'eſt pas pour être bien-tôt aimé, que de voir ſa Maîtreſſe douter ſi l'on aime. Sa galenterie étoit commencée il y avoit long-tems; mais la Princeſſe l'imputoit plûtôt à la néceſſité de ſes affaires qu'à une forte inclination. Il continuoit néanmoins avec conſtance, & il ne ſe rebutoit point. D'un autre côté la Princeſſe ne lui donnoit pas lieu de tourner cette paſſion en rage & en haine; elle lui faiſoit toûjours voir qu'elle dépendoit de ſon pére, & cependant comme l'infortune & la qualité de ce Prince méritoient toûjours beau-

coup de respect d'une personne genereuse & bien née, elle vivoit avec lui fort civilement. Le bruit de cet amour étoit si public, qu'il eut été bien difficile que le Comte de Clermont n'en eut apris quelque chose : & d'ailleurs il étoit si assidu chez la Princesse, qu'il étoit bien mal-aisé qu'il n'y vit souvent ce Prince étranger, qui comme son Rival n'y avoit sans doute pas moins d'affaire que lui. Mais quand il n'en auroit rien appris, il étoit impossible qu'il ne s'en apperçut cette fois entr'autres. Le Duc de Clarence avoit un Musicien de son pays qui étoit en grande réputation ; il l'amenoit souvent à la Princesse, parce qu'elle aimoit la Musique : & comme il ne chantoit d'ordinaire que des airs Italiens ou Anglois, la Princesse lui ayant témoigné le

jour precedent qu'elle aimoit mieux les notres, cette fois il chanta ces vers.

J'ai pour mes envieux
Les plus puissans des Dieux.
Où dois-je helas! chercher quelque retraite?
Bien loin de me sauver,
Ou je l'ai cru trouver,
Helas! j'y trouve ma deffaite.

Ces Dieux ont contesté
Long-tems ma liberté,
Sans que l'on vit où penchoit la victoire.
Mars enfin m'a laissé,
Amour m'a fort pressé;
Mais vos beaux yeux en ont la gloire.

Las! en vain de la mort,
Et des rigueurs du sort

J'avois sauvé ma franchise & ma
vie :
Ce qui m'étoit resté
Malgré leur cruauté,
Vous me l'ôtez, belle Silvie !

Mais malgré leurs rigueurs,
Au moins dans mes malheurs
J'avois toûjours conservé l'espérance :
Cependant je la perds
Depuis que je vous sers,
Est-ce le prix de ma constance ?

Le Comte de Clermont étoit present à cette galanterie, & il étoit bien mal-aisé qu'il n'en comprit le sujet : car l'histoire de son Rival étoit trop visiblement décritte dans ces vers ; la bonne mine du Prince étranger pouvoit l'inquieter, quoiqu'il ne fut pas en un état fort digne d'envie, il pouvoit arriver des révolutions en

en pays qui est si sujet aux grands changemens, & d'ailleurs la Princesse étoit si genereuse, que la mauvaise fortune de son Rival ne pouvoit pas l'assurer tout à fait, ainsi il étoit fort aisé d'apprendre par cette galanterie qu'il n'étoit pas plus heureux que lui. Aronde observoit diligemment toutes choses, & il étoit vigilant comme un Rival qui n'est point aimé; toutes ses actions étoient si bien composées, tant de respect se mêloit à l'assiduité qu'il avoit auprès de la Princesse, qu'elle ne pouvoit condamner son procedé; mais ce n'étoit pas assez pour un homme qui aimoit si ardament. La Cour de cette Princesse étoit fort divertissante, c'étoit le rendez-vous de ce qu'il y avoit de plus parfait à la suite du Duc son pere. Les comedies, les bals, les

festins, les promenades, & tout ce qui peut composer les plus agréables passe-tems n'y manquoient point selon les saisons; mais ce qu'il y avoit de plus singulier, c'étoit que pendant un Carnaval, cinq ou six Dames de ses plus particulieres amies s'y rendoient tous les soirs à l'entrée de la nuit, & elles joüoient à mille jeux differens qu'elles inventoient souvent, où la Princesse sembloit s'attacher avec affection. Le Duc de Clarence y étoit fort assidu, tant parce que la Princesse sembloit s'y plaire, que parce que la compagnie se divisant selon les loix de ces petits jeux, on le mettoit presque toûjours auprès de la Princesse, par rapport à leurs conditions. De cette maniere il avoit plus souvent occasion de l'entretenir

que dans tous les autres passe-tems, ce qui ne plaisoit point du tout au jeune Prince deguisé; quoiqu'il fut toûjours de ces jeux par la faveur de la Princesse, il étoit cependant obligé pour ne se pas découvrir, de céder beaucoup de choses; mais pour le consoler, comme il cherchoit toûjours quelque occasion de lui adresser quelque parole gracieuse, sans qu'elle put s'en offenser, il s'en presenta quelques jours après une bien agréable & bien extraordinaire. J'ai dis, ce me semble, comme par la faveur de la Princesse, Arondè réussit promptement en cette Cour; sa bonne mine, son esprit & les graces de la nouveauté qui est si puissante dans toutes les Cours, principalement en celle où regne l'humeur des François, le mirent

bien-tôt en celle-ci dans un rang considérable. Il arriva cependant que comme la Princesse lui témoignoit publiquement assez d'amitiez, le Duc de Clarence crut qu'il n'y avoit personne plus propre à faire réussir son dessein que lui : ne pouvant s'imaginer qu'un homme de la condition dont il paroissoit être, put avoir d'autres pensées en cette Cour que celle d'y faire sa fortune ; la Princesse le lui avoit presenté elle-même, & depuis persuadé que c'étoit un homme dont il pouvoit tirer quelque utilité (ce qui fait agir les grands Princes aussi-bien que les particuliers) il n'y avoit sorte de caresse qu'il ne lui fit : un jour donc dans une promenade qu'ils faisoient à cheval, l'ayant écarté de sa troupe pour quelque tems, il se mit à lui faire cent amitiez, redoubla

redoubla ſes careſſes, & les promeſſes qu'il lui avoit faites de lui donner des marques de ſa bienveillance, ſi jamais la fortune lui étoit favorable. Enſuite il lui parle de ſes eſpérances, lui communique ſes projets pour ſon rétabliſſement, & lui donne enfin toute la part qu'il pouvoit lui donner en ſa confidence. Aronde lui répondoit avec le plus de ſoumiſſion qu'il lui étoit poſſible; mais découvrant ainſi le but de tant de careſſes, & que tout cela n'étoit que pour l'obliger d'entretenir quelquefois la Princeſſe en ſa faveur, il ne put s'empêcher de ſe rejoüir en lui-même d'une ſi extraordinaire avanture. Il lui répond d'abord que ſon crédit étoit fort médiocre auprès d'elle, & il lui dit qu'il étoit bien vrai que cette

Princesse ayant beaucoup de generosité, & ayant crû avoir occasion de l'employer en sa personne, elle lui avoit témoigné de la bien-veillance; mais que de croire qu'elle put deferer quelque chose à ses conseils dans l'âge où il étoit, c'étoit une chose dont il ne pouvoit pas se vanter. Pour conclusion néanmoins il remercia ce Prince de l'honneur qu'il lui avoit fait de le juger capable de le servir en un si haut dessein, & il lui promit de ne laisser échaper aucune occasion de faire remarquer à la Princesse son mérite & sa passion. Dès le jour même, il en eut la commodité telle que le Duc de Clarence l'eut pû souhaiter pour lui-même: car il trouva la Princesse fort disposée pour l'écouter. Elle avoit passé la journée seule, & elle ne l'apper-

qui pas plûtôt qu'elle s'approcha de lui, pour lui demander des nouvelles de la promenade du Duc de Clarence : car elle sçavoit bien qu'ils étoient partis ensemble, parce qu'ils avoient passé à cheval devant son logis. Princesse, lui répondit-il, notre promenade a été telle qu'il est aisé de se le figurer par la beauté du jour que nous avons choisi; mais vous pouvez encore juger de mon divertissement par l'honneur que j'ai reçû d'avoir presque toûjours entretenu le Duc de Clarence, & d'avoir toûjours parlé du mérite & de la beauté de la plus charmante Princesse qu'il y ait au monde. Votre divertissement étoit médiocre, lui répondit-elle, si l'éloquence du Prince, & la beauté du jour ne vous en ont fourni un meilleur sujet. Il étoit

tel, répliqua ce Prince, qu'il ne ſe paſſera jour de ma vie que je ne m'en ſouvienne: car enfin jugez de la bonne fortune que j'y ai trouvée, puiſque je penſe y avoir rencontré une occaſion de vous dire ſans vous offencer, que vous ne voyez pas toutes les peines que vous faites ſouffrir; qu'il eſt impoſſible de vous voir ſans mourir d'amour pour vous, & qu'il y a un mal-heureux qui n'attend que l'heure de la mort pour s'être trop témérairement expoſé à vos divins regards. Je ne ſçai pas, reprit la Princeſſe, qui n'entendoit que la moitié du ſens de ces paroles, & qui les attribuoit toutes entieres au jeune Aronde, quelle extraordinaire avanture peut vous avoir donné lieu de croire que je dois ſouffrir des extravagances en une ſaiſon plûtôt

qu'en l'autre. Belle Princeſſe, répliqua-t-il, vos charmes ne ſont pas ſans doute ſi conſiderez dans leurs conquêtes, qu'il faut que nous le ſoyons dans nos reſpects; & ſi tous objets peuvent en reſſentir la puiſſance, je ſçai fortbien que tous ne doivent pas avoir indifferemment la liberté de découvrir leurs bleſſures, & de s'en plaindre. Et pourquoi, dit la Princeſſe, en l'interrompant d'un ton un peu fier, croyez-vous plûtôt être des derniers que toutes les perſonnes que je vois? jugez plus favorablement de mon reſpect, répliqua-t-il, il faut qu'Aronde ſe taiſe pour lui; mais Aronde ne peut-il point parler pour le Duc de Clarence? en même tems la Princeſſe qui ne comprenoit pas tout à fait ces paroles, voulut en avoir l'explication:

& sur ce sujet, ce Prince lui raconta comme ce Duc l'avoit prié de l'entretenir de l'amour qu'il avoit pour elle ; mais d'une façon si galante & si industrieuse, que la Princesse ne put s'empêcher de souffrir le récit qu'il lui en fit ; quoiqu'il ne laissât pas de lui faire connoître que ce Prince étoit si mal-heureux en toutes choses, que même en ses amours, il s'étoit adressé à son Rival pour en faire son confident : car enfin pour conclusion de cette avanture, entrant dans une raillerie dont la Princesse lui fournissoit le sujet insensiblement : adorable Princesse, lui dit-il, le Duc de Clarence ayant besoin d'un truchement pour vous dire qu'il vous aime, ne s'est pas mépris au choix qu'il en a fait par la ressemblance que cette Dame que j'ai si paf-

ſionnement aimée pendant notre voyage, avoit l'honneur d'avoir avec vous. Nul ne peut mieux ſçavoir que moi la puiſſance de vos charmes, nul ne peut mieux dire combien il eſt mal-aiſé de s'en défendre, & combien il eſt difficile de diminuer de la paſſion qu'on ne peut s'empêcher de concevoir pour tout ce qui vous reſſemble. Enfin pour en revenir à ce que j'ai pris la liberté de vous dire, vous ne ſçauriez trouver mauvais que je me réjoüiſſe d'une avanture ſi extraordinaire, puiſqu'au moins je vous puis apprendre, ſans vous offenſer, que le Duc de Clarence m'a commandé de vous dire ces mots ſeulement. *Je meurs pour vous trop aimer.* Je vous aſſure qu'on ne vous a peut-être jamais rien dit de plus véritable. L'Amant pour qui je parle,

eſt contraint de ſe ſervir de l'apparence d'un autre : mais belle Princeſſe, la choſe du monde la plus ſouhaitable en amour, & la plus difficile à obtenir, eſt de pouvoir bien dire à ſon gré combien l'on aime, & combien on a de peine quand on ne ſçauroit l'exprimer. La Princeſſe avec toute ſa fierté, ne put s'empêcher d'admirer l'adreſſe & l'eſprit du faux Aronde; mais étant fort remplie de la grandeur de ſa naiſſance, toutes les qualitez qu'elle aimoit en ce Chevalier, ne faiſoient nul effort ſur ſon inclination. Tantôt pour n'avoir pas lieu de s'offenſer contre lui, elle feignoit de ne rien comprendre aux diſcours qu'il lui tenoit de cette nature: quelquefois elle lui en faiſoit une douce guerre d'un ton toûjours railleur, pour lui faire connoître

qu'elle n'en vouloit rien croire ; mais il n'osoit pas s'émanciper davantage, ce qui lui donnoit de cruelles gênes. Il n'oublioit rien pourtant de tout ce qui pouvoit servir à ses fins, & il se conduisoit toûjours dans sa passion avec tant d'adresse, qu'il ne faisoit rien qui le put contraindre de découvrir sa condition, ni rien qui put rendre la fable de la Cour, cet Aronde dont il joüoit le personnage. Si la Princesse vantoit quelques vers, ou quelque lettre de galanterie pour être bien faits, il sçavoit toûjours quelque Sonnet, quelques Stances, ou quelque Poulet qui revenoit à son avanture ; soit que comme un Amant assez oisif, il les fit lui-même : car il en étoit fort capable, n'ignorant rien de toutes les regles de la Poësie, & ayant le

goût fort excellent pour bien juger & pour bien écrire ; soit qu'il en récita de quelque Auteur de la Cour de France, qui se raportassent toûjours à sa condition presente. Le soir de ce même jour, la Princesse dansant aux chansons, & faisant danser avec elle ces Dames qui composoient le plus souvent sa Cour, & autant d'hommes ; comme se vint à son tour, tournant les yeux sur elle, il chanta ces vers, lui faisant assez comprendre par ses regards passionnez, & par ses paroles fort tendres que nulle autre qu'elle n'en avoit été le sujet.

Ah que mes yeux sont contens,
Au moment qu'ils vous regardent !
Mais mon cœur en même tems
Connoissant ce qu'ils hazardent,
Leur défend de rechercher
Un bien qui coûte si cher.

Toutes les nuits que l'amour
Le tourmente & le déchire,
Songeant au plaisir du jour,
N'ai-je pas raison de dire?
Ah mes yeux pourquoi chercher,
Un bien qui coûte si cher.

De vains & cruels désirs,
Des ennuis, de longues veilles
Suivent de prés les plaisirs
D'avoir vû tant de merveilles.
Sans cela qu'il seroit doux,
Philis, d'être auprés de vous!

Un autre fois au lieu de quelques vers qu'il lui avoit dit, & qu'elle avoit trouvé à son gré; comme elle les lui demanda, il lui donna ce Sonnet dans le tems qu'elle sortoit, afin que n'étant pas en lieu où elle put lui dire qu'il s'étoit mépris, elle le lût cependant plûtôt que les autres, parce qu'il

le trouvoit plus conforme à l'état de ſon martyre.

SONNET.

Que je crains votre vûë & que
je la ſouhaite,
Que j'y trouve pour moi de joie &
de tourmens!
Dans mes déſirs cachez, dans ma
crainte ſecrete
Je n'aproche de vous qu'avec des
tremblemens.

Je meurs quand je vous quitte, &
ma langue indiſcrete,
Qui ne peut près de vous cacher mes
ſentimens,
De ma temerité trop fidele inter-
prete,
M'en fait aprehender les juſtes châ-
timens.

Je souffre avec plaisir une peine infinie ;
Mais si de vos beaux yeux j'aime la tyrannie ;
Si pour m'en affranchir je ne fais nul effort ,
Comment vivre sans voir l'objet de son martyre ,
Le voir sans soûpirer , soûpirer sans le dire ;
Ou le dire du moins sans mériter la mort ?

Toutes ces marques qu'il donnoit de son affection, lui sembloient trop legeres : & quoiqu'il fut dans la crainte d'être banni d'un lieu où il faisoit consister toutes les delices de sa vie, ou de perdre enfin cette familiarité qu'il avoit acquise par son déguisement, & par un nom si éloigné du sien, il ne pouvoit long-

tems vivre, sans se déclarer davantage. Un jour qu'il étoit dans la chambre de la Princesse, trouvant ses tablettes sur une table, & tenté par une si belle occasion, il écrivit dedans ces paroles.

Que tes loix, amour, sont cruelles!
Que mal-heureux sont ceux que tu
peux enflamer!
Plus malheureux encor ceux qui te
sont fidelles;
Mais qui peut vivre sans aimer?

Helas! c'est ce que l'on éprouve bien en vous voyant, ô trop parfaite Princesse; mais quelles loix sont plus cruelles que les votres? on ne peut vous voir sans rencontrer la mort, & cette mort que vous donnez indifferemment à tous, devient encore un crime à celui qui la souffre, s'il n'est digne de la souffrir.

Comme il achevoit d'écrire ces paroles, la Princesse sortit de son cabinet ; un voleur qui se trouve surpris dans son larcin, ne demeure pas plus confus que lui : car plein de respect comme un homme qui aime véritablement, & s'apercevant qu'il avoit sans doute trop osé, il ne put souffrir les regards de la Princesse qui s'approcha aussi-tôt qu'elle vit qu'il remettoit ses tablettes sur la table, pour lui demander ce qu'il en vouloit faire : & en même tems les ouvrant, elle jetta les yeux sur ces lignes. La confusion qui étoit sur le visage d'Aronde, lui donna encore plus de colere, qu'elle n'auroit peut-être pas eû, s'il avoit tourné l'affaire, comme il avoit de coûtume ; mais il ne pouvoit lui dire un seul mot, tant il étoit éperdu ;

& on n'eut jamais dit qu'il étoit ce brave Prince qui avoit ſignalé ſon courage en tant de batailles, tant il trembloit à l'aſpect de cette Princeſſe, qui enfin ne pouvant plus retenir ſa colere, lui dit ces paroles. Aronde, ſi je n'étois retenuë par quelque conſideration qui procede de la bien-veillance & de l'amitié que j'avois pour vous, je vous deffendrois ma chambre & ma preſence pour toute votre vie, & je vous rendrois le ridicule de toute la Cour; mais prenez ces mots pour un ſage avertiſſement, & gueriſſez-vous de vos folies, ou aprehendez-en le ſuplice. Grande Princeſſe, répartit ce Prince, tout éperdu, après ce que j'ai ſouffert pour ne vous pas déplaire depuis un ſi long-tems, je ſuis en état de ne rien aprehender pour ma vie,

vie, pour mon honneur, où pour mon repos ; mais votre colere est même redoutable à qui ne craint pas la mort. Il vouloit continuer & se justifier sur la violence de son amour ; & sur la longue contrainte où il vivoit, & se déclarer peut-être, s'il l'avoit vûë tant soit peu touchée de tant de preuves qu'il lui avoit données de son extreme passion ; mais elle ne lui en donna pas le loisir : car l'interrompant soudain, & repetant presque les mêmes paroles qu'elle lui avoit dites d'abord, elle lui ferma la bouche, & le laissa presque en même tems le plus confus & le plus interdit de tous les hommes. Depuis on peut dire qu'il ne fit plus que languir ; ses regards étoient si tristes & son visage si pâle, qu'il étoit en état de faire pitié aux plus in-

ſenſibles ; mais la compaſſion que la Princeſſe en avoit, n'étoit pas pour lui ſervir de beaucoup. Elle eſtimoit mille qualités qui étoient en lui, & elle voyoit avec regret qu'il ne ſe défaiſoit pas d'une fantaiſie qui étoit ſi éloignée des ſiennes. Sa ſœur aînée avoit été mariée au Dauphin qui étoit mort. Tous les Potentats de l'Europe qui pouvoient aſpirer à l'alliance de France, jettoient les yeux ſur elle : car il n'y avoit point de Princeſſe alors dans un plus grand éclat, tant à cauſe du grand pouvoir de la maiſon de Bourgogne, que de la haute réputation où elle étoit. Ainſi quand elle auroit eû compaſſion de l'amour d'Aronde, cette compaſſion n'eut jamais été de la maniere qu'un Amant eut pû le ſouhaiter, pour donner quelque re-

pos à son esprit : car elle avoit l'ame fort éloignée de tout ce qui pouvoit tourner à la galanterie, quoique naturellement elle eut l'esprit galant & bien-fait. Au reste elle étoit si retenuë, & d'une humeur si reservée & si glorieuse, que peut-être elle auroit eû de l'inclination pour une personne faite comme Aronde, qu'il n'en auroit jamais eû la moindre connoissance. Il vivoit donc dans d'étranges irresolutions : quelquefois il mettoit en balance, s'il se devoit manifester ou non ; mais aussi-tôt : quoi ? disoit-il en lui-même, il faudra que je doive à ma naissance & à ma qualité ce que je meriterois par mon amour seul : & quelquefois comme le grand esprit, l'extreme vertu & les charmes de cette Princesse lui faisoient connoître combien il se-

roit heureux, s'il pouvoit l'épouſer, il n'étoit point tout à fait fâché de ſes rigueurs. La ſeverité & la vertu qui accompagne tant de graces, ſont de grands attraits en une femme pour les hommes mêmes qui les ſouhaitent les plus faciles. Tout ce qu'il eut bien déſiré, eut été de ſçavoir qu'elle eut quelque inclination pour ſa perſonne: & en cela certes l'eſtime qu'elle en faiſoit, par ce qu'il paroiſſoit même, lui donnoit quelque conſolation. Mais il lui arriva un jour une rencontre où il ne s'attendoit point, qui n'aida pas peu à le ſoulager dans la grande mélancolie où il vivoit. Au Palais de la Princeſſe, il y avoit un aſſez beau jardin qui étoit le divertiſſement de tous les gens de la Cour. Aronde alloit ſouvent s'y divertir, quand il ne

pouvoit être auprès d'elle : car de ce lieu, il voyoit toûjours les fenêtres de ſa chambre, & cette vûë flattoit ſes rêveries. Or un ſoir que la nuit étoit déja avancée, croyant la Princeſſe retirée, & voyant qu'il y avoit peu de monde qui put l'entendre, hors ceux qui étoient dans ſon appartement, il ſe mit à chanter cette Chanſon.

Paiſible nuit dont la noire peinture
De tant d'Amans va cacher les plaiſirs,
Hâte tes pas : las je ne t'en conjure
Que pour cacher mes pleurs & mes ſoupirs !

Combien d'Amans, ſombre nuit, à cette heure,
Trouvent par toi la fin de leur tourment,

Et cependant je soupire & je pleure:
Heureux encor si c'étoit librement!

Qu'un plus heureux un plus grand bien prétende,
De son bon-heur je ne suis point jaloux:
Paisible nuit, helas je ne demande
Que le repos que tu donnes à tous!

L'air de cette Chanson étoit en vogue depuis peu; il étoit fort triste, & les paroles qui exprimoient bien au gré de ce Prince, la contrainte où il lui falloit vivre, l'avoient obligé de le choisir plûtôt qu'aucun autre. Il avoit la voix fort belle, & la Princesse y prêta l'oreille aussi-tôt qu'elle l'entendit, non qu'elle fut en sa chambre comme il le croyoit; mais elle étoit dans une allée de ce jardin même, où elle prenoit le frais,

parce que le jour avoit été fort chaud. Il n'y avoit avec elle que Yolante, deux ou trois de ſes femmes, & quelques gardes ou domeſtiques qui ſe tenoient éloignez par reſpect. La Princeſſe reconnut la voix d'Aronde, & quand il eut ceſſé de chanter, cet objet tourna inſenſiblement la converſation qu'elle avoit avec cette Dame ſur le ſujet de ce triſte Amant. D'un autre côté croyant que la Princeſſe étoit couchée, parce qu'il ne voyoit que fort peu de lumiere dans ſa chambre, comme ſi c'eût été celle qui s'y allume, après que les perſonnes de ſa condition ſont couchées, & ne pouvant encore ſe retirer chez lui pour entretenir ſa réverie plus commodément, il prit une des allées de ce jardin. De fortune ce fut celle où étoit là

Princeſſe, & il n'eut pas fait cent pas, qu'il entrevit deux femmes qui marchoient devant lui. Elles parloient enſemble, comme il le remarqua auſſi-tôt; mais quand il eut eû plus de curioſité qu'il n'avoit, il n'eut pû entendre ce qu'elles diſoient, elles parloient trop bas, & ſans l'occaſion qu'elles lui en donnerent, il ne s'en fut peut-être pas aviſé. Elles marchoient lentement, & de peur de les interrompre, ne voulant pas paſſer devant elles ſi bruſquement, il paſſa de l'autre côté de la palliſſade à la premiere ouverture qui ſe preſenta devant lui: mais à peine eut-il fait quelques pas à côté d'elles, que laſſées de ſe promener, elles vinrent s'aſſeoir ſur un ſiege qui étoit tout proche de cette paliſſade, & à l'endroit même où il étoit. De ſorte qu'ayant

qu'ayant moins de peur d'être reconnu d'elles, ou de passer pour indiscret, il s'approcha le plus près qu'il put, & enfin ayant reconnu la voix de la Princesse, il entendit qu'elle disoit ces paroles. Non je n'ai jamais compris comme une personne de ma qualité peut s'abaïsser jusqu'à aimer un homme de médiocre naissance. Vous voyez toutefois, reprit cette Dame qui étoit avec elle, & que le Comte de Clermont reconnut aussi-tôt à la voix pour Yolante, que les siecles passez ne nous en fournissent que trop d'exemples. Crois-tu, répliqua la Princesse, qu'il faille ajoûter foy à tout ce que le vulgaire grossier & ignorant débite insolemment? non je vois de si grandes contrarietez à toutes les opinions du peuple sur quoi bien souvent les

Histoires sont fondées, que j'estime que c'est mal juger des choses que de s'y laisser emporter. Je vois tant de raisons pour me persuader qu'une grande Princesse ne doit rien aimer qui lui puisse faire honte, que je suis fort éloignée de croire qu'aucune tombe aisément dans ce défaut : quelque mérite qui put être avec tant d'inegalité, il me semble que de n'être pas né Prince, est toûjours un reproche secret à l'amour d'une personne de mon rang, & l'on ne doit point trouver de défauts dans l'objet qu'on veut trouver digne de son affection. Il est pourtant certain, reprit Yolante, que l'amour qui est aveugle, ne se régle pas sur l'égalité. L'amour, répartit la Princesse, n'est aveugle que quand on le veut, quoiqu'il ne suive pas si précisément ces

justes ressemblances de qualitez, comme celles de l'humeur & des esprits. Une Princesse bien née ne s'abandonne pourtant guere à ces passions extraordinaires, sans quelque frenesie : mais il y a une chose qui me fait encore plus de peine que cela, & qui m'empêche davantage d'entrer dans ton sentiment. Les hommes bien souvent n'aiment guere sans espérance d'être aimez, & comment veux-tu qu'une personne qui est si fort inferieure à une autre, qu'elle ne l'aborde qu'en tremblant, ose lever les yeux sur elle, & lui parler d'amour, sans qu'elle lui en inspire l'audace : & comment une personne de courage peut-elle s'abaiser jusqu'à se montrer douce & propice à qui n'auroit peut-être jamais la pensée de la souhaiter telle ? enfin comment t'i-

magines-tu qu'une personne qui se croit digne d'être aimée des plus redoutables Princes, puisse faire des avances à un sujet ? à cela répondit cette Dame, j'aurois à vous répliquer qu'il n'en va pas toûjours ainsi : qu'encore qu'il y ait une grande différence entre les Gentils-hommes & leur Souverain pour le rang & pour la grandeur, il y a beaucoup plus de rapport néanmoins pour les mœurs, pour l'esprit, pour la valeur, & enfin pour tout ce qui fait le mérite des hommes, qu'il n'y en a entre les Gentils-hommes de qualité & les Paysans, ou ces Habitans des Villes qui n'ont rien que d'impertinent & de grossier dans leur façon de vivre. N'en voyons-nous pas tous les jours à qui il ne manqueroit rien pour avoir toutes les quali-

tez requiſes pour ſe faire aimer? croyez-vous que ſi vous vouliez écouter les ſoupirs de tous ceux qui ſont capables de reſſentir la force de vos attrais, vous fuſſiez obligée de faire des avances? n'en avez-vous pas un grand exemple en la perſonne de ce Gentil-homme François qui s'eſt attaché à votre ſervice avec tant de ferveur? il vit avec tout le reſpect qu'un homme comme lui, peut rendre à une grande Princeſſe comme vous; mais avec tout cela, quoiqu'il ne vous parle point de ſa paſſion, en pouvez-vous douter? celui-là, reprit la Princeſſe, a commencé à m'aimer par une avanture ſi biſare, que ſon exemple ne doit pas être allegué. Mon déguiſement lui donna la hardieſſe de me découvrir ſa paſſion, le plus fort étant

fait, il a crû peut-être que cela étoit beau de pouvoir faire l'Amant d'une personne de mon rang : & ayant été écouté par un caprice & par la necessité de feindre, il a crû qu'il n'avoit qu'à perseverer : qu'en tout cas il ne lui en arriveroit pas grand dommage. Quoiqu'il en soit, il est encore une preuve de ce que je dis. Il est aussi bien fait qu'on le puisse être de sa personne ; il a autant d'esprit que jamais homme en ait eû. La guerre où il s'est genereusement embarqué à son âge, & l'accez qu'il a eû auprès du Comte de Clermont qui est un Prince qui ne souffre point de lâche auprès de lui, nous doit bien faire juger de son courage. Je crois qu'il m'aime encore, & ce n'est pas une petite raison. Tu sçais que je n'en aime point d'au-

tre : cependant je t'avoüe que toute convaincuë que je le suis de son mérite, & toute remplie d'estime & de bienveillance pour lui, il ne me fait point changer d'opinion. Je te diray plus ; il me faudra peut-être aimer un Prince qui ne sera pas si aimable que lui, & je ne doute pas que je n'en vienne à bout. Je te confesse pourtant, afin que tu ne me reproches pas mon insensibilité, que j'aurois voulu que le Prince, que le Duc mon pere voudra me faire épouser, eut autant de belles qualitez que lui. Aronde écouta tout ce discours attentivement, & si le commencement lui avoit donné de mortelles atteintes, ces dernieres paroles furent un excellent remede aux trances qu'il souffroit ; mais la bonne fortune qui l'avoit conduit en ce lieu, ne

vouloit pas qu'il en demeurât là. Yolante avoit écouté la Princesse attentivement, & elle étoit d'humeur fort gaye : trouvant donc occasion de tourner cet entretien si serieux plus agreablement. Encore est-ce quelque chose, reprit-elle, que vous rendiez cette justice au pauvre Aronde. Pour moi je vous avoüe qu'il m'a tout à fait rangée de son parti, sans m'avoir fait sa confidente. Et que sçavons-nous ? peut-être se trouvera-t'il que c'est quelque Empereur ou quelque Monarque qui s'est déguisé pour vous voir. L'autre jour je m'informois de lui à un Gentil-homme qui devoit être de son pays, si ce que vos gens avoient apris des siens étoit véritable, & il me dit qu'il ne le connoissoit point du tout. Vous voyez cependant qu'assurément

il est impossible que sa naissance soit médiocre, car il est trop bien né ; vous voyez avec quel desinteressement il s'attache au service de votre maison. Tu es bien folle, reprit la Princesse (en interrompant cette Dame) de te former ces chimeres en l'esprit. Ne voudrois-tu point que sur l'apparence que tu trouves de sa grandeur & de sa puissance, j'allasse m'embarquer en une belle passion avec lui. A ces mots la Princesse se leva ; mais cette Dame en la suivant, & continuant dans cet entretien : je gage qu'avec toute votre sagesse, vous ne seriez point fachée que cela fut. Quand je te l'avouërois, ajouta encore la Princesse, me trouverois-tu fort charmée de lui pour cela ? non, reprit cette Dame, & quoique ce souhait ne fit pas grand préjudice

à votre vertu, si ce pauvre Amant le sçavoit, il ne laisseroit pas sans doute d'en être bien consolé. A ces mots, elles changerent de discours, & s'éloignerent si promptement, qu'Aronde n'en put rien entendre. Comme il étoit fort tard, il se retira aussi chez lui, plus satisfait qu'il ne l'avoit jamais été; mais comme la joie a ses transports & ses inquietudes aussi bien que la douleur, quoiqu'il se mit incontinent au lit, il ne s'endormit pas plus promptement qu'il n'avoit de coûtume quand son amour le tourmentoit le plus. Il ne balançoit pourtant plus, s'il se découvriroit ou non : car ce qu'il avoit entendu, l'encourageoit tout à fait : il ne déliberoit plus que sur la maniere & sur le tems qu'il choisiroit pour cela. Pour le dernier il conclut aussi

que ce devoit être au plûtôt pour satisfaire à son impatience. Quant au premier, il mettoit toute son adresse & tout son esprit, pour tâcher que ce fut le plus galament & le plus noblement qu'il lui seroit possible. Enfin croyant bien qu'il en pouroit trouver quelque occasion, las d'être agité de mille pensées qui lui passerent par l'esprit, il s'endormit, après avoir résolu que ce seroit dès le jour suivant, sçachant par l'expérience de plusieurs, qu'en amour non plus qu'en la guerre, les momens ne se doivent point perdre. Mais le lendemain à son réveil, il apprit deux nouvelles tout à la fois qui le surprirent fort, à sçavoir que le Duc & la Princesse étoient partis en grande hâte de Dijon : le Duc pour Paris, & la Princesse pour Bruxelles. Dans

Paris, il y avoit eû du désordre; la cabale de Bourgogne qui avoit eû le dessus, rapelloit le Duc à la hâte. C'étoit en suite de cette grande sédition, * où le Connétable d'Armagnac, le Chancelier de Marle, & les principaux du parti d'Orleans furent tuez, avec un si grand massacre qu'on n'épargna pas même les Evêques & les personnes sacrées. Le Duc reçut cette nouvelle au soir même, & soudain il résolut de s'y en aller en diligence; mais avec cette nouvelle qui étoit si bonne pour lui, il en reçut une autre qui étoit fort mauvaise, & que le Ciel sembloit lui envoyer pour lui montrer qu'il n'y a guere de contentement parfait dans toutes les choses qui dépendent de la for-

* Cette sédition fut excitée le 12. Juin 1418.

tune, & ſur tout quand on ne fait pas des deſſeins juſtes. Il y avoit une Comteſſe de Haynaut qui ayant épouſé un Prince de la maiſon de Bourgogne, l'avoit quitté, & s'étoit remariée au Duc de Cloceſtre frere du Roy qui regnoit en Angleterre alors, & par ce double mariage avoit rempli le Haynaut de confuſion. L'Anglois avoit fait une deſcente conſiderable à Calais qui étoit à lui dans ce tems-là. Le Duc de Bourgogne prenoit le parti de ſon parent, & par cette raiſon, & par le voiſinage du Haynaut, les Villes de Flandres qui étoient du domaine du Duc, à cauſe de ſa mere, heritiere de cette Province, étoient menacées de pareils déſordres. D'ailleurs ſe trouvant fort opreſſées d'impôts, elles ſembloient vouloir ſecoüer le

joug, Bruxelles principalement. Et à l'heure même que le Duc reçut les nouvelles du tumulte de Paris, il reçut un Courier de quelques Habitans de cette Ville, qui l'avertissoit qu'il étoit absolument nécessaire qu'il y allât, que l'Anglois y avoit de grandes pratiques, que le peuple avoit résolu de se donner à lui, s'il aprochoit, & qu'enfin toutes sortes d'aparences menaçoient son autorité. Le Duc ne pouvant se partager en deux; en un besoin si pressant, crut qu'il ne pouvoit mieux faire que d'aller à Paris, & d'envoyer le Prince Philipe son fils à Bruxelles pour representer sa personne: & parce qu'il étoit encore fort jeune, d'envoyer aussi la Princesse sa fille avec lui, pour le conseiller & le faire agir, parce qu'elle étoit fort

aimée de ce peuple. A la premiere proposition qu'il lui en fit, elle accepta cette commission, l'aimant beaucoup mieux que de le suivre à Paris dont le tumulte lui déplaisoit. Le Duc qui n'avoit pas tant de bonté, prit la route vers cette grande Ville, après avoir fait partir son fils & sa fille, & après avoir promptement donné touts les ordres nécessaires pour la conservation de ses propres Etats. La Princesse étoit donc partie, quand le Comte de Clermont s'éveilla ; mais en ayant bien-tôt appris le sujet, il ne tarda guere à suivre la route qu'elle avoit prise. Le Duc s'avançoit en grande hâte vers Paris, & la Princesse vers la Flandre. Le péril ne pressoit pas moins à Bruxelles que l'occasion qui appelloit son pere dans la capitale du Royaume. Les

peuples de Flandres ſont fort inconſtans. Celui de Bruxelles après s'être ſi ouvertement declaré contre ſon Prince, redoutant la punition, & voyant l'Anglois ſi proche, ſembloit vouloir achever ſon entrepriſe. Le Duc de Cloceſtre qui commandoit les troupes d'Angleterre, qui avoit ſes deſſeins, & ſçavoit ceux de ſon frere, étoit averti de tout. Il avoit ſourdement envoyé des gens dans Bruxelles qui avoient ſolicité le Bourgeois de s'armer; mais ne s'étant pas contenté de cela, ayant ſçu la marche de la Princeſſe, il étoit avancé avec ſes troupes, & marchoit à la hâte vers cette Ville déſerte; & ſans une extreme diligence de la Princeſſe, il s'en rendoit le maître infailliblement. L'émotion étoit grande, les conjurez qui voyoient les

les troupes si proches, & qui sçavoient la marche de la Princesse, ne vouloient point la recevoir, & se hâtoient de finir leur entreprise; mais cette Princesse joignit à sa diligence extreme tant de courage, que tous leurs projets s'en allerent en fumée, non sans mille dangers d'être prise par les chemins, car elle n'avoit avec elle que fort peu de troupes. Elle passa à une lieuë ou deux de toutes les forces Angloises qui étoient au nombre de six à sept mille hommes; mais ce ne fut pas la seule difficulté : d'abord elle trouva les portes fermées, & il y en eut d'assez insolens pour lui dire qu'on ne les lui ouvriroit point; mais ne laissant pas de s'aprocher hardiment, elle montra le Prince son frere. Cette populace commença à s'ébranler à son

aſpect, & un jeune ſoldat s'étant mis à la tête de quelques-uns des meilleurs Bourgeois, ſurvenant dans ce moment avec une troupe plus forte par la réſolution de ſon chef que par le nombre, attaqua cette canaille ſi vivement, que l'écartant d'auprès de cette porte dont la Princeſſe s'étoit aprochée, elle fut toute étonnée qu'en un moment elle lui fut ouverte. Mais quel dut être ſon étonnement, lorſqu'étant entrée, la premiere perſonne qu'elle apperçut, fut le jeune Aronde. Il étoit deguiſé en ſimple ſoldat, & c'étoit lui qui par ſon éloquence ayant animé cette petite troupe, s'étoit mis à ſa tête, & avoir de cette ſorte diſſipé cette grande ſédition. Ayant ſçu le deſſein de la Princeſſe, & prévoyant les longueurs de ſon voyage, il crut

qu'il trouveroit plûtôt occasion de se signaler en se jettant avant elle dans Bruxelles, qu'en la suivant par les chemins. L'effet suivit son attente; il trouva la Ville fort en désordre, & enfin ne cherchant rien qu'un belle occasion pour témoigner son courage, il l'eut telle qu'il la pouvoit souhaiter. La Princesse avoit vû qu'il étoit à la tête de ceux qui lui ouvrirent les portes, & elle sçut bien-tôt le grand service qu'il lui avoit rendu. Car ces Bourgeois qu'il avoit animez, le suivoient comme leur chef, & ne lui déroboient point sa gloire. Tous publioient hautement sa résolution, & la Princesse enfin acheva aussi-tôt par sa clemence, & par les ordres qu'elle donna de remettre toutes choses en paix. Ce tumulte étant apaisé, elle fut con-

duite en une maiſon qui lui fut preparée. Aronde alla quitter les habits qu'il avoit été contraint de prendre pour entrer plus facilement dans la Ville, & ſe rendit auſſi-tôt dans cette maiſon. La Princeſſe étoit alors dans le jardin, ſe trouvant obligée de prendre l'air pour ſe rafraichir du grand travail de cette journée; mais elle n'aperçut pas plûtôt Aronde, qu'elle le fit aprocher d'elle, & ſe promenant avec lui ſeul, le remercia fort obligeamment de ce qu'il avoit fait pour ſon ſervice. C'étoit une trop belle occaſion pour lui dire que dans la paſſion qui le faiſoit agir, il ne pouvoit pas faire moins. Ayant donc le deſſein qu'il avoit, il eſt aiſé de juger qu'il ne voulut point attendre une autre conjoncture pour ſe découvrir à elle. Cette

Princesse n'avoit que Yolante avec elle, & quelques-uns de ses domestiques dans ce jardin; mais la voyant parler avec attachement à ce Chevalier qui lui avoit rendu un si grand service, tous s'écartoient par respect : & de bonne fortune pour Aronde, cette Princesse suivant une allée dans laquelle elle étoit, parvint en un cabinet qui étoit au bout, tissu d'arbres fort épais de branches fort touffues. Voyant donc la belle occasion qu'il avoit, & enhardi par les discours obligeans de la Princesse, il ne voulut point differer davantage à se faire connoître, & il se jette aussi-tôt à ses pieds. La Princesse un peu surprise de ce transport, voulut s'en éloigner; mais l'arrêtant par sa robbe. Belle Princesse, lui dit-il, ne vous étonnez point si c'est ainsi

que je vous rends graces de l'honneur que vous me faites de vous contenter d'un si leger service que celui que j'ai eu le bonheur de vous rendre aujourd'hui ; puisque plus je vois de bonté en vous, plus je crains de vous avoir offencée, & plus je me sens obligé de me jetter à vos genoux pour vous en demander pardon. Aussitôt voyant que la Princesse ne lui pouvoit répondre, tant elle étoit surprise : oui divine Princesse continua-t'il, comment puis-je autrement répondre aux termes obligeans dont vous me flattez, si je connois que sans doute je vais jetter dans le précipice ce malheureux Aronde que vous avez élevé si fort au dessus du mérite de ses services ? oui Aronde est indigne de l'honneur que vous lui faites. Aronde est un impos-

teur qui mérite peut-être la mort ; mais depuis trop long-tems il dérobe au Comte de Clermont la gloire de vous ſervir. Aronde a merité la gloire d'être attaché au ſervice du Duc votre pere ; mais que ferez-vous d'un malheureux Prince qui ſans conſiderer l'engagement qu'il avoit dans des interêts contraires aux votres, a tout abandonné pour ſe venir ſacrifier pour votre gloire, & qui s'eſt ſi fort accoûtumé à votre ſervice, qu'il aime mieux y languir éternellement que d'avoir jamais la moindre penſée d'en ſortir ? prononcez donc, belle Princeſſe, prononcez ce qu'il faut que je devienne, ſoit que vous veuillez punir en moi l'impoſture d'Aronde, ou l'inimitié qui a été entre votre maiſon & la mienne. Vous me voyez à vos pieds

pour en recevoir l'Arrêt avec aſſurance, que quel qu'il puiſſe être, je le recevrai avec une profonde ſoumiſſion, & avec une entiere réſignation pour toutes vos volontez. La Princeſſe ſe trouva ſi ſurpriſe de cet accident, qu'elle fut long-tems ſans pouvoir répondre; mais enfin reprenant ſes eſprits autant qu'elle le pouvoit dans le trouble où ces paroles l'avoient réduit: Aronde, lui dit-elle (car je ne ſçaurois m'accoûtumer à vous appeller autrement) quoi vous êtes le Comte de Clermont? il eſt vrai, lui dit-il, je ſuis ce malheureux Prince qui arrêté par vos charmes, n'ai pû retrouver ma liberté, depuis le moment que j'eus l'honneur de vous voir. Le déguiſement qui cachoit votre condition alors, vous a bien dû faire connoître que je n'adorois

dorois que votre ſeule perſonne ; mais je ne vous déclare point ma naiſſance dans l'attente d'un meilleur traitement. Je ſçais qu'il n'eſt point de Prince qui puiſſe ſans temerité ſe flater de l'eſpérance de vous plaire, & j'en ſuis plus incapable qu'aucun ; mais enfin je ne voulois pas que vous euſſiez plus long-tems auprès de vous un ennemi caché. Sans cela dans le peu d'attente que j'ai d'un meilleur traittement, je ſerois mort plûtôt que de me découvrir : mon reſpect m'en auroit toûjours empêché, j'euſſe borné ma gloire à l'honneur de vous voir & de vous ſervir, & toute mal-heureuſe qu'étoit la condition d'Aronde par la violence de ſes déſirs qu'il lui falloit étouffer, je l'aurois preferé à celle des plus puiſſans Monarques qui ſont contraints de

vivre éloignez de vous. Je crois (reprit cette Princeſſe un peu revenue de ſon étonnement,& obligeant enfin ce Prince à ſe lever) je crois qu'Aronde m'a aſſez bien connuë, ſans que par une rigueur que vous jugeriez peut-être affectée, je m'efforce de vous faire connoître combien je ſuis peu capable de répondre à ce diſcours. Je n'ai point merité un ſi extraordinaire effet d'amour, ni ce que je vois que vous avez entrepris pour moi. Je ne vous déſavoüe point pourtant que je ne me ſçaurois plaindre d'une rencontre ſi bizare, puiſque c'eſt elle qui au lieu d'un ennemi auſſi redoutable que vous nous l'euſſiez été ſans doute, nous a acquis un parent ſi genereux. Les interêts qui ont diviſé votre maiſon & la mienne, ſont ſi legers que ç'a été plûtôt

manque d'intelligence qu'une haine ouverte & cauſée par quelque grand mécontentement; mais à preſent que les intentions du Duc de Bourgogne mon pere vous ſont connuës, je ne ſçaurois croire que vous en jugiez comme nos ennemis. Le Prince ayant un ſi beau ſujet, ne manqua pas de s'en ſervir; mais enfin la Princeſſe ſe voyant obligée de rejoindre le reſte de ſa troupe, il fut contraint de remettre une infinité d'offres & de proteſtations qu'il avoit conçuës en une autre ſaiſon. Bien-tôt après la Princeſſe alla à Paris, & il y vint auſſi. Le Duc de Bourgogne y étoit tout puiſſant : d'ailleurs le Duc de Bourbon étoit priſonnier en Angleterre, ayant été pris à la bataille d'Azincourt, & du côté de la Cour, on ſe mettoit

peu en peine de le retirer. Ainsi ce fut encore une raison qui outre celle de sa passion, obligea le Comte de Clermont de traiter avec le Duc de Bourgogne. Bientôt après l'affaire de Bruxelles, le Roy d'Angleterre & lui appaiserent leurs différens. Le Comte de Clermont crut qu'il pouroit bien plûtôt réussir à la délivrance de son pere par l'entremise du Duc de Bourgogne, & il résolut de s'en servir. Dès lors il quitta tout à fait le parti d'Orleans, voyant qu'il n'y avoit rien qui l'en put détourner ni par honneur ni par raison : car il n'avoit point fait de traité qui l'en empêchât. Il étoit en Hongrie, quand le Duc de Bourbon s'étoit ligué avec la maison d'Orleans, & le pere avoit été si ingratement abandonné durant sa prison, que le fils pouvoit

bien s'en séparer, sans offencer en rien sa réputation. Aussi-tôt donc par l'entremise de la Princesse, la maison de Bourgogne & celle de Bourbon, en la personne de ce jeune Prince qui en étoit l'aîné, s'unirent, & bientôt le Duc de Bourgogne qui voyoit le notable interêt que ce lui étoit de s'assurer un Prince du rang & de la réputation du Comte de Clermont, entendit aux paroles d'alliance & de mariage qu'il lui fit porter. Cette chose étoit assez dans les régles de la raison. Le Prince étoit cousin-germain du Roy, & il étoit l'aîné de sa maison, laquelle quoique plus éloignée de la Couronne que celle de Bourgogne, tenoit néanmoins un si grand rang en France par la valeur, par le courage & par les grands biens qui

s'y conſerverent toûjours, que nulle de celles qui ſe trouverent plus proches de la ſucceſſion des Rois, n'en purent jamais effacer l'éclat, quoi qu'alors il y eut une maiſon d'Anjou, une de Berry, & une d'Alençon, qui outre celle de Bourgogne & d'Orleans étoient encore plus proches de la Couronne que celle de Bourbon. Ainſi toutes choſes ſe préparoient au contentement de ces Amans; mais la fortune qui ſe plaît de traverſer les plus nobles affections, ne put ſouffrir qu'ils euſſent ſi peu de ſujet de reverer ſa puiſſance, & ce fut au moment qu'ils ſembloient n'avoir rien à en redouter, qu'elle prit plaiſir à la leur faire ſentir avec plus de rigueur. D'un autre côté peut-être Amour leur voulut apprendre une verité que le Comte de Clermont ſembloit avoir toûjours

ignorée, à sçavoir qu'il n'est point de Rival qui ne puisse devenir dangereux. Il avoit toûjours meprisé le Duc de Clarence ; mais on peut quelquefois par ruse ce qu'on ne peut pas par sa fortune, & l'Amour, la vangeance & le dépit s'unissans dans un esprit, ne sont que trop capables d'y faire naître d'étranges pensées. Ce malheureux qui par le bruit des noces du Comte de Clermont & de la Princesse de Bourgogne, apprit enfin non seulement la ruine de ses espérances;mais comme il s'étoit grossierement trompé, quand il prit le jeune Aronde pour son confident, ne put s'empêcher de croire que la Princesse & lui n'auroient pas manqué de rire de sa malheureuse ingenuité, & le juste ressentiment de se voir mocqué, joint au déplaisir de perdre tout, lui inspira les

plus extraordinaires résolutions dont un Amant desesperé puisse être capable. Il ne manquoit pas de courage pour former le genereux dessein de perdre son ennemi ; mais sa force n'étoit pas égale à son courage. Il étoit trop malheureux pour avoir beaucoup d'amis, & il ne pouvoit tant soit peu choquer le Duc de Bourgogne, qu'il ne se réduisit à la derniere extremité, en s'ôtant l'unique appui qu'il pouvoit espérer au monde. Toutefois, disoit-il, que peut redouter un homme qui perd tout ? quel plus grand malheur peut-il arriver à un Prince que de se voir meprisé, & est-il une plus grande infortune pour un Amant que de voir sa Maîtresse entre les bras d'un autre. Il étoit dans ces tristes pensées, quand un confident qu'il avoit,

entra dans ſa chambre où il étoit ſeul. Cet homme avoit un grand empire ſur ſon eſprit : ce fut par ſes conſeils que voyant bien qu'il ne devoit en aucune maniere ſonger à la violence, il réſolut de ſe ſervir de la ruſe, & enfin après une longue délibération, & après avoir diſpoſé toutes choſes, ſuivant les avis de ce confident, ce Prince va trouver le Comte de Clermont. Il le prie de trouver bon qu'il puiſſe l'entretenir ſeul dans ſon cabinet, & ils n'y furent pas ſi tôt enfermez qu'il lui tint ce diſcours. Genereux Prince, lui dit-il, Aronde a trop connu la ſincerité du Duc de Clarence, ſans que par un vain diſcours je m'efforce aujourd'hui de vous faire connoître ce que le Comte de Clermont en doit attendre. C'eſt avec cette même ſin-

cerité que je viens vous proteſter que perſonne au monde ne peut prendre une plus grande part aux proſperitez qui vous peuvent arriver, que j'en prends ſi vous le voulez à celle dont je vous vois ſi proche. Ne pouvant obtenir l'illuſtre Princeſſe qui vous eſt promiſe, ce me ſeroit une grande conſolation de la voir la femme d'un Prince, pour qui j'euſſe autant d'eſtime que j'en ai pour vous. Mais, Seigneur, ſeriez-vous une perſonne à vous enrichir du bien d'un autre, & quelques charmes que vous puiſſiez trouver en cette belle Princeſſe, l'honneur & la vertu en auroient-ils ſi peu pour vous, que vous vouluſſiez épouſer une perſonne qui ne peut vous aimer après l'engagement qu'elle a avec moi? il ne faut pas s'étonner ſi ce compliment ſi peu

attendu, ſurprit le Comte de Clermont. Le commencement répondit ſi mal à la fin, & ce qu'il avoit cru juſques alors, étoit ſi éloigné d'une pareille propoſition, qu'il laiſſa dire toutes ces paroles à ſon Rival ſans l'interrompre. Il lui paſſa bien par l'eſprit que ce pouvoit être un artifice; il ſongea bien que tout doit être ſuſpect d'un Amant deſeſperé, & la réputation de la Princeſſe ſe mêlant à ces conſidérations, après avoir repris ſes eſprits, il ſe mocqua en lui-même d'un ſi vain diſcours. Et ſe croyant aſſuré du contraire, pour voir enfin juſques où pourroit aller cette avanture, il répondit de cette ſorte. La generoſité eſt ſi ordinaire aux perſonnes de notre naiſſance, & j'en ai vû tant de marques dans toutes vos actions, que quoique la fortune

nous ait fait Rivaux, je n'ai jamais pensé qu'elle nous dût faire ennemis. Présumant par l'estime que vous avez toûjours temoignée pour la Princesse, que vous pensiez bien qu'elle ne dépendoit que de son obéissance & de la volonté de son pere; quand j'ai été assez heureux pour tourner l'une & l'autre de mon parti, j'ai crû aisement que vous verriez mon bonheur, du moins sans haine, si ce ne pouvoit être sans déplaisir, & dans cette pensée je vous proteste que j'ajoute une entiere créance au commencement de votre discours. Mais ne vous offencez point, si je vous avoüe ingenüement que je doute un peu de cet engagement dont vous vous vantez, & si je vous déclare qu'il n'est pas aisé de trouver en moi beaucoup de credu-

lité pour une chose qui m'a toûjours parû assez éloignée. Seigneur, répartit ce Duc, l'artifice des femmes est grand, & si vous vous croyez bien assuré de la fidelité de votre belle Princesse, il se peut faire aussi que je vous ferai voir qu'elle nous aime tous deux, ou que peut-être elle m'aime mieux que vous. Vous pourriez m'en donner de telles marques, répliqua le Comte de Clermont, que je serois obligé de vous croire; mais auparavant c'est une chose qui ne me peut entrer dans l'esprit. Et bien, reprit le Prince Anglois, ne m'en croyez qu'après que je vous l'aurai fait voir: mais avant que de m'obliger à en venir à un plus grand éclaircissement, promettez moi deux choses; la premiere, que si je vous fais connoître que

j'ai les bonnes graces de la Princesse, vous ne songerez point à l'épouser ; & la seconde, qu'en rompant votre mariage vous ne me compromettrez point avec elle, ou avec son pere. Vous prendrez tel prétexte qu'il vous plaira ; mais je veux que vous me promettiez que vous direz si peu ce que je vous ferai voir que mon nom ne sera point mêlé dans tout ce procedé. Il m'est aisé de vous promettre la premiere des choses que vous me demandez, répliqua le Comte, & si vous me faites voir ce dont vous vous vantez, il ne m'est pas plus malaisé d'abandonner tout à fait la Princesse que de cesser de l'aimer. Expliquez-vous donc en toute assurance ; mais si je découvre en vous le moindre artifice, croyez que rien au monde ne vous peut

dérober à ma juste colere. Je m'y soumets encore volontairement, répartit le Duc; mais est-ce assez pour m'en exempter, & pour vous obliger à me tenir votre parole, que de vous faire voir que la Princesse ne m'est pas si cruelle que vous l'avez pensé; qu'elle m'écrit quand je veux, qu'elle me permet de la voir secretement, quand il me plaît, & que ce soir encore vous me verrez, si vous voulez entrer dans son appartement à une heure, qui vous fera bien connoître, que j'ai par affection ce qu'elle ne vous accordera que par devoir, si malgré votre parole, vous êtes d'humeur à prendre pour femme une personne qui en aime un autre, comme vous le verrez. Quelques marques que le Comte de Clermont eut de l'honnêteté de sa Maîtresse,

ſon Rival lui prononça ces paroles, avec tant d'aſſurance qu'il en fut étonné. Ce grand courage qu'il avoit fait voir intrepide au milieu des hazards, s'ébranla à cette triſte nouvelle, & le Duc prenant avantage du trouble où il le vit, acheva tout à fait de l'abattre par ſon diſcours qu'il pourſuivit de cette ſorte: Seigneur, une habile femme & un Amant diſcret peuvent tromper toute la terre ; que m'importoit qu'on ſçut ſi j'étois aimé de la Princeſſe, ou ſi je ne l'étois pas, tant que j'avois la poſſeſſion libre, & toutes les aſſurances de ſon affection qui me pouvoient contenter? ayant trouvé en ma diſcretion toute la ſureté qu'elle en pouvoit ſouhaiter, elle y a pris une entiere confiance: tenez donc pour aſſuré que rien au monde
que

que mon infortune, & l'humeur violente de ſon pere, ne me la ravit : ſi elle pouvoit ſans s'expoſer à mille périls, ſe faire compagne d'une fortune auſſi mal-aſſurée que la mienne, je n'aurois pas recours au moyen dont je me ſers : nos réſolutions euſſent été priſes avant que vous vous fiſſiez connoître. Elle voit bien que ſans s'attirer le couroux de ſon pere, elle ne peut lui ôter le fruit qu'il eſpere de votre alliance, & c'eſt ce qui l'oblige de vous faire le meilleur viſage qu'elle peut. Mais cependant pour vous faire connoître les véritables ſentimens de ſon cœur, reconnoiſſez ſon écriture, & liſez cette lettre. A ces mots il tira une lettre de ſa poche, & après l'avoir depliée, il la preſenta au Comte de Clermont, ce Prince jettant

dessus ses yeux déja tous égarez de rage & de colere, y vit des caracteres qu'il ne put méconnoître, & ne pouvant croire ce qu'il voyoit, il lut enfin ces paroles.

Pourquoi, Prince, me voulez-vous faire plus malheureuse que je ne suis? est-ce dans le péril qu'il faut abandonner ce qu'on aime, & me voulez-vous être plus cruel que mes ennemis? l'infidelité que je vous fais, est-elle volontaire, pour meriter la vangeance que vous en voulez prendre? êtes-vous encore à sçavoir que les personnes de ma naissance sont rarement maîtresses de leurs actions? & quand je me prépare au triste Hymen où l'on me destine n'est-ce pas assez des assurances que je vous donne, que mon cœur ne s'assujettit point à une si cruelle loi?

cependant vous me voulez ôter le votre, au moment que je m'efforce de vous faire connoître que le mien n'a jamais été plus véritablement à vous. Sont-ce les consolations que je devois attendre de l'amitié que je vous ai temoignée? revenez, Prince, revenez, & n'affligez point celle qui n'est malheureuse que pour vous trop aimer. Je vous dois toutes choses pour l'amour genereuse que vous m'avez temoignée; mais que ne vous devrai-je point, si je vous puis devoir votre cœur encore une fois! car enfin sans croire que vous me l'ayez ôté, ni que je vous en aye donné sujet, je veux bien recevoir comme une grace, ce qui m'apartient legitimement, & vous recompenser comme si vous n'aviez point de tort; si toutefois on peut donner davantage que toute son affection, quand on l'a véritablement donnée.

A peine le Comte affligé au dernier point, avoit achevé de lire cette lettre, que ſon Rival lui en montrant une ſeconde, & reprenant la parole tout orgueilleux du ſuccez de ſa fourberie, vous ne me croiriez pas à cette ſeule marque, lui dit-il, peut-être celle-ci eſt-elle ſupoſée comme la précédente. Examinez-la donc ſoigneuſement, & n'en laiſſez pas échaper une ſeule parole que vous ne confrontiez avec les lettres que vous en avez reçuës : car vous m'apprendrez peut-être à votre tour ſi cette Princeſſe ne me trompe point auſſi-bien que vous. Alors le Comte tout éperdu, s'abandonnant à ſa malheureuſe curioſité, lut encore cette ſeconde lettre de cette ſorte.

N'oſer voir ce qu'on aime plus que

sa vie, & sans cesse être persecutée de ce qu'on hait plus que la mort; n'est-ce pas assez pour rendre une personne malheureuse? que sera-ce donc d'être obligée de témoigner de l'amour pour qui l'on n'a que de l'horreur, & de paroître hair la seule personne qu'on peut aimer? c'est pourtant l'extremité ou je me vois réduite, & si vous la pouviez comprendre, que vous me plaindriez bien plûtôt que de m'accuser! toutefois comme si j'étois criminelle pour être malheureuse, il faut encore que j'en porte la peine. Vous demandez des recompenses, quand vos injustes plaintes vous rendent digne de notre mauvaise fortune, & je suis si insensée, que cette mauvaise fortune ne m'afflige que pour l'amour de vous, adieu. N'attendez ce soir que des reproches de votre ingratitude. Venez cependant, tout sera preparé à l'ordinaire:

mais ne venez que pour voir la misere où je suis; & pour aprendre par mon exemple, ce que c'est que d'aimer, si vous ne le sçavez.

En est-ce assez Prince, reprit le Duc de Clarence, aussi-tôt que le Comte de Clermont eut achevé de lire cette seconde lettre : est-ce assez, & voulez-vous que je vous en fasse voir encore mille autres qui ne sont pas moins convainquantes que celles-là ? non non, pour vous obliger à me tenir la parole que vous m'avez donnée, il vaut mieux que vous voyez si la Princesse me tient la sienne, & il faut que vous voyez cette préparation dont elle me parle dans sa lettre. Je lui fais une infidelité horrible; mais après y avoir bien songé, j'ai cru qu'il valoit encore mieux avoir re-

cours à votre diſcretion & à votre generoſité, que de nous expoſer tous trois à la plus cruelle extremité où des perſonnes raiſonnables puiſſent être réduites. Vous Prince, en vous trouvant contraint de paſſer votre vie avec une perſonne qui ne vous peut aimer; elle, de ſe voir dans la même inquietude, tant qu'elle vivra, & ayant de plus, celle d'avoir autant d'amour pour moi, que j'en ai pour elle; & moi enfin, de l'aimer plus que ma vie; d'en être aimé, & de vous en voir poſſeſſeur. A ces mots il offrit de faire voir au Comte de Clermont comme il étoit introduit dans l'appartement de la Princeſſe. Et comme il avoit ſi bien preparé toutes choſes, que l'heure de ce faux rendez-vous approchoit, il lui demande s'il le vou-

loit suivre à l'instant même, & il lui propose de prendre avec lui qui il voudroit de ses domestiques, s'il avoit la moindre deffiance, pourvû qu'il lui répondit de leur discretion. Le Comte lui répondit qu'il iroit bien seul, & qu'il ne craignoit nulle supercherie d'un Prince, en qui il voyoit tant de candeur; & ne se sentant animé que contre la Princesse dont il se croyoit si indignement trahi, il suit son perfide Rival, l'ame remplie de tant d'ennuis, de si divers sentimens, & de tant de differens desseins, qu'il n'est pas possible de l'exprimer. Il sçavoit bien de quelle sorte le Palais où logeoit la Princesse étoit disposé: l'hôtel qui conserve encore le nom de Bourgogne, en composoit une partie; le reste s'étendoit dans tout ce quartier qui en est

est voisin; l'appartement qu'elle occupoit, répondoit sur une ruë assez déserte; la nuit étoit déja fort avancée, ainsi ces deux Princes ne furent pas long-tems proches de ce Palais, que d'une des fenestres que le Comte de Clermont reconnut pour être celles de la garde-robe de la Princesse, une femme qui y parut, ayant répondu au signal du Duc de Clarence, lui laissa tomber une échelle de corde, & cet artificieux Prince, après avoir fait renouveller à son Rival toutes les paroles qu'il lui avoit données, d'être secret, & de ne plus penser à son mariage, monta en même tems, mais d'un vol si brusque, que le pauvre Prince qui le regardoit, l'attribuant à l'impatience d'un Amant qui attend des récompenses, ne fut pas moins

persuadé du bonheur de son Rival par cette précipitation affectée, qu'il l'étoit par tant de preuves convainquantes. Il n'y a que ceux qui ont véritablement aimé, & qui ont senti de pareils déplaisirs qui puissent imaginer sa douleur. Quel ennui doit-ce être de se voir sur le point d'épouser une personne qu'on croit pleine de vertus, pour qui l'on a une forte passion, & dans la possession de laquelle, la beauté, l'amour & l'interêt disputent à l'envi à qui fera trouver plus de bonheur, & tout d'un coup se trouver saisi de tant d'horreur pour elle, qu'on n'y peut songer sans entrer en fureur? quel spectacle pour ce Prince de voir le bonheur de son Rival; & qui peut concevoir toutes les tristes plaintes que l'amour, la jalousie & la rage lui mirent

en la bouche, & tout cela par la malice détestable d'un Prince conseillé par un homme artificieux : car enfin il n'étoit rien de tout ce que le Duc de Clarence lui avoit fait voir. Le Confident qui lui avoit conseillé de se servir de la ruse, étoit un homme qui en étoit tellement rempli, que ce fut lui-même qui contrefit les deux lettres que son Maître fit voir au Comte de Clermont ; il étoit si sçavant en ce métier, que la Princesse elle-même y auroit été deçûe. Ce signal auquel on avoit répondu, cette fenestre qui s'étoit ouverte, & cette échelle qu'on avoit laissé tomber, n'étoient que la même chose. Depuis long-tems le Duc de Clarence avoit gagné une des femmes de la Princesse, par dépit peut-être de ce que le Comte

n'eut pas pris assez de soin de la gagner, ou par la force des presens de son Rival, cette malheureuse femme trahit de cette sorte sa Maîtresse : & tout le reste n'étoit qu'un effet de la jalousie d'un Amant meprisé. Ce Duc méchant & traître demeura caché dans cette garde-robe tout le tems qu'il etoit nécessaire pour persuader son bonheur imaginaire à son Rival, & il en sortit comme il y étoit entré, trois heures après, sans autre avantage, que d'avoir rendu son ennemi le plus malheureux de tous les hommes. Le Comte n'attendit pas tout ce tems pour s'en retourner chez lui, mais regardez comme le malheur poursuit une personne, quand la fortune entreprend de la persecuter! il ne fut pas si-tôt à son Palais, qu'au lieu du consentement qu'il

attendoit du Duc de Bourbon son pere, pour son mariage, il trouva un courier qui venoit d'arriver d'Angleterre, & qui lui apportoit les nouvelles de sa mort. C'étoit un accident que sa grande vieillesse & sa longue captivité auroient bien pû faire prévoir: néanmoins comme il survenoit dans une si triste conjoncture, & qu'il n'y avoit dans ce fâcheux accident que trop de considérations qui se mêloient à celles de sa passion, ce dernier malheur n'étoit que trop suffisant pour achever de l'accabler. Cette mort arrivant au lieu du consentement qu'il attendoit, auroit plûtôt avancé son mariage qu'elle ne l'eut reculé: & son amour qui faisoit cette triste reflexion, s'en servoit encore pour l'affliger plus vivement. La rage le possedoit avec tant de

violence, que quand il ſongeoit à ſon malheur, il s'abandonnoit entierement à elle, & il en étoit ſi cruellement poſſedé, que de toutes les paſſions qui le maîtriſoient, il croyoit ne ſentir que l'horreur & la haine qu'il avoit pour ſa Princeſſe. Car même, bien qu'il fut rempli de jalouſie contre le Duc, cette haine & cette horreur lui devenoient ſi cheres, qu'il croyoit être obligé à ſon Rival de les avoir fait naître. Et comme dans les ſentimens où il étoit, il n'enviſageoit point de plus grand malheur ni de plus grande infamie que d'être le mari de cette Princeſſe, qui le jour d'auparavant faiſoit toutes les délices dont il flattoit ſon eſpérance, il ſe trouvoit ſi heureux d'être hors de ce labyrinthe, qu'il regardoit moins le Duc de Clarence comme un

homme envieux de son bien, qu'il ne le consideroit comme un ami officieux qui l'avoit retiré d'un abîme où il s'alloit précipiter sans lui. La seule chose qui l'affligeoit le plus à son gré, étoit la parole qu'il avoit donnée, qui l'empêchoit de faire rougir la Princesse de sa honte, & de lui reprocher le détail de son crime: mais ce pauvre Prince ne connoissoit pas toutes les passions qu'il sentoit; & sans doute le plus grand malheur qui lui arriva par la mort de son pere, ce fut qu'elle l'empêcha de s'éclaircir avec la Princesse, comme il l'auroit fait peutêtre, sans que cette mort étant incontinent divulguée, il fallut que le lendemain il reçut les complimens que tout le monde lui devoit en une pareille conjoncture. Le Duc de Bourgogne fut celui

qui se crut obligé de faire voir avec plus d'empressement la part qu'il prenoit déja en tous ses interêts. Ce fut la premiere visite qu'il reçut. Ce qu'ils s'étoient déja promis, & l'alliance qu'ils avoient résoluë, lui mirent dans la bouche toutes les paroles qu'il jugea les plus capables de faire voir au Comte la sincerité de leur reconciliation, & l'estime qu'il faisoit de son alliance; mais il fut bien étonné, quand ce Prince ayant fait retirer tout le monde, répondit à ses civilitez de cette sorte: Seigneur, je reçois avec toute la reconnoissance que vous pouvez souhaiter, la part que vous me faites l'honneur de prendre en mon déplaisir. Je n'ai pas moins attendu de la generosité d'un homme de votre condition & de l'amitié que vous m'avez

fait l'honneur de me promettre; & je vous proteste aussi que rien au monde n'est capable de me separer de vos interêts. J'aurai toute ma vie pour votre personne une soumission qui vous fera connoître avec combien de passion j'ai souhaité l'honneur de votre alliance; mais puis qu'enfin je n'y puis plus penser, ne vous offencez point, si je vous rends la parole que vous m'avez donnée de consentir au mariage de la Princesse votre fille & de moi. Le Duc qui fut surpris de ces termes, comme on se le peut imaginer, lui demanda avec dédain si c'étoit le nouveau titre de Duc de Bourbon qui lui venoit par la mort de son pere qui le dégoûtoit de son alliance, & croyant pouvoir repousser le mépris par le mépris, il lui dit plusieurs cho-

ses que le Comte n'auroit pas souffert en une autre saison. Mais ce Prince se faisant un grand effort sur lui-même, pour faire voir une modération qui persuadât qu'il avoit raison de mépriser la Princesse, reprit son discours avec tant de force, qu'ayant fait voir au Duc avec combien de soins & de passion, il avoit recherché son alliance, tant qu'il avoit crû le pouvoir avec honneur, qu'enfin il lui persuada qu'il ne le pouvoit plus, & que ce n'étoit ni caprice ni interêt qui l'en faisoit désister. Seigneur, lui dit-il en peu de mots, ne m'obligez point à vous dire rien qui puisse vous déplaire; tant que j'ai pû aimer la Princesse votre fille avec gloire, vous sçavez la passion que je lui ai témoignée: je ne veux ni ne dois dire ce qui

m'en empêche presentement; mais contentez-vous que mes yeux sont mes témoins, que l'infidelité qu'elle m'a faite, ne se peut souffrir, & que je n'en puis douter. Au reste prenez tel prétexte qu'il vous plaira pour la rupture de notre mariage, j'y donne les mains contre tous mes interêts. Dites que vous m'avez méprisé, j'y consens par le respect que je conserve pour vous, & par le souvenir de la grande affection que j'ai eû pour la Princesse; & sur tout croyez que l'estime que j'ai pour vous, suffit pour me donner un grand déplaisir de ne pouvoir plus être votre gendre. Le Duc fit ce qu'il lui fut possible pour découvrir le véritable sujet qui séparoit le Comte de sa fille; mais quelques soins qu'il y prit, le Comte garda sa parole inviolablement à son

Rival. Le Duc pourtant s'en retourna fort persuadé de la faute de sa fille ; & tout ce que le Comte fit pour ne la lui point expliquer, la lui persuada encore bien davantage. Il avoit naturellement mauvaise opinion des femmes, comme celui qui se crut trompé de la sienne propre : car ce fut sur un soupçon pareil à celui qu'il prit contre sa fille, qu'il fit assassiner * le Duc d'Orleans son cousin-germain, comme l'histoire en est connuë de tout le monde ; ce qui fut la source de toutes les miseres qui désolerent la France pendant tout ce malheurex regne. On

* Louis Duc d'Orleans, frere de Charles VI. Il fut assassiné dans la ruë Barbette le 22. Novembre 1407. Jean Duc de Bourgogne fut assassiné à son tour sur le pont de Montereau Faut-yonne l'an 1419. par la trahison de la Dame de Gyac sa Maîtresse. *Mezeray Vie de Charles VI.*

peut donc s'imaginer en quels termes il apprit à sa fille la cause qui lui faisoit perdre son Amant : & il est encore plus aisé de se figurer quelle dût être la douleur de cette Princesse, lorsqu'au moment que son pere lui faisoit un si funeste message ; un Gentilhomme du Comte lui vint apporter cette lettre.

Aprenez que la trahison que vous m'avez faite, m'est connuë, & n'attendez plus en m'épousant de faire d'un Amant qui avoit la derniere soumission pour vous, un Mari aussi credule & aussi complaisant que vous le devez souhaiter. Plût au Ciel que je fusse encore dans l'ignorance où j'ai été si long-tems ; que n'ai-je été sans yeux ; quand j'ai été témoin de votre honte, ou que ne puis-je encore l'oublier ? mais puisque

ſon pere l'avoit menée à la campagne, il ſçut qu'elle étoit dans une extreme douleur, & qu'enfin quatre jours après on lui vint dire qu'elle étoit morte de déplaiſir. Lorſqu'il vit que le Dùc ſon pere fit apporter ſon corps dans un cercueil de plomb, & le fit dépoſer dans la chapelle d'une Egliſe qu'il avoit choiſie pour cela, cependant qu'on rendoit à ſon effigie les honneurs qu'on a de coûtume de rendre aux perſonnes de ſa naiſſance, ou juſqu'à ce qu'on eut preparé ce qui étoit néceſſaire pour l'emporter au lieu deſtiné pour ſa ſépulture. Ce triſte Amant continuant néanmoins dans ſon reſſentiment, avoit honte de ſa douleur; mais comme ſi ſa propre douleur au contraire eut eû du ſentiment, il ſemble que plus il vouloit la méconnoître,

noître, plus elle prenoit de plaisir de le tourmenter. Il fuyoit les regards du Duc qui lui reprochoient la perte de sa fille : il fuyoit toutes les choses qui le pouvoient faire souvenir de sa felicité passée, & il se plaisoit plus volontiers auprès du cercueil de cette Princesse, qu'en quelqu'autre lieu que ce put être. Il le regardoit avec des yeux mêlez de dédain & de colere, & il ne pouvoit poutant s'en approcher, sans le moüiller d'un torrent de larmes. Helas disoit-il un jour en ce funeste état, qui l'a jamais éprouvé jusqu'à moi, que c'est une affliction extreme de ne pouvoir s'affliger avec honneur ? ingrate qui m'es plus cruelle mille fois après ta mort, que tu ne l'as été de ton vivant, donne moi le moyen de te pleurer ou celui de

ne m'affliger point de ta perte ! que dis-je, insensé que je suis ? cette perfide n'a t'elle pas fait pour cela tout ce qui étoit en son pouvoir, & son infidelité ne me donne t'elle pas assez de sujet de l'oublier; sans toi, cruel amour qui ne peut abandonner mon cœur ? que veux-tu de moi, tyran inhumain ! quelle bizarrerie est pareille au caprice que tu n'as, ce me semble, jamais eû que pour m'affliger ? & où jamais jusqu'à moi, as tu pris plaisir de conserver ton feu dans les cendres d'une infidelle ? ce déplorable Amant étoit dans ces tristes pensées près de ce funeste cercueil, quand à la lueur des lugubres flambeaux dont étoit seulement éclairé ce lieu obscurci d'une nuit épaisse, & plus encore de la tenture noire qui l'enfermoit, il vit le Duc de

Clarence s'approcher de lui, pâle & sans couleur, lui montrer un poignard qu'il tira du fourreau, & presque en même tems lui adresser ces paroles: ah, Prince, que tu es encore bien plus malheureux que tu ne le crois! mais si ton malheur est tel que rien au monde ne le peut réparer, il n'est pas juste que tu demeures plus long-tems sans vengeance, ni cette belle Princesse sans victime. Perce, perce ce cœur de ce poignard que je te presente; voici le lieu où se doit faire le juste sacrifice que tu dois à la beauté que tu as mise au cercueil par ta credulité; & tu ne peux moins faire pour appaiser ses Manes, ou pour contenter ta douleur, que de lui immoler le traître qui t'a séduit. Le Comte étoit si aveuglé de ses larmes, & si possedé

de son propre déplaisir, qu'à peine la triste veuë de son Rival le pût faire revenir; & ces paroles trouverent encore son esprit si hors de son assiete, qu'il y avoit déja quelque tems que le Duc avoit cessé de parler, que tout immobile & tout interdit, il ne pouvoit ouvrir la bouche pour lui répondre. S'il fixoit ses yeux sur ceux de son Rival, il les voyoit si égarez, qu'il n'osoit croire ce qu'il lui entendoit dire; & le trouble où il le voyoit, le mettoit si hors de lui-même, que ne pouvant trouver de paroles pour s'exprimer, il se contentoit d'examiner les actions & le discours de ce Duc, avec un étonnement qui approchoit de la stupidité: quand enfin cet autre malheureux qui par la veuë de ce cercueil sentoit redoubler les justes

remords que lui donnoit l'horreur de ſon crime, ne pouvant réſiſter à ſes tranſports qui ne lui propoſoient que la mort ; & pour obliger ſon Rival à la lui donner, recommença à l'en preſſer de cette ſorte. Que tardes-tu, Prince, & qui te rend ſi inſenſible à l'offence que je t'ai faite ? ſi tu es encore à ſoupçonner ma lâcheté, apprends la par ma propre bouche, puiſque le déſeſpoir où je ſuis, ne te la peut découvrir ; mais pour aider à ma bouche à te faire une confeſſion pleine de tant d'infamie, détourne de moi ces regards qui me couvrent d'horreur & de confuſion ; ou plûtôt ſouffre que je m'adreſſe à ce triſte monument, où repoſent les reſtes de la plus digne Princeſſe qu'il y ait jamais eû dans l'Univers. Pardon donc, ô cen-

dres chaſtes & pudiques ! non pour le crime que j'ai commis contre votre innocence ; car je confeſſe qu'il n'en mérite point ; mais pardon, ſi tout noirci que je le ſuis de la plus grande lâcheté qu'on puiſſe commettre, j'oſe approcher de la plus pure & de la plus vertueuſe perſonne que jamais le Ciel ait fait naître. Écoute, ô trop crédule Rival, écoute & apprends que tout ce que je t'ai dit, eſt faux ! je ſuis un traître, un lâche, un impoſteur ; j'ai ſuppoſé les lettres que je t'ai montrées ; elles ſont fauſſes comme ces faveurs dont tu m'as cru poſſeſſeur : je n'en ai eu que l'apparence, & cette vaine apparence te prive de celles que tu avois meritées. N'attends pas que je te diſe rien qui te puiſſe fléchir ; je me ſuis mocqué de ta ſimplicité,

j'ai corrompu les domestiques de ta Maîtresse, je t'ai fait soupçonner sa vertu par le plus noir artifice qu'un détestable amour puisse inventer ; enfin je suis cause de la mort que tu lui as donnée. Croi, s'il le faut, pour porter ta main à percer ce cœur infidele qui te ravit tant de bonheur, & te plonge dans une si grande misere, croi, dis-je, que je le ferois encore, si c'étoit à recommencer ; & que j'aime mieux ta Maîtresse dans ce cercueil, qu'entre tes bras. Croi encore davantage de ma malice, s'il se peut & s'il le faut, pour t'obliger à me donner la mort que je souhaite. A ces paroles si remplies de désespoir, ce Duc fit plus d'effort qu'il n'avoit fait auparavant pour mettre entre les mains de son Rival ce poignard qu'il lui avoit déja

présenté ; & en le pressant, de s'en servir contre lui, il dégraffoit ses habits, & découvroit son cœur avec tant de transport, que malgré l'étonnement extreme du Comte, craignant que le Duc de Clarence ne s'enfonça le fer dans le sein au refus qu'il en faisoit ; il le lui ôta d'entre les mains, & lui répondit de cette sorte : quoi tout ce que tu m'as dit de cette belle Princesse, n'est qu'une imposture ? tu as fait contrefaire ces lettres, & tout le reste n'est que la suite d'un si détestable artifice : un Prince a été capable de tant de lâcheté .... Oui, reprit soudain ce desesperé, interrompant le Comte, dans la peur qu'il eut qu'il ne s'emportât dans de trop longs reproches, & ne differât trop long-tems le coup qu'il attendoit. Oui un de mes gens a fait

fait les lettres que je t'ai montrées ; une femme que j'ai gagnée chez la Princesse, a répondu au signal que je lui ai donné ; mais cette échelle qu'elle m'a jettée, & cette fenêtre qui m'a été ouverte, ne m'ont servi que pour demeurer dans la chambre où tu m'as vû entrer. Je fus toûjours avec cette femme aussi pernicieuse que moi, & j'y fus autant de tems qu'il m'en falloit pour te tourmenter tout le reste de tes jours, & pour rendre toute ta vie aussi déplorable que tu as cru ce moment heureux pour moi. Que tardes-tu donc ? peut-on te faire une plus grande offence que celle que je t'ai faite, & peut-on la soutenir avec plus d'insolence ? rend-moi ce fer, si tu ne veux t'en servir contre moi ; mes mains ne me peuvent refuser ce bon offi-

ce : & que m'importe enfin de quelle façon je périsse, puisque je ne puis jamais attendre de repos? ah perfide! reprit le Comte aussi genereux qu'affligé, que ce vain déséspoir me fait bien voir la lâcheté de ton cœur! Traître sors avec moi d'un lieu dont ton artifice peut-être fait encore ton azile, & vien disputer contre moi ta miserable vie, si tu me veux donner; les moyens de me vanger. Mais lâche! ton même artifice se découvre jusqu'en ton faux repentir, & tu ne t'en sers sans doute que pour m'ôter les moyens de te faire périr. Va, parce-que tu es devenu le plus scelerat de tous les hommes, je ne suis pas devenu ton bourreau. Helas; répliqua ce malheureux Etranger, puni-moi Prince, si tu le veux; mais n'outrage point un ennemi

qui ſe rend. Sortons, s'il le faut, ſortons ſi le reſpect t'empêche de prophaner ce Temple par la mort d'un perfide comme moi, ou ſi ta vangeance ne ſeroit pas aſſez publique, vien me ſacrifier, ſi tu le ſouhaites à la face de toute la terre. En quelque lieu que mon ame puiſſe être ſeparée de mon corps, je ne doute point qu'elle n'aille rejoindre cette innocente Princeſſe, ſi toutefois la demeure qui lui eſt deſtinée, peut-être ouverte à un auſſi méchant homme que moi. Mais ne penſe point que je ſonge à te fléchir: ſi j'en avois le deſſein, j'en ſçai mieux les moyens; je pourrois t'alleguer ce que peut l'amour dans un cœur abandonné au déſeſpoir, je te prierois de conſidérer ce que c'eſt d'aimer d'une paſſion invincible, & de voir entre les bras

d'un Rival la ſeule perſonne qu'on peut aimer. Songe, te dirois-je, à ce que tu aurois fait toi-même en ma place, ſi le commandement d'un pere eut fait à mon avantage cette différence qui m'a donné tant de douleur. Mais Prince, auſſi cruel à ton tour que je te l'ai été, je ne te demande que la mort! tu peux me la donner avec honneur, & tu ſembles me la vouloir refuſer! donne-moi une meilleure cauſe, & tu verras de quelle ſorte j'expoſerai ma vie pour la ſoutenir. Mais n'eſt-ce point aſſez que des remords où tu me vois, ſans que tu me conſeilles d'y ajouter encore celui d'avoir attaqué une perſonne que je ne puis haïr, que parce que je lui ai fait la plus cruelle offence qu'on puiſſe imaginer? C'eſt à moi à être ſacrifié

à l'innocence de cette vertueuse Princesse; mais c'est à toi à vivre pour la publier. Le repentir de ce miserable Prince étoit si visible en toutes ses actions & en toutes ses paroles, que quelque sujet que le Comte eut de se défier d'un artifice qui lui avoit été si fatal, il ne pouvoit se laisser emporter tout à fait à la colere qui l'animoit contre lui : mais ne pouvant être insensible aux grands ennuis qu'il lui causoit, il ne pouvoit aussi malgré les soumissions où il le voyoit, retenir mille paroles qui sans doute l'outrageoient. Perfide, répondit-il, qui t'a rendu si ingenieux à me faire de si cruels déplaisirs? si tu m'as déja si méchament trompé, qui m'assurera que tu ne me trompes point encore pour augmenter ma douleur? & que me sert mainte-

nant le trifte aveu que tu me fais ? jette, jette les yeux fur ce lugubre appareil ; regarde ce trifte cercueil ; voi fous ce drap noir ce que tu m'as ravi, le défefpoir où tu me mets, & le fruit qui t'en revient. Car par ton repentir encore, quoique peut-être artificieux comme toi, tu m'ôtes l'unique foulagement que je pouvois trouver dans le plaifir de me vanger. Va, je t'abandonne à tes cruels remords ; il m'eft impoffible de te rendre plus malheureux que moi : mais fi mes malheurs font plus grands que les tiens, du moins je les fouffre innocemment ; & fans doute ton cœur eft trop lâche pour fçavoir trouver la mort auffi promptement que je la vais trouver. Vien, ne tardons point davantage en ce lieu, & du moins n'aide point à prolonger

ma misere. Dans l'état où tu m'as mis, il ne me reste plus qu'à mourir & à me justifier au Duc de Bourgogne. Pour ne point retarder le premier, vien promptement m'aider à m'acquitter de l'autre. Vien animer ce malheureux pere contre ta détestable vie; peut-être le trouveras-tu plus disposé que moi à t'en deffaire! Vien lui rendre l'innocence de sa fille, & à moi la mienne envers lui: ce n'est plus que pour cette seule action que je puis prolonger mes jours avec honneur. De ce pas ils allerent ensemble trouver le Duc de Bourgogne; & ils ne le virent pas si-tôt, que le Comte prenant la parole, lui parla ainsi: aprenez Seigneur, aprenez du Duc de Clarence mon infortune & la votre. Ne pouvant plus souffrir vos regards, après le déplai-

ſir que je vous ai donné, ne trouvez point mauvais, ſi je vous quitte en ce même moment, puiſque ce n'eſt que pour aller chercher une mort qui vous puiſſe bien vanger de moi, & me donner le moyen de rejoindre la Princeſſe votre fille. Auſſi-tôt il les laiſſe enſemble, & comme c'étoit en un lieu où ils pouvoient s'entretenir ſeuls; ce pere qui portoit toutes les marques de la triſteſſe ſur le viſage, apprit par le déſeſpoir & par le repentir de ce malheureux, ce que le Comte en avoit appris. Le Duc de Clarence lui raconta au long tout le cours de ſa paſſion, le déſeſpoir où il ſe vit réduit, quand il vit les préparatifs du mariage de cette Princeſſe & de ſon Rival, & enfin l'inſigne méchanceté dont il ſe ſervit pour le rompre. Même

comme il avoit encore les lettres contrefaites : il les mit entre les mains de ce Duc, & il fit enſuite tout ce qu'il pût pour l'animer contre lui ; mais comme il ne lui dit preſque que les mêmes choſes qu'il avoit dites au Comte ; il eſt, ce me ſemble, bien plus raiſonnable que je n'abandonne point ce malheureux Amant dont la douleur étoit bien plus juſte. Après avoir quitté le Duc de Bourgogne, il ſe retira chez lui dans le dernier abbatement ; de ſorte que ne ſe pouvant ſoutenir, il ſe mit au lit. La premiere penſée qui lui vint, ce fut d'aller chercher la mort. La guerre civile étoit aſſez allumée devant ſes yeux pour la lui faire rencontrer bien-tôt ; mais comme il craignoit d'être aſſez malheureux pour ne pas mourir ſi promptement qu'il le ſouhai-

toit dans une guerre où l'on conservoit encore quelque chose d'humain, il résolut de s'en retourner en Hongrie, où la guerre se faisant contre les infideles, étoit encore plus sanglante; & puis il ne pouvoit se résoudre à demeurer davantage dans un lieu où tout ce qu'il verroit devant ses yeux, lui representeroit son extreme malheur. Fuyons, disoit-il, fuyons ces détestables lieux où toute chose me reproche mon crime. Car ne cherchons point d'excuse sur la malice d'un Rival. Ma credulité seule est cause de ma disgrace. Pouvois-je songer qu'une Princesse en qui j'avois connu tant d'honneur & tant de vertu, pût être capable de l'action dont on l'accusoit? où avois-je les yeux, & où ma raison s'étoit-elle égarée de penser qu'en un moment

elle auroit changé, & se seroit si honteusement abandonnée à sa passion? quelle marque avois-je que mon Rival lui fut tant soit peu agreable dans le tems même que j'étois inconnu? ô Ciel! de quoi n'est pas capable un esprit dont amour s'est rendu le maître, & où a-t'on jamais vû que les yeux d'un Amant soient clairvoyans en autre chose qu'à voir son malheur. Ah Princesse que ce qui me reste de jours à vivre, vous va bien vanger de la mort que je vous ai donnée! mais ô malheureux que je suis, puis-je y penser sans mourir? de quoi entretenois-je mon esprit, il n'y a que sept ou huit jours, & de quoi le puis-je entretenir presentement? momens trop doux & trop tôt passez! Felicité évanoüie, bonheur dont je n'ai vû que l'apparence,

qui vous peut jamais repreſenter à mon ame? ou qui peut jamais vous y repreſenter ſans y faire entrer avec vous la rage & le déſeſpoir? tombé du faiſte de la gloire en l'abîme de la miſere, par où jamais me relever? la vie peut-elle être agreable à quiconque a perdu par ſa faute la ſeule perſonne qu'il pouvoit aimer? à qui a fait mourir ſa Maîtreſſe de déplaiſir; mais une Maîtreſſe aimable ſur toutes choſes, & qui n'eſt morte que pour m'avoir trop aimé? ſi quelqu'un maintient que l'eſpérance n'abandonne jamais les plus malheurexx, qu'il vienne ici, qu'il vienne me montrer celle dont je puis flatter mon deſtin déplorable. Divine Princeſſe vous étiez ma joie & mon eſpoir, & l'un & l'autre auſſi eſt dans le tombeau avec vous! C'eſt là qu'il faut

que je les cherche, ſi je les veux trouver; & s'il m'étoit permis de me faire mourir par mes mains, vous verriez bien-tôt que je n'en eſpere point ailleurs. C'étoit dans ces triſtes penſées que ce malheureux Prince paſſoit les jours & les nuits. Son imagination n'étoit remplie que du cercueil de ſa Princeſſe, & il ne ſe propoſoit point d'autre plaiſir que celui qu'il eſpéroit en trouvant la mort. En effet ſon deſſein étoit déja pris d'aller en Hongrie pour n'en revenir jamais; même comme à cauſe de ſon déguiſement, il contremanda dès le tems qu'il étoit en Bourgogne ſon équipage qui s'en venoit après lui, & qu'il le fit demeurer dans une Ville d'Allemagne. Et comme ce ne fut que depuis que ſon mariage fut réſolu qu'il crut le devoir faire

revenir, il donna dès ce jour même les ordres qu'il crut néçessaires pour faire qu'il l'attendit en cette Ville; faisant écrire à celui qui le commandoit, qu'il le verroit dans peu de jours. Le Bourguignon qui sçut son dessein, le vint voir. Toute la vie de ce Duc n'étoit que politique, il avoit l'ame remplie de tant d'ambition & de si grands desseins, que le Comte ne s'étonnna point de ne le pas voir affligé au point qu'il le devoit être pour avoir perdu sa fille, & une fille aussi honnête & aussi aimable que l'étoit la Princesse. Il dit au Comte qu'il venoit plûtôt pour le consoler que pour recevoir des consolations de sa part. Et comme dans ce mariage, il n'avoit jamais regardé que ses desseins qui trouvoient un grand interêt en unissant sa maison avec

celle de Bourbon, il proposa au Prince que s'il avoit eû une si forte passion pour son alliance, comme il l'avoit témoigné, il ne tiendroit qu'à lui que la même union ne se fit entr'eux, puisqu'il avoit encore une fille qui étoit aînée de celle qu'il avoit aimée; que quoiqu'elle fut veuve d'un Dauphin, & que par consequent elle dût diminuer de son rang par un second mariage, il l'obligeroit pourtant d'y consentir pour lui témoigner l'état qu'il faisoit de sa personne. Le Comte le remercia civilement de ces offres; mais il lui répondit que dans l'état où il étoit, il ne songeoit qu'à trouver la mort; qu'il rendroit cette Princesse, qu'il lui vouloit faire l'honneur de lui donner, trop malheureuse, en la faisant femme d'un homme qui ne pou-

voit esperer de joie au monde ; & il lui repeta sur ce sujet que son voyage de Hongrie étoit résolu. Le Duc fit ce qu'il pût pour l'en détourner ; & enfin voyant qu'il n'y avoit pas de moyen, & que dès le jour suivant, il vouloit partir : pour le moins, lui dit-il, puisque je n'ai pas assez d'éloquence pour vous faire agréer mon alliance par un autre mariage, que je vous fasse voir la Princesse que je vous voulois donner. Je lui avois fait espérer en venant ici, que vous seriez son mari, & comme elle y trouvoit beaucoup de satisfaction, si elle perdoit un peu de son rang ; vous ne pouvez moins faire que de l'en venir consoler vous-même : aussi bien en l'état où elle est pour la douleur qu'elle a de la mort de sa sœur, vous ne sçauriez de bonne grace lui

lui refuser une visite. Le Comte n'avoit jamais vû cette Princesse, parce que durant son enfance, elle fut toûjours en Bourgogne, qu'elle fut mariée au Dauphin dans le tems qu'il étoit en Hongrie, & que depuis son veuvage, elle s'étoit enfermée dans un Monastere assez loin de Paris. Mais depuis deux jours, le Duc l'avoit fait revenir auprès de lui, pour le consoler du déplaisir que sa cadette lui causoit. Et en effet cette jeune veuve avoit la réputation d'avoir beaucoup de mérite. Le Comte qui avoit oui dire qu'elle n'étoit guere moins belle que celle dont il regrettoit la mort, & que même elle lui ressembloit, s'imagina que le Duc qui souhaitoit fort de l'avoir pour gendre, espéroit qu'il seroit touché de la beauté de cette Princesse dont il

lui parloit, & dans cette penſée, il lui répondit qu'en l'état où il étoit, il ſe croyoit bien incapable d'être regretté par une ſi belle perſonne, mais plus encore d'être touché de quoi que ce puiſſe être, que mal aiſément il eſpéroit pouvoir donner quelque conſolation, en ayant tant de beſoin lui-même; mais que pourtant il le croiroit & le ſuivroit à l'heure même, s'il le ſouhaitoit, puiſqu'il vouloit employer le reſte du jour aux préparatifs de ſon départ. Le Duc lui répartit qu'il ne pouvoit pas l'y mener à l'heure preſente, parce qu'il avoit une affaire qui l'appelloit ailleurs; mais il lui donna rendez-vous chez lui à deux heures de là, & le Comte ne manqua pas de s'y rendre, comme un homme qui n'avoit que ſon départ en l'eſprit, & qui vou-

loit se tirer de cette visite comme d'une affaire où il trouvoit de la peine. Qui peut donc concevoir son étonnement, quand au lieu de cette Princesse aînée de sa Maîtresse, & au lieu d'une personne vêtue de deuil, comme il croyoit la trouver, le Duc l'ayant fait passer dans une chambre magnifique, lui fit voir sa Maîtresse même dans le plus grand éclat qu'il l'eut jamais vûe, puisque c'étoit dans tout ce riche appareil qui avoit été destiné quelques jours auparavant pour la ceremonie de son mariage? en effet c'étoit elle-même, & le Duc n'avoit feint cette affaire qui le devoit occuper deux heures, que pour donner à cette Princesse le tems de se parer, & pour l'en venir avertir, afin de se joüer un peu de ce pauvre Amant, en échange du

mal qu'il leur avoit causé par sa credulité, & la Princesse voulut bien contribuer à cette douce vangeance. Quoiqu'elle fut vêtue de la plus belle robbe qu'elle eut jamais prise, & que les perles & les diamans dont elle étoit toute couverte, éblouïssent les yeux de tous ceux qui la regardoient, ce Prince s'attacha moins à tout cet ornement qu'à sa grande beauté. Il fût si surpris de la voir, qu'il ne pouvoit ouvrir la bouche pour dire une seule parole. Il crut que ce n'étoit qu'un songe, que tout ce qu'il voyoit, & ce ne fut enfin qu'après un long espace que le Duc de Bourgogne lui pût faire comprendre que ses yeux ne le trompoient point, & que ce qu'ils lui representoient, étoit véritable. Ce Prince sanguinaire & violent lui confessa qu'il fut si plei-

nement persuadé par le discours qu'il lui tint, quand il lui proposa la rupture de son mariage, & par la lettre qu'il écrivit à sa fille, qu'il falloit nécessairement qu'elle eut fait quelque grande faute contre son honneur ; que concevant beaucoup d'horreur pour elle, & ne voulant point donner cet avantage sur sa famille à ses ennemis qui tachoient de le décrier en toutes choses, d'abord il ne résolut pas moins que de tenir la chose secrette, & de la faire mourir par le fer ou par le poison. Que néanmoins comme se vint à l'execution, il en fut empêché par la force du sang ; mais qu'enfin au lieu de cela, ayant résolu de ne la voir jamais, il avoit pris le dessein de feindre sa mort, comme il le fit, & de l'envoyer dans un Monastere si loin, que

jamais on eut oui parler d'elle. C'étoit dans l'extremité des dix-sept Provinces qui étoient presque toutes à lui, & cet homme qui avoit fait tant de séditions & de meurtres pour ses desseins, n'étoit pas pour être touché des larmes de sa fille, qui selon sa pensée, ruinoit par une mauvaise conduite un mariage qu'il croyoit si avantageux à ses projets. Cependant, comme il croyoit la chose facile à executer, après avoir assuré le bruit de sa mort, par ce voyage qu'il feignit à une maison de campagne, où tout son domestique crut qu'il l'avoit menée & qu'elle y étoit morte: comme en effet personne n'en pouvoit douter, aprés les honneurs qu'il fit rendre à son effigie & à son vain tombeau, il ne s'étoit point hâté de l'envoyer dans son Con-

vent. Car presque toute la France étoit en armes, & les lieux par où il la vouloit faire passer, étoient couverts de troupes contraires à son parti. Il l'avoit enfermée dans un lieu de son Palais, dont hors lui seul & une personne qui lui portoit à manger, personne n'en avoit connoissance. Le Comte demeuroit dans un étonnement extreme, en aprenant toutes ces choses, & voyant enfin les douleurs qu'il avoit causées à sa Maîtresse, & le péril où sa crédulité l'avoit exposée, il en avoit une honte extreme. Il sentoit une grande joie & un grand déplaisir tout à la fois de l'avoir mise dans un si pitoyable état, & de l'en voir enfin retirée: & il n'y avoit rien qu'il ne lui dit pour tâcher de lui en demander pardon. Elle en fit un peu de diffi-

culté ; mais enfin elle le lui accorda, avoüant que la tromperie du Duc de Clarence avoit été si bien conduite, qu'il étoit malaisé qu'il n'en eut pas été surpris. Le Comte de Clermont apprit encore du Duc de Bourgogne que comme ce perfide Etranger remit les lettres contrefaites entre ses mains, & qu'il les porta à sa fille incontinent après qu'il l'eut quitté. La modération de cette Princesse fut si grande, quand il lui raconta toute cette avanture, que prenant ces lettres, & les considerant, toute étonnée d'un si noir artifice, elle ne répondit autre chose, après les avoir lûës, sinon que si le Duc de Clarence lui avoit voulu ôter de son honneur, du moins il lui avoit voulu donner de l'esprit en recompense, puisqu'elle croyoit que ces lettres,

lettres étoient meilleures que ſi ç'avoit été elle qui les eut faites. Cette grande ſageſſe, & les charmes que le Comte admiroit en cette divine Princeſſe, le mettoient dans un état qui ne peut être compris que par ceux qui ayant été dans un auſſi grand malheur que lui, ſe pourroient revoir dans la même felicité. La vûe ſeule de ſa Maîtreſſe le tranſportoit, le ſouvenir de ſes déplaiſirs paſſez rendoit ſa joie ſi grande qu'il ne la pouvoit contenir. Toutes les actions de la Princeſſe lui donnoient de l'admiration, & tout ce qu'il entendoit dire de la conſtance qu'elle témoigna pendant ſa diſgrace, lui faiſoit reconnoître l'innocence de ſon ame, & ſa force avec un raviſſement qui ne ſe peut dépeindre. Il ſçut encore que ce fut du conſentement de cette Princeſſe

que le Duc son pere fit éprouver sa fidelité, en lui proposant un autre mariage: & comme elle n'avoit pas sujet d'être mécontente de lui en ce point, ce fut ce qui lui aida un peu à faire sa paix. Toutes choses donc ayant été déja preparées pour leur hymenée, on ne le différa pas long-tems. Le Duc de Clarence en fut témoin pour sa punition, & il vécut depuis fort misérable; mais dans un si grand repentir de sa lâcheté, que le Duc de Bourgogne, la Princesse & son Amant en étant les seuls témoins, ne voulurent point le deshonorer, & n'en dirent jamais rien. Le peuple qui attribuoit toutes les actions du Duc à son ambition, fit de différens jugemens sur le faux bruit qui courut de la mort de sa fille; mais personne ne don-

na au but. L'histoire de ces Amans fut pourtant écrite dès ce tems là, & il n'y a que fort peu de tems qu'elle a été trouvée en Auvergne, dans un vieux château qui a appartenu long-tems aux Ducs de Bourbon. Le Comte de Clermont étoit le chef de cette illustre maison par la mort de son pere, & enfin ce genereux Prince ayant connu l'insolence des Anglois, fut un de ceux qui la combattit avec plus de chaleur. Ce fut lui qui termina enfin les différens de la maison de Bourgogne avec le Dauphin qui fut depuis le victorieux Charles VII. Il vécut long-tems avec l'illustre Princesse qu'il avoit si bien merité, comme on le voit encore par la Genealogie de cette maison qui se peut vanter d'être la premiere du monde. Il trouva avec elle cette paix

que par ſes travaux, & par ſon adreſſe plus que par tout autre moyen, la France trouva elle-même, après tant de miſeres.

Il n'y a rien qui approche de l'agrément du lieu que la belle Frontenie choiſit pour raconter ſon hiſtoire : ce fut en cette petite Iſle qui eſt dans le milieu de l'étang ; mais l'on avoit ajoûté à l'heureuſe ſituation de ce lieu tout ce que l'art pouvoit contribuer à ſon embelliſſement. Quelques arbres qui y ſont plantez, & que la fraiſcheur de l'eau qui en eſt ſi proche, entretient toûjours verds, y donnent aſſez d'ombrage pour ſe garantir contre les plus violentes chaleurs. Mais Frontenie ne ſe contenta pas de cela, elle avoit fait plier ces arbres avec un artifice admirable, & ces Dames étant paſſées dans une nacelle

peinte & dorée : elles ne furent pas plûtôt descenduës dedans cette Isle, qu'elles se trouverent en une sale verte la plus riante & la plus agréable qu'on puisse rencontrer dans les plus beaux jardins. Les branches des arbres artistement entre-lacées les unes dans les autres, n'y laissoient entrer de jour que ce qu'il en falloit à ces Dames pour se voir, & pour remarquer l'agrément de ce lieu. Il y avoit tout autour des sieges de mousse & de gazon qui les sembloient convier à s'asseoir : & ce fut dans ce lieu que Frontenie se vit attentivement écoutée. Elle n'eut pas plûtôt mis fin à cette cinquiéme Nouvelle, que suivant la coûtume des jours précédens on voulut discourir sur les principaux évenemens qu'elle avoit raconté. Il est aisé de croire qu'ils n'en four-

nissoient que trop de sujet, & que le rapport que ce malheureux siecle des divisions de Bourgogne & d'Orleans peut avoir avec tout ce que nous avons vû dans nos jours, eut aisément fourni de quoi faire de grands raisonnemens, si Frontenie n'eut remarqué qu'il étoit bien plus à propos d'oublier de si tristes avantures que de s'en affliger l'esprit, & n'eut rompu ce discours par un effet de son adresse. De toutes ces Dames qui étoient auprès de la Princesse, il n'y avoit qu'elle qui eut ses Officiers, ce qui fut cause que comme c'étoit à son jour de fournir un divertissement, elle crut qu'elle n'en pouvoit donner un qui lui fut plus particulier que celui d'une collation magnifique. A peine donc eut-elle fini son discours, qu'on vit dans cet

agréable lieu une table ſervie des plus excellens méts que la ſaiſon pouvoit fournir ; mais cela avec tant de politeſſe & de promptitude, qu'il n'y eut perſonne qui ne ſe ſouvint des fables de ces vieux Romans, où il ne falloit donner qu'un coup de baguette, pour faire ſortir de terre les châteaux enchantez, les feſtins ſuperbes & la quantité d'officiers néceſſaires pour le ſervice du Chevalier qu'on vouloit régaler. Mais ſi la magnificence de Frontenie approchoit fort de celle-là, ce n'étoit rien moins qu'un tour de magie. Ces Dames s'en apperçurent bien-tôt par l'excellence du fruit & des viandes. L'un & l'autre étoient ſervis en même tems, ſuivant l'uſage de la plûpart des collations, & certainement l'un & l'autre étoient ſuperbes, & par;

mi cette beauté, on voyoit je ne ſçai quoi de galant & d'ingénieux qui ne ſe peut exprimer, & qui faiſoit aſſez connoître l'humeur & l'eſprit des Dames qu'on vouloit traitter, & de celle qui en avoit pris le ſoin. Depuis la Comédie du Menteur, perſonne n'a, ce me ſemble, oſé décrire une collation; mais je m'y engagerois, & je vous raconterois l'ordre & l'excellence de chaque baſſin, & le nombre infini des aſſietes, ſi je ne penſois que vous aimeriez mieux ſçavoir une diſpute qui s'émut entre ces Dames ſur la fin de ce délicieux repas. Il ſembloit qu'il ne leur ſouvenoit plus de l'hiſtoire qu'on avoit racontée, & quelqu'une d'entre elles plus touchée du divertiſſement preſent & de celui des jours précédens, que des avantures de la

Princesse de Bourgogne, se mit à dire que les Dames qui étoient demeurées à Paris, ne croiroient jamais qu'on pût avoir tant de plaisir à la campagne, & que néanmoins elles éprouvoient bien qu'on pouvoit être fort heureuse, hors des grandes Villes, & que non seulement la vie champestre avoit ses charmes; mais qu'il étoit bien mal-aisé d'en imaginer une dans la plus florissante Ville du monde, qui contentât autant que celle qu'elle avoit menée depuis qu'elles étoient ensemble. Soit qu'effectivement ce fut l'opinion de toutes, ou qu'en cela elles crussent complaire à la Princesse, le sentiment de celle-ci se communiquoit insensiblement à toutes les autres: & comme il est assez ordinaire dans toutes les conversations de ne paroître ja-

mais contester une chose, sans la pousser à l'extremité, la demeure de la Ville s'en alloit insensiblement devenir un supplice au goût de toutes ces Dames, si l'agréable Gelonide n'en eut pris le parti. Soit générosité qui l'obligeat de défendre une cause qui sembloit abandonnée, ou qu'elle ne pût dissimuler sa pensée, elle ne fut point du sentiment des autres, & elle appuya son parti si fortement, que peu à peu Frontenie & la charmante Uralie se mirent de son côté: ce qui fut cause que comme la dispute s'échauffoit, de sorte qu'on donnoit peu de loisir à son Adversaire de parler, la Princesse ordonna pour y mettre ordre qu'on ne feroit point comme les journées précédentes, où toutes avoient expliqué leurs pensées confusé-

ment; mais que chaque parti choisist une d'entre elles, pour déduire toutes les raisons qui pourroient le soutenir, & que les quatre autres demeureroient pour être Juges. Gelonide fut choisie pour défendre la demeure de la Ville, & celles qui étoient pour le séjour de la campagne, donnerent leur voix à la belle Sillerite. Elles s'asseirent en même tems au même lieu où Frontenie avoit raconté son histoire. Et après que la Princesse eut remontré à l'un & à l'autre parti qu'il faudroit raporter ses raisons le plus succinctement qu'il seroit possible, Gelonide ayant un peu songé à ce qu'elle devoit dire, parla de cette sorte.

JE ne sçai si ce m'est un avantage, ayant à soutenir la de-

meure des Villes, de n'avoir à parler que devant des perſonnes qui y ont été élevées, & qui n'ont preſque point habité d'autre ſéjour. Car ſi d'un côté il n'eſt pas poſſible que des Dames ſi généreuſes deviennent méconnoïſſantes au point de déſavoüer qu'elles tiennent ſans doute d'une demeure ſi charmante & ſi néceſſaire, cette délicateſſe, cette civilité, cette grace, & mille charmes enfin qui ſe font admirer en leurs perſonnes & en leur eſprit, j'ai ſujet d'aprehender que l'ignorance où elles peuvent être des incommodités de la campagne, ne leur en ôte le dégoût, que l'apparence de l'honnête & douce liberté ne ſurprenne leur imagination; & que cette innocence qui ſemble être jointe à la ſolitude, ne ſe ſerve de la leur pour ſé-

duire leur jugement. Mais cette innocence & cette honnête liberté se trouve dans les Villes, comme dans les bocages, & les incommoditez de la vie champestre sont grandes : & si vous y daignez faire réflexion, c'est de quoi vous ne serez pas moins persuadez que vous le devez être, des charmes de la societé & de la conversation. Il ne faut pas que ma belle Adversaire ni moi entreprenions de toucher cette matiere, selon les différentes conditions dont la vie de l'homme est diversifiée : car ce seroit pour n'y pouvoir jamais mettre de fin. Chacun seroit pour son pays, le paysan ne peut perdre de veuë le clocher du Village où sa misere semble être attachée. L'exemption des grandes Villes n'a point assez d'attraits pour le retirer de

l'excessive pauvreté où la demeure de la campagne le réduit, & ces vilaines ruës qui semblent être consacrées à l'ordure des plus sales métiers, sont les quartiers de Paris où plus de monde habite. La demeure de la campagne ou de la Ville ne nous doit être agréable ou odieuse, que par les dégoûts ou par les agrémens qu'une personne de condition y peut trouver, & il ne faut pas même qu'en cela on accorde rien à l'habitude ou à la coûtume: car si on la trouve d'une maniere en un pays, elle sera bien-tôt différente en un autre. La noblesse de France semble affecter la demeure des champs, & celle d'Italie l'a en horreur; mais si laissant la coûtume à part, on vient à en rechercher la raison, ne peut-on pas dire que nôtre France qui ne

ſe peut vanter d'être polie que depuis peu de ſiécles, tient encore cela de la barbarie de nos Anceſtres, & de la trop grande affection qu'ils avoient pour la guerre qui les éloignoit des Villes, de peur qu'ils ne ſe laiſſaſſent amollir par la douceur de la ſocieté, ou adoucir par les belles lettres. Ne nous réglons point ſur un tems ſi éloigné de la politeſſe de celui-ci : à la vérité il n'eſt pas poſſible d'imaginer rien qui puiſſe approcher de la douceur où nous nous ſommes trouvées ces cinq ou ſix derniers jours ; mais où reprendre un tems comme celui-là, quand il ſera paſſé ? en quel endroit de la campagne peut-on trouver une grande Princeſſe qui ait autant de plaiſir à voir que les perſonnes qui ont l'honneur d'être auprès d'elle, ne s'ennuyent point,

Celles qui parmi nous ont paſſé plus de tems à la campagne qu'elles n'euſſent bien voulu, ſçavent combien ces heureux momens ſont rares, & combien difficilement une compagnie comme la nôtre s'y aſſemble. Nous voilà juſtement comme ces ſoldats endurcis dans la miſere de leur vie, auſquels une bonne heure fait oublier des fatigues incroyables. On ne peut pas ſe divertir davantage dans les plus belles Villes du monde, que nous faiſons depuis quelque tems; mais cela peut-il effacer l'ennui de celles qui vivent à la campagne, & cela nous peut-il pour toûjours ôter de la mémoire ces Balets, ces Comédies, ces Aſſemblées magnifiques qui ſe ſuivent l'un l'autre dans Paris & dans les moindres Villes, à proportion des perſonnes qui les habitent

habitent? avons-nous oublié que difficilement, si ce n'est à Paris, nous serons toûjours ensemble, & ne songez-vous point que ce n'est que dans les Villes où chacun se peut faire une societé à sa fantaisie, où l'on converse avec qui l'on veut, & où bien facilement on ne converse point avec qui on ne le veut pas? mais qui est celui à la campagne qui se peut défaire d'un facheux voisin, dont il est obsedé depuis le matin jusqu'au soir, d'un homme que la nécessité d'entretien ou la petite gloire d'être souffert d'une personne de la Cour, rendra votre domestique, & qui ne vous pourra parler d'autre chose que de son ménage, de sa chasse ou de ses chevaux? il n'est point de bocage ni de fort assez épais qu'un homme comme cela ne

perce. Il vous aſſiege juſques dans votre cabinet, & il vous fait bien connoître que ſi vous voulez de la ſolitude, il en faut chercher dans les Convens des Chartreux ou des Carmelites, ou dans les déſerts de la Thebaïde: car il n'y a point de déſerts en France pour affreux qu'ils puiſſent être, où au lieu d'un voiſin tel que celui que je dépeins, il ne ſoit facile d'en fournir beaucoup davantage. Quelle peine de s'ajuſter à des mœurs tout à fait étranges, le moyen de répondre aux ſots complimens qu'on vous fait, & le moyen de ne pas rire des ridicules civilitez qu'on vous veut rendre, ou ſeulement le moyen d'en rire, ſans ſe faire mille & mille ennemis qui médiſent groſſierement & avec audace, & qui difficilement s'aprivoiſent? pour être

seul à qui le veut être, il ne faut point sortir des Villes pour cela. L'innocence, l'honnêteté & la dévotion même s'y trouvent, comme les divertissemens. Il n'est point nécessaire de vanter le repos de la solitude, puisqu'elle se trouve dans la Ville comme dans les champs; mais comme je croi que vous ne le prendrez pas sur un ton si sérieux, revenons aux divertissemens, revenons à la facilité de se voir dans les Villes, & à la difficulté qui s'y trouve à la campagne, & pour mieux dire à l'impossibilité quelquefois, selon les lieux & les saisons est-il possible que l'hiver n'ait pas quelque chose d'affreux pour vous? & quand l'esté pourroit avoir quelques charmes, est-il possible qu'ils ne soient pas effacez par l'imagination de la neige qui vous assie-

ge jusques dans votre foyer, & par les étranges incommoditez des glaces, des vents & des pluïes qui ne vous permettent pas de songer à la moindre visite: au lieu que c'est dans ce tems-là que les divertissemens sont les plus grands dans les Villes, que les belles Comédies, les charmantes Conversations & les Assemblées agréables deffient pour ainsi dire les injures du tems, & forcent les loix de la nature. Mais ce qu'il y a encore de plus considérable, c'est que si dans la Ville, on sent à peine les incommoditez de l'Hyver, on n'y joüit pas moins des délices du Prin-tems & de l'agrément des autres saisons, & sans en chercher d'autres exemples, que faisons-nous ici, que nous ne puissions faire dans une promenade de saint Cloud? la terre

prend-elle une plus belle robe à la nouvelle saison dans la Province la plus éloignée, que dans les beaux jardins des Thuilleries ou de Luxembourg? en quel endroit les fleurs naissent-elles en plus grande abondance, & où joüit-on davantage des presens de l'Automne? ne nous faites point une peinture de vos campagnes, comme Mal-herbe en a fait une de son tems, dites comme lui.

Tout y gémit, tout y soupire.

Mais ajoûtez qu'il s'en faut bien que ce ne soit d'amour, puisque c'est d'ennui, à qui est assez heureux pour que ce ne soit pas de misere. En nous voulant exprimer les douceurs de la vie champestre, prenez garde de vous emporter sur celles de la paix. Il s'en

faut bien que ce ne ſoit de ce tems qu'on puiſſe dire.

Que ſous l'épaiſſeur des ormeaux,
Il n'eſt place où l'ombre ſoit bonne,
Qui ſoir & matin ne réſonne,
Ou de voix ou de chalumeaux.

Quand le ſéjour de la campagne auroit mille attraits par lui-même, & quand chaque ſaiſon contribuëroit à l'envie pour l'embellir, ſeroit-il poſſible que tous ces attraits & toutes ces beautez puiſſent cacher la miſere & la pauvreté de ceux qui l'habitent, & effacer les ſanglantes marques que la guerre y a imprimées en tant & tant de lieux? quelle contrée a été exempte de nos Barbaries, & quelle Province eſt échappée à la fureur du ſoldat François & du ſoldat Etranger?

Leurs ſacrileges mains ont profané
nos Temples,
Abbatu nos Autels, ſaccagé nos hameaux,
Rompu nos flageolets, briſé nos chalumeaux:
Ont coupé nos lauriers, ont troublé
nos fontaines,
Ont brulé les moiſſons de nos fertiles plaines.

Retirons-nous dans les Villes pour éviter des objets ſi funeſtes, quittons un ſéjour qui ſans notre artifice n'auroit rien que de tres-ennuyeux; & pour éprouver en un mot la verité de tout ce que j'ai dis, retournons toutes enſemble à Paris, le plûtôt qu'il nous ſera poſſible, & demeurons-y le plus long-tems que nous pourrons.

Ce qui arrive à la fin de tou-

tès les harangues, arriva aussitôt que Gelonide eut mis fin à son discours : celles qui étoient de son parti, croyant qu'on ne lui put rien répondre, commencerent à publier leur victoire, & celles qui en tenoient un autre, ne se tenant pas convaincuës, vouloient répondre toutes à la fois. Mais la Princesse imposa silence aux unes & aux autres. Et après son commandement, Sillerite s'expliqua en ces termes.

Heureux qui vit chez soi du lait de ses brebis,
Et qui de leurs toisons voit filer ses habits!

Que mon aimable Adversaire appuye sa cause des plus belles raisons du monde, puisque c'est à moi à prêcher la vie de la campagne,

pagne, j'avoüe que voilà le texte de mon ſermon : heureux qui demeure dans les Villes, ne s'eſt jamais dit ; mais bien plûtôt malheureux qui eſt expoſé à l'embarras & à l'ambition de la Cour ! je ne déſavoüe pas que la vie que la belle Gelonide nous a repreſentée, eſt capable de faire quelque effet ſur l'eſprit de ceux qui l'ont entendu parler ; mais penſez-vous, je vous ſupplie, qu'il en faille attribuer la cauſe aux raiſons qu'elle a voulu alléguer, comme à cette grace excellente & à cet air ſi particulier qui accompagne toutes ſes actions & toutes ſes paroles.

Mais ne m'en croyez pas ; ſi vous le voulez, repaſſez ſes raiſons avec moi. Il ne faut pas, dit-elle, ſe régler ſur la diverſité des conditions, ni s'attacher aux

mœurs de chaque nation. La noblesse de France demeure à la campagne, & celle d'Italie habite dans les Villes. Et qu'est-ce à dire que tout cela, si ce n'est que si l'on suit la plus commune opinion pour une personne qui affecte le séjour de la Ville, on en trouvera vingt qui seront pour la vie des champs; & si les nobles Italiens ont eû ce goût particulier, n'est-ce pas assez se condamner, que de faire voir qu'ils sont les seuls de toute l'Europe? est-il quelque raison qui puisse prouver, que le bon sens soit défendu à la pluralité des hommes, que l'avis le plus commun est le plus mauvais, & notre France peut-elle se faire ce tort d'abandonner son opinion propre, & celle de la meilleure partie du genre humain, pour se soûmettre au goût

particulier d'une nation qui nous cede en beaucoup d'autres choses. Tout le reste est de la même force. Avez-vous quelquefois oui dire qu'il faille venir dans les Villes pour éviter les importuns? cependant repassez dans votre esprit cette exacte peinture du Campagnard qu'elle nous a donné pour voisin. Je sçai qu'il s'en trouve peu qui ayent la politesse des gens de la Cour; mais je voudrois qu'on me fit voir par quelle apparence il faut de necessité que l'importun des champs soit plus importun que celui de la Ville. Si je voulois vous faire la peinture de ce que dans le monde on appelle un vrai Bourgeois, je vous ferois voir un aussi ridicule personnage que le Campagnard que vous nous avez proposé. Qui veut pousser les choses à l'extre-

mité, trouve par tout de grands défauts; mais quelque idée qu'on se puisse figurer d'un homme qui ne peut parler que de ménage ou de la chasse, & ajoûtez y encore de sa genealogie ou de sa noblesse, elle ne sera guere plus difforme que celle que vous pouvez faire d'un mauvais Plaisant, d'un Demi-bel-esprit, d'un Impertinent qui se veut mettre au monde, qui ne sçait pas vivre, & qui n'a autre civilité. Peut-être n'y avez-vous pas fait de réfléxion; mais il n'est rien de plus véritable qu'en quelque extremité que vous puissiez vous imaginer la sottise d'un homme de la campagne, elle ne sera point capable d'effacer le ridicule d'un homme de la Ville, quand il est Impertinent: & cependant c'est ce qui est bien souvent votre voisin, &

ce qui a bien plus d'art de s'insinuer dans votre maison que ces gens champestres qui par leurs respects bien souvent ridicules en leurs excez, vous donnent mille moyens de vous deffaire d'eux. Cette horreur qui est demeurée dans la campagne de nos guerres civiles, n'est que la même chose. Le mieux que nous puissions faire, est d'oublier nos folles divisions, & de n'y retomber jamais; mais il faut demeurer d'accord que les Villes en conservent aussi bien des marques que les Villages. Et s'il falloit fuir tout ce qui en peut faire souvenir, il n'y auroit guere de lieux qu'on put habiter: considérons chaque chose par ce qui lui est propre, sans nous amuser à des accidens qui sont inutiles de part & d'autre. La paix qui va revenir, va rendre aux Villages

comme aux Villes leurs plaiſirs ; mais conſidérez encore que ceux qui ont premierement fait la peinture de la vraie innocence, ne l'ont jamais établie dans les Villes. Des fleuves, des bois, des fontaines, des collines & des vallons.

Nos jardins émaillez, nos fertiles guerets,
Nos coſteaux ombrageux & nos vertes forêts.

Ces agréables choſes dont les noms inſinuent ſeulement de la douceur & de la joie, c'eſt le ſeul ſéjour des plaiſirs innocens. Vous avez vanté vos Palais & vos magnificences, conſidérez ces beautez inimitables, ces heureuſes productions de la nature qui détruiſent les merveilles de l'art, & dont l'imitation fait le

ſouci, & la honte des plus excellents Ouvriers. Penſez-vous en joüir dans les Villes, & penſez-vous jamais y trouver un véritable repos? demandez à tous ces grands Perſonnages qui ſe conſûment dans les grandes affaires ou dans les fatigues de la guerre, à quel deſſein ils prennent tant de peine? ils vous diront que ce n'eſt que pour ſe repoſer, pour mettre une eſpace entre les affaires & la mort, & pour joüir d'une tranquilité qui puiſſe être plus plaiſante par le ſouvenir des peines qu'on a euës. Où penſez-vous qu'ils établiſſent cette tranquilité ſi déſirée, & ce repos ſi néceſſaire; autre part que dans les douceurs de la vie champeſtre, & dans la douce oiſiveté qui accompagne la demeure des champs? mais je n'ai pas répon-

du à la plus forte de vos objections; aux douceurs de vos conversations & aux rigueurs de l'hiver. Pour le dernier, j'en serois toûjours quitte, en partageant la chose entre nous; & demeurant d'accord que l'hiver, la Ville est la plus agréable, & qu'on feroit mieux de quitter la campagne pour cette saison, comme il faudroit que de votre côté vous quittassiez la Ville le reste de l'année; & en cela j'aurois toûjours l'avantage que des quatre saisons qui partagent l'an, j'en aurois trois contre vous une. Mais poussant les choses à l'extremité, & supposant qu'il faille élire une de ces deux demeures pour toûjours, je croi qu'il feroit aussi pénible de demeurer toute l'année dans la Ville, que de passer l'hiver aux champs: car pour moi je ne sçai

point par quel droit vous voulez que vos promenades aux lieux les plus délicieux des environs de Paris, soient de l'essence de la demeure des Villes. Quand vous nous vantez ce plaisir, n'est-ce pas avoüer vous-même que votre vie que vous nous figurez si agréable, seroit très ennuyeuse sans la participation des plaisirs de la notre? confessez ingénuëment la foiblesse de votre parti en ce poin; laissez-nous les beautez de la nature, autrement ne pourrions-nous pas avec autant de raison vous contester la beauté des Palais & l'agrément des belles maisons? qui voudroit en supputer le nombre bien exactement, il le trouveroit beaucoup plus grand à la campagne. Ne pourrois-je pas de même vous disputer les douceurs de la conversa-

tion? eſt-ce dans le nombre ou dans la foule qui les détruit, que vous les faites conſiſter? en quel pays ſi miſérable peut-on être réduit où il n'y ait aucune ſocieté? pour être moindre, elle n'en eſt pas moins agréable. Qui eſt ſi miſérable qu'il ne puiſſe pas avoir avec ſoi deux ou trois de ſes amis, quand il lui plaît! mais quand je demeurerois d'accord que dans les Villes, on a davantage à choiſir, ne faudroit-il pas qu'en recompenſe vous m'accordaſſiez que la ſocieté eſt cent fois plus agréable à la campagne, par la liberté qu'on y trouve? & ne faut-il pas encore que vous confeſſiez que ſi la Ville vous fait rencontrer plus grand nombre d'honnêtes gens, parmi tout ce grand nombre, il eſt plus rare d'y trouver de véritables amis, puiſque

bien souvent cette foule ne sert que pour aider à la malice à se cacher ? vos Balets & vos Comédies ne sont que la même chose. Vous ne me nommerez que deux ou trois plaisirs pour une infinité d'agréables occupations qui peuvent varier les notres. La chasse diversifiée en tant de sortes, la pesche, la promenade & la lecture ne peuvent-elles pas bien s'égaler à vos bals, sans que nous opposions à vos vingt & quatre violons, le chant des oiseaux & l'agréable son des musettes & des hauts-bois de nos bergers ? la lecture ne peut-elle pas entrer en balance avec ces conversations dont vous faites tant d'état ? par dessus tout cela, ne contez-vous pour rien le bonheur d'être Maitresse de sa vie & de ses actions, de n'avoir point à en rendre compte

à une infinité de sottes gens dont la censure importune s'en fait aussi bien la Maîtresse que l'opinion des plus sages ? je ne vous parle point de la felicité de la vie que nous menons ici, vous en avez jugé équitablement, & ce m'est assez que vous confessiez que si elle pouvoit toûjours durer, il faudroit être bien insensé pour en désirer une autre. Je ne veux pas même vous alléguer que la Cour est mille fois plus agréable à Fontaine-bleau ou à saint Germain qu'à Paris, la plûpart en demeurant d'accord ; & tout cela à cause de la liberté honnête & innocente qui semblent inséparables de la vie champestre. Vous me direz que c'est toûjours la Cour, & que ces lieux se sentent bien plûtôt de la magnificence qu'elle y porte, qu'elle ne parti-

cipe des plaisirs qu'elle y trouve. J'ai assez de quoi vous convaincre, sans en devoir rien à l'ambition & à la magnificence qui sont les ennemis de la simplicité & du repos, nos plus grandes délices. Je n'ai qu'une chose à vous objecter : quelle vie avez-vous jamais pû vous figurer si délicieuse & si charmante qu'elle puisse être, qui ne l'ait cedé à la premiere imagination de cette vie que menoient les bergers de Lignon ! laquelle de nous a jamais lû l'Astrée qui n'ait été toute prête d'acheter un troupeau, de prendre la houlette, & de s'aller établir en forêts ! & qu'est-ce autre chose que tout cela, qu'une figure de la vie qu'on mene à la campagne, quand on en veut goûter toutes les douceurs ! quel pays n'a pas son Lignon & son

Marcilly ! & qu'eſt-ce autre choſe que tous ces bergers, que des Gentils-hommes qui ſe retirent des fatigues de la guerre & des inquietudes de la Cour ! mais qu'avons-nous fait depuis que nous ſommes enſemble que la même choſe, & qui nous empêche de goûter les mêmes douceurs ! maintenons-nous dans un état ſi heureux le plus long-tems qu'il nous ſera poſſible ; ou du moins conſervons-en l'idée tant que nous vivrons, & confeſſons toutes que qui voudroit s'établir une vie parfaitement heureuſe, il faudroit être à la campagne, comme nous y ſommes, détachées de toute ambition, libres de toutes inquietudes, & dans une ſocieté comme la notre.

Ainſi la charmante Silerite mit fin à ſon diſcours. Vous pouvez

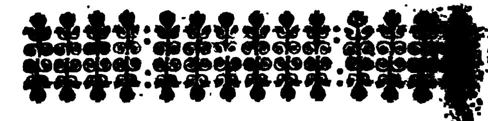
bien penſer que la converſation ne fut pas finie par toutes les agréables choſes qu'elle allégua, non plus que par celles que Gelonide avoit raportées. La diſpute continua encore tant que dura la promenade à cheval qui ſuccéda à la collation de la belle Frontenie. La bonne-grace de la Princeſſe & de ces Dames en ces exercices, la beauté du jour, la fierté de leurs chevaux, la magnificence de leurs houſſes, & la propreté de leurs habits, mériteroient une deſcription particuliere; mais il ne faut pas que cette journée dure plus long-tems que les autres. Je craindrois d'offencer l'impatience qu'on doit avoir d'entendre l'hiſtoire que raconta la belle Silerite; & il me ſemble que tout ce que j'ajoûte ici du mien, ne peut être qu'ennuyeux,

La diſpute ne pût finir par l'animoſité des parties, & on réſolut de s'en raporter à l'adorable Ducheſſe à qui cet Ouvrage eſt dédié, & pour qui ces Nouvelles ont été écrites. La derniere journée arriva, & ſans qu'il fut beſoin que Frontenie donnât ſa voix à Silerite, puiſqu'il ne reſtoit plus qu'elle, elle ſe donna elle-même la ſouveraineté du ſixiéme jour. Ce jour là, on n'eut pas plûtôt dîné, que ſe tournant vers la Princeſſe : il n'eſt pas néceſſaire, dit-elle, qu'on m'avertiſſe de mon devoir ; je ſçai bien que c'eſt à moi à raconter une hiſtoire aujourd'hui : mais ſi quelqu'une de ces Dames qui ont ſi bien réuſſi, vouloient parler pour moi, je lui en ſerois parfaitement obligée : car je confeſſe ingénuëment que je ne ſçai que le conte de Mendoſſe

dosse dont on m'a bercé, ou l'histoire de Floridon qu'une personne de qualité qui a été si longtems Ambassadeur à Constantinople racontoit avec tant d'agrément. La Princesse répondit que quoique tout le monde sçût le conte de Mendosse, elle ne seroit pas fâchée de l'entendre de sa bouche, ou que quelqu'un prit la peine de le récrire, mieux qu'il n'est écrit dans les histoires tragiques du Bandel; mais que pour le present, elle aimeroit mieux cette histoire Turque dont elle avoit oui parler, puisque sans doute Silerite la raconteroit admirablement, si elle vouloit joindre les graces qu'elle avoit à s'expliquer sur toutes choses, à celles du parfait original dont elle l'avoit tirée. Silerite y consentit aussi-tôt; mais comme elle crut

que les plus beaux lieux avoient été pris par celles qui l'avoient dévancé, invitée par la beauté du jour à prendre l'air, elle convia la Princesse de s'aller promener en carosse. Ce fut durant cette promenade que Silerite fit son récit. La Princesse me commanda de suivre à cheval à la portiere, afin de m'attacher à ses paroles : ce que je fis autant que les chemins me le permirent ; mais le Lecteur qui verra cette histoire, & qui connoîtra le charmant esprit de cette Dame, son humeur agréable, & cet enjoüement modeste en la liberté qui accompagne toutes ses paroles, s'apercevra sans doute bien que je ne récite pas cette histoire tout à fait, comme elle la raconta. Je te confesse aussi, Lecteur, qu'ayant perdu quelques endroits

de sa narration par l'obstacle des chemins, ou par le bruit du carrosse, j'ai eû recours au récit que j'en ai aussi oui faire à l'illustre Ambassadeur dont elle la apprise. Tu en jugeras en la lisant, & peut-être tu t'en consoleras en quelques endroits : car il est à présumer que je t'en donne quelque particularité dont tu ne serois peut-être pas pleinement informé, si je m'attachois aux paroles de cette divine personne. Contente-toi, que l'histoire est véritable, que ce que tu en jugeras de plus galament dit, est d'elle ; car quoique je sçusse cette histoire du même Auteur, je l'écoûtai autant qu'il me fut possible, sur tout au commencement, & à la fin. Et je n'en perdis pas une seule parole. Elle commença ainsi.



FLORIDON OU L'AMOUR IMPRUDENT.

Nouvelle sixiéme.

Contre la cruelle coûtume des Ottomans qui ne parviennent jamais à l'Empire, qu'ils ne fassent mourir tous leurs freres, l'Empereur Amurath ne fit point mourir deux freres qu'il avoit. Il se contenta d'emprisonner fort étroitement Ibrahim qui étoit fils d'une même mere que lui, s'assurant sur la stupidité qui paroissoit en ce Prince : car on ne peut pas en imaginer une plus

Tome 2. f°. 380.



grande. Mais non seulement, il laissa vivre le Prince Bajazet, quoiqu'ils fussent nez de différentes Sultanes, il l'aima encore d'une amitié si extraordinaire qu'il ne pouvoit être un moment sans lui. Il est vrai que si la beauté, la vertu & la bonne-grace ont quelque droit sur l'ame d'un barbare, toutes ces qualitez qui étoient en ce jeune Prince au suprême degré, méritoient un traitement particulier. On ne peut pas se figurer un homme de meilleure mine, & l'étude où il s'étoit adonné contre la coûtume des Princes de sa nation, avoit ajoûté à tant de belles qualitez qu'il avoit reçuës de la nature, un esprit si agréable, si prudent & si complaisant, qu'il ne faut pas s'étonner si son frere qui d'ailleurs n'étoit pas incapable

d'estimer la vertu, en avoit presque fait son favori. Bajazet ayant très bien sçû remarquer les inclinations du Sultan, le flatoit en toutes choses. Quoiqu'en ces exercices où les Turcs s'adonnent, comme à tirer de l'arc & à piquer des chevaux, il fut le plus adroit de tout l'Empire, jamais il ne se trouvoit en état d'entrer en dispute avec son frere, qu'il ne lui en cédât adroitement l'avantage, & de cette maniere l'Empereur se pouvoit flater de l'opinion d'être le premier homme de son tems en tous ces exercices, puisqu'il y surpassoit Bajazet qui y surpassoit tous les autres. Par cette même adresse, il se montroit si éloigné du desir de commander, si détaché de l'ambition de la Cour, & si amoureux de la vie privée, que quel-

que défiance que le Sultan témoignât en toutes rencontres où il y alloit de son autorité, jamais il n'en prit contre lui. Néanmoins il est à croire qu'en un gouvernement dont la politique est si severe & si soupçonneuse, tant de grandes qualitez qui avec l'amitié de son frere lui acqueroient l'estime de tout le monde, eussent à la fin pû donner de la jalousie, si par quelque raison plus forte, le Ciel ou la Nature n'eussent pris un soin particulier de conserver leur ouvrage. L'Empereur avoit encore sa mere, & c'étoit cette grande Sultane qui a gouverné si long-tems avec tant de réputation. Cette Princesse avoit eû Amurath dès l'âge de treize ou quatorze ans, & ainsi quoique l'Empereur en eût vingt-trois ou vingt-quatre par le soin qu'elle

avoit eû de conserver sa beauté, elle ne laissoit pas d'être une des plus belles femmes de tout l'Empire. Or le hazard voulut que cette femme qui toute sa vie n'avoit rien aimé que le gouvernement, s'en voyant en possession paisible par la déférence qu'Amurath son fils avoit pour elle, eut à la fin son tourment; pour montrer qu'il n'y a point de parfaite felicité en la vie, & que les personnes qui semblent n'avoir rien à souhaiter, sont celles qui souvent se trouvent pressées des plus violens désirs. Cette aversion qui est si naturelle aux belles-meres pour les enfans de leurs maris, & principalement en ce pays-là où la puissance des uns est la ruine des autres, ne pût la défendre de la beauté de Bajazet. Cette Princesse si sage en tout le reste de ses

ſes actions, devint inſenſé pour lui, & ſi tranſportée de la paſſion, qu'il lui fit concevoir, qu'elle ne pouvoit donner à ſon ame un moment de repos. Ainſi il ne faut pas s'étonner ſi elle qui gouvernoit l'eſprit de ſon fils, comme il lui plaiſoit., ne lui conſeilla pas de faire mourir ce Prince qui faiſoit toutes les délices de ſa vie. Mais comme elle étoit extrêmement violente en tous ſes déſirs, elle ne ſe contenta pas long-tems des grandes ſoumiſſions que Bajazet avoit pour elle. Connoiſſant par elle-même, combien la diſſimulation qui devient néceſſaire aux Princes, ſe tournent aiſément en habitude en eux, & ſçachant par expérience le danger où la vie de Bajazet pouvoit réduire un jour la ſienne & celle de ſon fils, en le laiſſant vivre contre

tous ſes interêts, elle voulut que du moins il ne vécut que pour elle. Bajazet qui par raiſon n'étoit pas peu obligé à gagner ſes bonnes graces, n'y épargnoit ni profond reſpect ni extrêmes complaiſançes; mais ce n'étoit pas aſſez pour elle. Voyant que le bon accueil qu'elle lui faiſoit, ne l'enhardiſſoit pas aſſez à ſon gré, elle imputa la froideur de ſes reſpects à la timidité qui d'ordinaire accompagne un jeune homme qui n'a encore rien aimé, & n'oſant ſe défier de ſa beauté, après le témoignage que lui rendoient & ſon miroir & cette bonne opinion que l'amour propre conſerve ſi aiſément dans l'eſprit des femmes qui ont été extremement belles, elle ne craignit point de paſſer un peu les bornes de la modeſtie. Elle ſe perſuadoit que

du moins les interêts de Bajazet lui feroient goûter son bonheur, & elle ne pouvoit aprehender un indigne mépris d'un cœur qui n'étoit point encore engagé à un autre. Un jour donc au sortir du Conseil, ayant trouvé ce Prince dans une gallerie qui conduisoit à l'appartement de l'Empereur où d'ordinaire le Conseil se tenoit, feignant de se vouloir délasser des grandes affaires, elle s'y arrêta avec tous ceux qui étoient sortis avec elle, parce que ce lieu étoit fort superbe & fort agréable. Elle n'y fut pas long-tems, sans que le Prince s'approchât d'elle, & tout le monde s'étant éloigné par respect, elle eut aisément l'occasion qu'elle cherchoit depuis long-tems. C'étoit aux plus cours jours de l'hiver, & l'on ne voyoit dans ce lieu, qu'à la clarté des

flambeaux. Comme cette gallerie étoit extremément longue, étant insensiblement parvenuë au bout, elle n'eut pas peu de joie, quand elle s'aperçut que du moins l'obscurité qui y étoit, aidoit à couvrir la confusion qu'elle sentoit sur son visage, touchée au dernier point du déplaisir qui ne peut manquer de fraper au vif une personne accoûtumée aux offrandes & aux adorations, quand elle se trouve dans la néceffité de faire non seulement des avances, mais de suplier à son tour. Bajazet qui la vouloit flatter en tout, la cajoloit sur son grand esprit, & lui parloit de l'obligation que l'Empereur lui avoit de se charger de tout le faix de l'Empire, & de le faire regner si absolu & si heureux, sans qu'il lui en coûtât la moindre inquietude. Elle

qui étoit bien aiſe d'entrer en conversation avec lui, s'y engageoit autant qu'elle pouvoit, répondant qu'effectivement ſi les Princes ſçavoient bien connoître les grands ſoins qui ſont inſéparables du gouvernement & du miniſtere, ils témoigneroient bien ſouvent à ceux qu'ils en chargent, plus de reconnoiſſance qu'ils ne font, & ajoûtant que pour elle, elle n'y avoit trouvé que de l'amertume. Il eſt vrai, reprit Bajazet, que quelque juſtice que le Ciel ait toûjours fait aux deſſeins de votre Hauteſſe dans les heureux ſuccez qui ont ſuivi toutes ſes entrepriſes, il eſt bien mal-aiſé que tant de roſes n'ayent eû leurs épines. Mais, Madame, ce ſeroit une choſe étrange que le bonheur fût tout entier pour nous, ſans que la felicité de tant de peuples

pût retourner jusqu'à son principe, & il seroit bien injuste qu'on pût dire avec verité que dans tout l'Empire, il n'y a que vous seule qui vous estimiez malheureuse. Ces paroles arrachérent un grand soûpir de la Sultane, & peu s'en fallut qu'elle ne lui répondit que de les entendre du Prince Bajazet, & de le voir si content, n'étoit pas le moindre sujet de sa douleur. Mais sa pudeur la retint encore pour cette fois, & poursuivant son premier entretien. Bajazet, lui dit-elle, n'est-ce pas un grand ennui, & n'est-ce pas une chose étrange qu'ayant fait tant de créatures, ayant prodigué tant de richesses, & soulagé tant de miserables dans toute l'étenduë d'un si vaste Empire, je n'aye pû trouver une seule personne en qui j'aye pû prendre

une confiance entiere depuis la mort d'Achmet mon ſouverain Seigneur. Ce diſcours, répliqua le Prince, offence une infinité de perſonnes qui vous ſont obligées de leur fortune ou de leur vie. Et pour moi, vous l'étant de l'une & de l'autre, je m'en trouverois affligé plus que tous certainement, ſi je croyois que vous fuſſiez perſuadée de ce que vous dites. Et feriez-vous capable, répondit la Sultane, de celer un ſecret d'importance? vous êtes bien jeune, Bajazet. Je ſuis bien fâché, Madame, reprit-il, d'avoir en moi quelque choſe qui vous empêche de vous y confier; & je le ſuis encore davantage que les obligations que je vous ai, ne vous puiſſent pas perſuader de ma fidelité: mais, Madame, ma tête vous en peut ré-

pondre. Sur cela croyant qu'elle avoit quelque grande entreprise à lui réveler, parce qu'effectivement elle en avoit toûjours fort bien usé à son égard ; il lui fit cent sermens de fidelité inviolable ; mais elle, sans s'expliquer davantage. Vous serez fidele ; me dites-vous, Bajazet? oui Madame, reprit-il, au péril de ma vie: Et bien, dit-elle, nous l'éprouverons. En même tems elle se retira : & le lendemain presque de la même maniere qu'elle l'avoit entretenu, & au même lieu elle lui mit un papier entre les mains, l'attirant auprès d'une fenestre, de peur que personne ne s'en apperçut, & lui dit seulement ces paroles. Bajazet, mon secret est entre vos mains & dans ce papier ; allez le lire dans votre cabinet : mais ne me revoyez ja-

mais, si je dois me repentir de vous l'avoir dit, & me renvoyez ce billet. Elle ne lui donna pas le loisir de lui répondre; la rougeur qui lui monta au visage, l'obligea de se retirer en même tems. Et le Prince Bajazet fort incertain & fort inquiet de ce que ce pouvoit être, s'en alla aussi-tôt en son Palais, où s'étant enfermé dans son cabinet, il y ouvrit ce papier, & y trouva ces paroles sans subscription & sans signature.

Le Prince Bajazet est le plus aimable de tous les hommes : c'est le secret que j'avois à lui dire, & c'est à lui à en connoître l'importance, puisque la Sultane est obligée de le lui révéler.

Ce papier ne contenoit que ces

paroles; mais elles remplirent l'esprit de Bajazet d'une infinité de pensées. Il n'aimoit rien encore. La Sultane n'étoit que trop belle pour donner de l'amour à un jeune homme de son âge. Elle avoit plus de crédit dans l'Empire qu'Amurath même pour contenter l'ambition d'un homme plus ambitieux que lui. Aussi il ne balançoit pas s'il feroit le cruel ou non. Ce qui l'embarassoit le plus, étoit qu'il connoissoit que la maniere de s'y conduire, seroit difficile. Il sçavoit que cette fiere Princesse étoit une femme qui aimoit les adorations, & qui voudroit sans doute qu'il réparât par une ardente poursuite, le petit reproche qu'elle sentoit infailliblement en son cœur d'avoir prié la premiere. Sur cela pour pren-

dre conseil, il fit venir à lui un vieil Eunuque qui avoit toûjours servi l'autre Sultane sa mere, & qui lui avoit été donné par elle dès son enfance : il lui raconte son avanture & l'irrésolution où il étoit. Achomat, c'est ainsi que s'appelloit cet homme, entra tout à fait dans son sens, & connoissant mieux par l'expérience de son âge l'utilité qui pouvoit venir à son Maître de la passion de sa Sultane, il l'exhorta fort de ne laisser pas échapper la bonne fortune qui se presentoit à lui; mais sur tout il demeura d'accord avec lui que la voulant aimer effectivement, ou du moins l'empêcher d'en douter, il falloit pour l'obliger davantage, tâcher, s'il lui étoit possible, de lui faire oublier à elle-même qu'il avoit fallu qu'elle eût été au devant de sa

liberté. Il lui conſeilla donc de lui répondre, comme s'il n'avoit pas tout à fait entendu combien ce billet étoit à ſon avantage, & de joüer déſormais ſi bien le perſonnage de Supliant, qu'elle eut lieu de reprendre le ſien, qui ſelon ſon intention & ſelon l'apparence, devoit être ſans doute de fuir un peu, puis de revenir; de ſe fâcher, puis de s'appaiſer; de faire ſouffrir enfin, & de recompenſer. Après cet avertiſſement, il le laiſſa écrire, & ſa lettre fut à peu près conçuë en ces termes.

Bajazet n'eſt autre choſe, Madame, que le plus malheureux de tous les hommes, ſi votre Hauteſſe n'a pitié de lui. L'avoir exempté de la mort, que lui ſembloit deſtiner le malheur de ſa naiſſance, pour la lui

ôter après plus cruellement, n'est pas une action digne de votre generosité. La passion qu'il a osé concevoir pour vous, est un secret de bien plus grande importance que celui que vous lui avez appris. Vous vous offencerez peut-être, Madame, de la liberté que je prends de vous le dire; mais ayant mérité l'honneur de votre confidence, puis-je sans vous offencer vous refuser la mienne? heureux si véritablement mes soupirs ont attiré les votres, ou si véritablement vous avez voulu un peu aider à ces malheureux qui trop débiles pour leurs entreprises, ne fussent jamais parvenus au lieu où depuis un si long-tems, mon cœur & toutes mes affections les adressent.

La Sultane reçut cette lettre le soir même, & la lut comme elle se mettoit au lit. Achomat

la lui apporta par l'ordre de Bajazet. Cette Princesse qui étoit une des plus habiles femmes de son siecle, ne manqua point en la lisant de pénétrer dans sa pensée. Néanmoins comme ce qu'elle y lut, étoit tout à fait conforme à son humeur, elle s'en trouva infiniment satisfaite, & ayant fait demeurer ce vieil Eunuque, elle ne le tint pas fort long-tems sans le renvoyer avec cette réponse.

N'en rougissez point, Bajazet, il a fallu aider à vos soupirs à venir jusqu'à moi. Je veux croire pourtant ce que vous me dites, & je vous confesse qu'ils y sont parvenus. Mais de cette approche jusqu'à mon cœur, je vous avertis qu'il y a encore bien du chemin à faire. Votre personne m'est agréable; mais j'aime encore mieux votre amour. Regardez

si vous en trouvez un objet plus digne que moi ; en recompense vous pouvez prétendre à la mienne ; mais aprenez à quel prix je la donne, si vous ne le sçavez. M'être fidele à toute épreuve, me servir avec constance, & m'aimer avec discretion, sont les seules choses qui vous la peuvent faire mériter.

Quelque orgueil qui parut dans les lettres & dans le procedé de la Sultane,

Quand les ordres du Ciel nous ont
fait l'un pour l'autre,
C'est un amour bien-tôt fait que le
notre.

La beauté de Bajazet dissipoit bien de ses fermes propos qu'elle faisoit de lui faire acheter sa conquête ; & ce long & pénible che-

min qu'elle lui devoit faire faire, s'accourcissoit chaque jour par la diligence du voyageur. Néanmoins elle étoit trop habile pour ne pas prendre toutes ses mesures. La premiere chose qu'elle exigea de lui, ce fut qu'il ne vivroit point avec elle d'une autre maniere que celle dont il avoit usé jusques alors ; qu'il ne lui parleroit jamais devant le monde que tout haut ; & que jamais il n'y auroit d'autres confidents de leur intrigue que le vieil Achomat, & une jeune fille qu'elle aimoit uniquement qui s'appelloit Floridon. Ainsi sans qu'on s'en aperçut jamais à la porte du grand Seigneur ; ce commerce fut commencé, & dura long-tems au gré de la Sultane qui se voyoit aimée du plus aimable Prince qu'il y eut peut-être au monde : & à l'avantage

tage de Bajazet qui n'étant prévenu d'aucune passion, se trouvoit possesseur d'une femme qui avoit été l'objet de toutes les affections du grand Achmet, d'une Princesse qui étoit doüée d'une beauté extraordinaire qui l'assuroit de sa vie, & qui par un hazard, arrivant la mort d'Amurath, le pouvoit mettre en possession de l'Empire, & Amurath étoit tous les jours dans les périls de la guerre. Elle lui promettoit cet Empire au préjudice d'Ibrahim son propre fils, à cause de la stupidité qui étoit en lui. Pour Amurath, ils se contenterent de lui cacher leur passion, de peur de s'attirer sa colere, & d'être obligez de le déposséder du thrône: ce qui ne se pouvoit sans le faire mourir; & la tendresse que la Sultane avoit pour

ce fils, & la véritable amitié que Bajazet avoit pour son frere, les empêcherent toûjours d'en concevoir la moindre pensée. Achomat portoit les lettres à Floridon, & par elle de tems en tems, Bajazet étoit introduit secretement dans l'appartement de la Sultane. Elle avoit une si grande confiance en cette fille, que la faisant d'ordinaire coucher dans sa chambre, elle ne vouloit point qu'elle s'en retirât, quand elle y recevoit le Prince Bajazet, soit de peur que ce changement n'eut fait naître quelque soupçon dans l'esprit de ses domestiques, sçachant bien que cette sorte de gens, comme par tout chez les grands sont toûjours les plus assidus à observer les actions de leurs Maîtresses, pour tâcher d'avoir la participation de leurs secrets, &

de se rendre nécessaires : soit que par un goût assez bizarre, elle n'eut pas tenu son bonheur parfait, si cette fille en qui elle avoit mis toute son amitié, n'en eut été témoin. Elle l'aimoit tellement, que de petite Esclave, elle l'avoit élevée dans cette haute splendeur où l'on peut se figurer que peut parvenir la favorite d'une Princesse, qui avoit le gouvernement du plus puissant & du plus riche Etat qu'il y ait au monde. Elle l'avoit accablée de richesses; les honneurs & les charges ne se donnoient que par son moyen; & de son agrément, ou de son aversion dépendoit presque le bonheur ou le malheur de tous les sujets d'Amurath. Certainement aussi, autant qu'on peut avoir d'affection & de reconnoissance pour l'amitié de son Sou-

verain, elle l'avoit toûjours euë pour sa Maîtresse. Mais sa Maîtresse enfin exposoit la fidelité de cette fille aussi bien que celle de Bajazet à une épreuve bien rude. Si elle n'étoit pas plus belle que la Sultane, elle étoit bien plus jeune; elle n'étoit que dans sa seize ou dix-septiéme année, & le Prince Bajazet & elle se voyoient dans un état bien hazardeux pour l'un & pour l'autre. D'ailleurs la contrainte est quelquefois une grande amorce aux passions des jeunes gens. Les difficultés & les périls où la possession de Floridon pouvoient exposer Bajazet, la lui firent souhaiter plus passionnément: l'impossibilité qu'elle avoit de voir d'autres hommes que lui par les difficultez qui naissent de la coûtume du pays, le lui faisoient trouver encore, &

plus aimable & plus parfait. Que vous dirai-je enfin, par dessein, par destin ou par une forte passion, ou par tous les trois ensemble, ils ne purent éviter la nécessité de s'aimer ; mais de s'aimer d'une amour très violent. Cette affection commença par Bajazet ; du moins, la déclaration ; mais comme elle étoit réciproque, ce traité se proposa ; il eut ses contestations & ses difficultez ; mais enfin il se conclut. Or instruits qu'ils étoient par la Sultane, elle les avoit rendus trop habiles pour ne sçavoir pas bien dissimuler les sentimens qu'ils avoient l'un pour l'autre. Bajazet avançoit l'heure du rendez-vous, & ne paroissoit devant la Sultane qu'à l'heure qu'il avoit de coûtume ; il demeuroit caché en quelque lieu où Floridon l'alloit trouver ; & ainsi

par l'induſtrie de leur amour qui étant dans leur commencement étoit peut-être plus violent que celui de la Sultane, ils la trompoient malgré toute ſon habileté: du moins dans les commencemens; car pour un long-tems il étoit bien difficile. Bajazet qui trouvoit beaucoup plus de charmes dans l'amour de Floridon, commençoit à avoir celle de la Sultane à charge, & ne pouvoit ſi bien ſe contraindre dans ſon entretien, qu'elle n'y remarquât bien-tôt quelque ennui & beaucoup moins d'attachement. Elle s'en plaignoit; mais les éclairciſſemens & les querelles ſont de grands amuſemens dans l'amour, & ſouvent des amorces pour un feu qui s'éteint. Les plaintes qu'elle lui faiſoit, & que par ſon adreſſe Bajazet apaiſoit toûjours, ne ſer-

voient qu'à empêcher que la ſté-
rilité ne s'engendrât dans leur
commerce : car ſouvent pour ne
ſçavoir que ſe dire, cette eſpece
d'aſſoupiſſement, & ce grand calme rallentit les plus violentes
paſſions, quand on les traite ſans
adreſſe. Les petites jalouſies entretiennent un amour dans la
joüiſſance, comme les charmes
& l'eſpérance le fortifient dans
le déſir. Mais leurs démêlez recommençoient un peu trop ſouvent: les ſoupçons de la Sultane
augmentoient, & Bajazet s'épuiſoit en excuſes. Jamais pourtant
elle n'eut ſoupçonné Floridon,
s'aſſurant ſur ſes bienfaits & ſur
la fidelité qu'elle avoit toûjours
reconnuë en elle; mais ne pouvant s'ôter de l'eſprit qu'elle avoit
quelque Rivale, elle mettoit tout
en uſage pour le découvrir. Une

nuit que sa défiance la tourmentoit si fort, qu'elle ne pouvoit s'endormir, apercevant la robe & les habits du Prince Bajazet à la clarté de la Lune qui luisoit dans sa chambre, il lui vint en fantaisie que peut-être y pourroit-elle trouver quelque indice de son soupçon. Elle se leve donc sans faire de bruit, & elle les prend de dessus des carreaux où ils étoient, cherche soigneusement, & enfin comme rien ne peut se cacher à l'amour dans un des replis de sa manche, elle trouve deux petits papiers qui de la maniere dont ils étoient pliez, lui firent croire qu'assurément ils lui donneroient quelques marques de ce qu'elle recherchoit si soigneusement. Elle les cache sous le chevet, & remettant les habits où elle les avoit pris, elle se

se trouva l'esprit un peu plus en repos, & s'assurant bien que sa vengeance lui étoit si assurée qu'elle n'avoit pas lieu d'y méditer long-tems, elle s'endormit. Le lendemain comme Bajazet s'étoit retiré, voyant que Floridon dormoit encore, elle l'éveilla, & comme elle lui avoit toûjours découvert la jalousie qui la tourmentoit, elle la fit approcher, la fit seoir sur son lit, & en même tems retira de dessous le chevet les deux petits papiers qu'elle y avoit mis. Si jamais il y a eû un reveil semblable à celui de Floridon, je vous le laisse à penser, remarquant que la Sultane ouvroit ses billets, & reconnoissant aussi-tôt son écriture. En effet c'étoit elle qui les avoit écrits, & la Sultane n'eut pas plûtôt ouvert le premier qui se presenta

devant elle, qu'avec un étonnement qui ne cédoit guere à celui de Floridon, & avec une colere qui ne la transportoit pas moins que la peur transportoit cette fille qui étoit plus morte que vive, elle vit qu'il étoit conçû en ces termes.

A quel péril m'exposez vous Bajazet? retirez votre affection d'une malheureuse; elle ne pourroit s'empêcher de vous donner la sienne qui trop infortunée, causeroit sans doute votre ruine. N'attirez point dans le précipice une pauvre Esclave qui mourroit mille fois pour votre service. Votre cœur est un present qu'on ne peut refuser; mais vous n'êtes plus libre pour me l'offrir, & il faudroit que je le fusse pour l'accepter. Fuyez-moi par raison, ou haïssez-moi par pitié. J'implore votre generosité &

votre ſageſſe contre votre amour ; mais conſiderez où j'en ſuis réduite, puiſque j'ai beſoin de votre averſion : Je ne dis pas pour m'empêcher de vous aimer ; car il y a long-tems que cela n'eſt plus en mon pouvoir ; mais du moins pour m'empêcher de vous le faire paroître.

Quelque tranſport violent qui agitât l'eſprit de la Sultane, elle lut cette lettre d'un bout à l'autre, ſans interruption ; mais combien de penſées lui paſſoient par l'eſprit ? l'amour, la jalouſie, la haine & l'amitié la tourmentoient tout à la fois. Enſuite elle jetta les yeux ſur Floridon qu'elle voyoit toute éperduë. L'état où elle étoit, lui donnoit de la pitié ; & l'eſpérance qui la flatoit encore qu'elle pourroit ſe repentir, & lui rendre ſon Bajazet que

peut-être elle ne lui avoit pas tout à fait ravi, donnoit quelque relâche à de si rudes tourmens. Puis ne sçachant par où commencer pour lui faire ses reproches; tantôt elle proféroit quelques paroles, où il n'y avoit point de suite; tantôt elle lui jettoit un regard plein d'indignation. En même tems les pleurs qu'elle lui voyoit répandre en abondance, & les termes qu'elle voyoit dans cette lettre qui marquoient si bien l'inévitable nécessité de son amour, la touchoient de compassion, malgré l'effort de son ressentiment. Enfin ne pouvant plus résister à tant de divers sentimens, sans en expliquer quelques-uns. Ah Floridon, lui dit-elle, ingrate Floridon j'ai perdu l'affection du Prince Bajazet, & c'est toi qui me l'as ravie! quel

outrage as-tu fait à mon amour? & quel outrage as-tu fait à mon amitié? perfide fille, Eſclave née pour la perte de mon repos! as-tu ſi aiſément mis en oubli combien je t'aimois, & eſt-ce ainſi que tu m'as aimée? à ces mots la pauvre Floridon n'oſoit répartir que par de longs ſanglots, & par les triſtes regards de ſes yeux aveuglez de pleurs qu'elle attachoit quelquefois ſur le viſage de l'Impératrice; mais que ſa confuſion lui faiſoit baiſſer auſſi-tôt, & que la crainte attachoit le plus ſouvent ſur ſes mains, où elle voyoit encore une autre lettre qui lui donnoit les tranſes de la mort. Car la conſidérant attentivement par la maniere dont elle étoit pliée, & par la blancheur du papier, elle la reconnut pour celle même qu'elle avoit écrite la der-

niere au Prince Bajazet ; & elle se souvenoit bien qu'elle contenoit à peu près ces paroles.

Vous avez vaincu, Bajazet; mais aprehendez votre victoire, & craignez de vous en repentir. Vous avez triomphé de mon cœur & de ma fidelité : ce que je devois à l'Imperatrice, & ce que je me devois à moi-même, tout vous a été sacrifié ; mais voulez-vous la perte de ma vie ? considerez la contrainte où il nous faut vivre, & les ennemis que nous nous faisons. Vous me dites que vous aimez autant mourir que de cesser de m'aimer : j'imite votre résolution ; mais qu'elle me coûte cher, & que le contentement de vos desirs & des miens me cause d'inquietudes ! c'est la rigueur de ma fortune, il la faut souffrir. Je suis née Esclave, & ce n'est pas à moi de

penser à vivre heureuse. Je l'étois de la Sultane, & je le suis devenuë de celui qui la captive elle même. Mais quelle rigueur, ô mon cher Bajazet! de hazarder toute chose au monde, & de se donner toute entiere pour un bien qu'il faut partager?

Ces deux lettres étoient malheureusément demeurées dans les habits de Bajazet. Comme ils ne se parloient presque point devant elle, & que le tems qu'ils se voyoient, leur sembloit si court, ils étoient contraints d'avoir recours aux lettres pour s'entretenir. La Sultane n'eut pas sitôt achevé de lire la derniere, que voulant s'emporter contre Floridon, elle la trouva évanoüie, soit de douleur d'avoir été si ingrate envers une Maîtresse qui avoit tant d'affection

pour elle, soit de honte de se voir si fortement accusée & condamnée par elle-même, soit de frayeur de perdre la vie, ou ce qui ne lui étoit guere moins sensible, de perdre son cher Bajazet; ce qu'apparemment elle ne pouvoit éviter. La Sultane toute transportée ne pouvoit se contenir. Quelquefois elle vouloit se jetter à son visage pour punir les charmes qui lui avoient fait un si grand outrage. Quelquefois elle méditoit d'aller querir un poignard pour arracher son cœur qui lui avoit été si ingrat & si perfide; & puis rapellant ses esprits, & regardant cette pauvre malheureuse: où êtes-vous ma raison? disoit-elle. Et bien Bajazet ne m'aime plus; mais faisons le mourir, de peur qu'il n'en aime une autre, ou bien vangeons-

nous ſur celle qui nous l'a ravi : mais comment faire mourir ce qu'on a tant aimé ; mais comment vivre ſans Bajazet ? après ce peu de paroles paroiſſant vouloir changer de deſſein : ne faiſons rien d'indigne de nous, ajoûtoit-elle. Ah plûtôt oublions l'un & l'autre ; & dans l'oubli de leurs perſonnes enſeveliſſons-y le ſouvenir de l'amitié par laquelle ils m'ont trompez, & de la trahiſon qu'ils m'ont faite. Dans le même tranſport ſe voulant ſervir de toute ſa ſageſſe qu'elle appelloit au ſecours, elle ſe leva, & paſſant ſeulement une robbe de chambre par ſes bras, pour tâcher de compoſer ſon viſage, elle entra dans un cabinet. Elle s'y promenoit à grands pas, ſans rien dire, méditant tout ce que la vengeance peut inſpirer à une Amante

outragée. Cependant Floridon revint de ſon évanoüiſſement ; & ne la voyant plus, elle ſe remit un peu par l'expérience qu'elle avoit que cette grande Princeſſe avoit toûjours gagné ſur ſes plus violentes paſſions de ne ſe point laiſſer aller à ſes premiers mouvemens. Elle commença à eſpérer un peu ; & croyant que le tems ne lui ſeroit point déſavantageux, elle ſe donna bien de garde de s'aller preſenter ſi-tôt devant elle dans le cabinet où elle l'entendoit marcher. Mais penſant à l'extremité où elle étoit réduite, elle ſe préparoit à tout ; & en même tems, elle ſongeoit autant qu'il lui étoit poſſible aux moyens de s'excuſer & de fléchir la Sultane. Amurat étoit alors en Perſe, & il avoit laiſſé cette Princeſſe à Conſtantinople avec une

autorité absoluë : ainsi sa vie, & celle de Bajazet dépendoient d'elle. Mais connoissant combien elle aimoit Bajazet, elle espéroit un peu de ce côté-là. Se hâtant donc de s'habiller, elle se dépêcha d'aller querir un Eunuque en qui elle avoit confiance, & le pria que le plûtôt qu'il lui seroit possible, il allât querir ce Prince, l'avertissant qu'il lui parlât en quelque état qu'il pût être. Quelque tems après la Sultane qui s'étoit toûjours promenée dans son cabinet, l'appella. Elle l'alla trouver aussi-tôt, & dès l'entrée de la porte, elle se jetta à genoux, voulant commencer à se justifier. Mais la Sultane lui ôta la parole, en lui disant qu'elle envoyât chercher le Prince Bajazet, ce qui la mit en une étrange inquietude. Néanmoins le visage de la Sul-

tane lui ſemblant un peu radouci, elle ne voulut point lui diſſimuler qu'elle l'avoit déja envoyé querir : & bien, lui répondit-elle, taiſez-vous Floridon, & m'écoûtez, alors continuant ſon diſcours : je ſuis devenuë votre ennemie, pourſuivit-elle, & celle du Prince Bajazet, parce que vous m'avez fait la plus ſenſible injure que vous pouviez me faire. Déloyale Floridon qu'ai-je commis contre toi ? je t'ai élevée de la miſere de ton eſclavage à une condition qui donnoit de l'envie aux plus Puiſſans de tout l'Empire. Tous les honneurs & toutes les fortunes n'étoient-ils pas en ta diſpoſition ? t'ai-je refuſé une ſeule grace de toutes celles que tu as demandées pour toi ou pour ceux que tu as voulu favoriſer ? je t'ai abandonné tous mes tré-

ſors, & tu en as joüi comme tu l'as voulu. Tout ce que je poſſédois, étoit à toi ; je ne m'étois rien réſervé que Bajazet, tu me l'as ravi, & il te fâche encore de le partager avec moi. Ne t'avois-je pas ouvert mon cœur, & ne connoiſſois-tu pas ce Prince, quand je fis deſſein de l'aimer ? que ne me diſois-tu alors que tu le voulois pour toi ? je t'aimois tant, que je te l'aurois peut-être accordé ; mais ce n'étoit pas aſſez pour ta haine & pour ton ingratitude, ſi tu ne l'avois par la perte de tout mon repos ; il n'étoit pas dès lors aſſez aimable, ſi pour ſatisfaire ton inſatiable ambition, tu ne l'enlevois avec le cœur de la Sultane ta Maîtreſſe. Sa beauté eſt ce qui t'a moins plû en lui. Et dans ton cœur, ingrat & perfide, tu lui

viez en lui, avant même qu'il vous aimât, & remarquez le précipice où vous avez conduit mes pas, & l'amorce que vous y avez ajoûtée pour m'y attirer. Ces paroles qui étoient accompagnées de quelque raiſon, touchoient inſenſiblement la Sultane ; mais ce n'étoit pas à l'éloquence de Floridon qu'elle vouloit devoir la victoire qu'elle ſe préparoit ſur ſon reſſentiment. Perfide, lui répondit-elle, es-tu tombée dans ce précipice ſans t'en appercevoir, & n'étoit-ce pas la moindre choſe que tu devois à mon amitié, que de faire un pas en arriere pour t'en retirer, puiſque tu m'y plongeois avec toi ? va, je te puis faire mourir par les plus cruels ſupplices qu'on puiſſe imaginer : mais confeſſe ton crime, tandis que l'amitié dont je t'ai honno-
rée,

rée, parle encore en ta faveur. A ces mots, la pauvre Floridon se jettant à ses pieds, lui dit qu'elle avoit bien merité d'être punie cruellement, qu'elle ne lui demandoit point la vie, qu'elle la supplioit seulement de considérer que la perfidie qu'elle lui avoit faite, n'étoit point volontaire: & sur cela lui rapellant insensiblement la fidelité qu'elle avoit euë pour elle en toute autre occasion, elle se mit à lui raconter la poursuite de Bajazet; mais lui faisant toûjours remarquer adroitement qu'elle avoit bien contribué elle-même à la faire trebucher dans le malheur où elle étoit tombée. Sur ces entrefaites la Sultane entendit que quelqu'un entroit dans la chambre; & ayant reconnu que c'étoit Bajazet, elle ordonna à Floridon de demeu-

rer dans le cabinet ; & tirant la porte ſur elle, elle alla trouver ce Prince. Comme il étoit ſeul, elle ne fut pas long-tems ſans lui faire paroître ſa colere. L'indignation de ſon amitié qui par les raiſons de Floridon commençoit à s'appaiſer, paſſa ce ſemble, & ſe joignit contre lui avec la fureur de ſon amour, tant elle parut emportée, ſi-tôt qu'il ſe preſenta devant elle. Et bien parjure & déloyal, jure maintenant que tu n'aimes que moi, lui dit-elle, en lui montrant les deux lettres de Floridon qu'elle tenoit encore ouvertes ! fais autant de ſermens pour juſtifier mon ennemie, que tu m'en as fait de faux pour me faire croire que tu m'aimois. Perfide & trompeur ! pouvois-je m'imaginer que ſous des attrais ſi innocens, tu cachaſſes

une ame si double & si traitresse? ingrat tu ne respires que par ma bonté, & ce ne t'est pas assez d'en témoigner une si grande méconnoissance, si tu ne t'en sers encore pour me faire mourir de douleur! ces paroles & le courroux qui éclatoit en ses yeux plus qu'on ne peut l'imaginer, & l'écriture de Floridon que Bajazet reconnoissoit, le rendoient l'homme du monde le plus confus. Il ne pouvoit concevoir par quel moyen ces lettres étoient tombées entre les mains de l'Impératrice: & voyant son grand emportement, il ne sçavoit que croire de Floridon qu'il ne voyoit plus. Ainsi indigné contre lui-même de la faute qu'il croyoit avoir faite d'avoir perdu ses lettres par sa négligence, incertain de ce qui arriveroit d'un accident si si-

niſtre, & tremblant pour la pauvre Floridon, il ne ſçavoit par où commencer pour répondre à la Sultane. Il vouloit déſavoüer; mais ſçachant ce qui étoit contenu dans ces lettres, il n'y avoit pas de moyen: il vouloit ſe charger de tout le crime & excuſer Floridon; mais penſant à la grande paſſion que l'Impératrice avoit pour lui, il prévoyoit que ce ne feroit qu'augmenter ſa furieuſe jalouſie, & bien loin de ſauver ſon Amante par ce moyen, il craignoit de la perdre, ſi déja elle n'étoit perduë. Ainſi il demeuroit auſſi interdit qu'on le puiſſe être. Et cependant la Sultane qui voyoit ſa confuſion, le preſſoit étrangement. Tu te tais maintenant, ajoutoit-elle, & ta bouche ſi ſçavante en fauſſetez pour ſéduire mon cœur qui t'a-

doroit, n'a rien à me répondre à present que tu connois qu'il ne peut plus te croire. Mais si Bajazet ne pouvoit répondre à cette Princesse, les tristes regards qu'il lui jettoit, avoient de puissans discours pour elle. Son ame insensiblement s'attendrissoit à la veuë d'un objet qui naturellement lui étoit agréable, & son amour qui la possédoit encore davantage que sa haine ne l'agitoit, tournoit bien plûtôt son esprit vers les reproches qu'elle pouvoit faire à son Amant, que vers les autres sentimens d'indignation & de courroux qu'elle pouvoit avoir contre sa Rivale. Tu aimes mieux mourir, reprenoit-elle, voyant qu'il ne lui répondoit encore rien, que de vivre sans en aimer une autre que moi, & en même tems elle lui

montroit l'endroit de la lettre où Floridon avoit écrit ces paroles: va je ne te veux point parler des biens que je t'ai fais; ton mérite pouvoit peut-être les obtenir de toute autre que de moi. Je ne te dis plus que je t'ai laissé vivre contre tous les interêts de mon sang: ta beauté pouvoit fléchir une ame barbare; mais cruel t'ai-je denié la moindre partie de mes affections! me pouvant faire aimer de qui j'eusse voulu, je n'ai choisi que toi, & mon cœur qui pouvoit être le but des plus ambitieux de tout l'Empire, ne t'a pas coûté un seul soupir! je ne crains point que tu me reproches le tort que je me suis fait, de commencer la premiere à t'aimer; je prétends que tu m'en es obligé. J'ai élevé ton cœur jusqu'à moi qui n'eut osé en concevoir

ſeulement la penſée ; & pour t'obligēr à plus de reconnoiſſance, je t'ai donné libéralement & ſans peine, ce que toute ta vie employée à me ſervir, ne te pouvoit faire mériter. Malheureuſe que je ſuis d'avoir borné tous mes déſirs à plaire à qui me trouve l'objet du monde le plus déplaiſant, d'avoir donné toutes mes penſées à celui qui me parle, & ne me voit qu'avec contrainte, & d'avoir enfin ſi malheureuſement placé toute mon amitié, que j'en ai fait poſſeſſeur un Prince qui eſt devenu le plus grand de mes ennemis, qui me hait plus que la mort, & qui ne me traite de la ſorte, que parce que je l'aime plus que ma vie! juſques-là Bajazet ne lui avoit rien répondu ; mais voyant enfin que ſes regards s'adouciſſoient, & que

cette grande colere se dissipoit par les pleurs qui lui tomboient des yeux, touché en partie de ses reproches & de ses charmes que la grande passion qu'elle lui faisoit voir, sembloient augmenter, & ne pouvant tout à fait oublier qu'effectivement il l'avoit aimée, soit qu'alors il fallut feindre encore pour son salut, ou que véritablement par la presence de l'objet, il ne se put défendre, il crut qu'il étoit tems de lui répondre. Ah Madame, lui dit-il, j'ai failli, je l'avoüe; mais je ne suis pas si criminel que vous le dites: ma plume ou ma bouche peut-être ont manqué à ce qu'elles vous devoient; mais quelque outrage qu'un caprice de jeunesse les ait obligé de commettre envers vous, mon cœur est encore innocent, & aussi exempt de

de perfidie, qu'il l'étoit quand vous me fiſtes l'honneur de le recevoir. Pardonnez, Madame, à une paſſion qui en rien n'a offencé le reſpect & l'eſtime qui accompagnent celle que j'ai pour vous, & que je conſerverai toute ma vie. Laiſſez vivre la pauvre Floridon, quel que ſoit notre crime. Je ne puis déſavoüer à votre Hauteſſe que c'eſt moi ſeul qui l'ai commis. Et comme pendant ce diſcours, il s'étoit jetté à ſes pieds; tantôt il lui embraſſoit les genoux, & tantôt il prenoit ſes mains qu'il baiſoit avec de grandes démonſtrations d'amour: mais la Sultane ne ſe rendant pas encore à cette fois, le repouſſoit, en lui diſant qu'il réſervât ſes careſſes pour l'Eſclave qui étoit cauſe qu'il la mépriſoit. Et comme il eut dit ces der-

nieres paroles par lesquelles il vouloit justifier Floridon. Ah ingrat, s'écria-t'elle, c'est là où je t'attendois! ne croi pas m'en faire accroire avec tes fausses protestations : la crainte que je ne perde ma Rivale, te met en la bouche tous ces discours ; & tu ne songes pas tant à me fléchir, que tu songes à la sauver. Ces paroles qui sembloient redoubler le péril où étoit Floridon, redoubloient les soumissions & les sermens de Bajazet ; & au plus fort de la colere de la Sultane, il n'épargnoit rien pour lui faire voir que l'amour qu'il lui disoit avoir pour elle, étoit véritable, & pour lui en témoigner l'empressement. Cependant la pauvre Floridon étoit dans le cabinet, attendant avec toutes les frayeurs qu'on peut imaginer, ce qui arriveroit

de cette avanture; & balançant entre l'espérance & la crainte, l'on peut croire le pitoyable état où elle dut être tout ce tems qui ne fut pas court, comme il est aisé de se le figurer à ceux qui ayant aimé, en sont quelquefois venus aux éclaircissemens. Les reproches, les injures, les menaces & les plaintes de la Sultane ne se pouvoient pas expliquer en peu de paroles; & Bajazet qui faisoit tout ce qui lui étoit possible pour se justifier & pour sauver Floridon, ne devoit pas apparemment avoir peu de choses à dire. Il pria, il pleura, il fit le désesperé, il témoigna se repentir, & il lui demanda qu'elle le fit mourir; mais enfin quelque espoir & quelques terreurs qui se mêlassent à ses actions & à ses discours, il est aisé de croire qu'il

ne pensoit pas que cette avanture dut avoir une conclusion si extraordinaire. La Sultane paroissoit un peu remise de son extrême colere, elle écoutoit Bajazet plus paisiblement ; mais elle témoignoit toûjours bien qu'elle n'ajoûtoit pas une entiere créance à ses excuses, & enfin après avoir oui tout ce qu'il lui pouvoit dire: Bajazet, lui dit-elle, je t'avoüe que voyant tant de sujets de te haïr, je ne sçai pourquoi je ne puis m'empêcher de t'aimer. Ne prétend pas m'abuser : avant que tu fusses venu, mes résolutions étoient prises : Floridon vivra encore ; mais ne croi pas devoir son salut à tes larmes non plus qu'elle à son repentir. Ne pense point que j'ajoûte foi à tes sermens qui se sont découverts pleins de fausseté: je sçai la passion que doit attendre

de toi une femme qui en comparaison de sa Rivale, ne passe plus pour jeune dans ton esprit ; tu l'aimeras mieux que moi, je le sçai, & cependant je la laisserai vivre ; mais elle ne vivra que parce que je me souviens que je l'ai aimée, & parce que je t'aime encore plus que moi-même. Prévoyant que la mort de ma Rivale attireroit peut-être la tienne, ou du moins te causeroit un grand déplaisir, pour te donner la plus extraordinaire preuve d'amour que peut-être jamais femme ait donnée à un homme, elle n'en mourra point, & je te permets encore de la voir. Elle s'est renduë indigne de ma faveur, & de l'honneur de paroître devant moi ; aussi ne la verrai-je jamais. Je vais la faire passer à Pera ; là elle sera logée dans un Serrail, où je ne veux

pas que rien lui manque, & où elle n'aura rien qui lui puisse faire remarquer la décadence de sa fortune que d'être privée de l'honneur de me voir. Choisis tel jour de la semaine que tu voudras pour le passer avec elle, il te le sera permis; mais si hors ce jour là, je découvre que tu la voyes un seul moment, ni le souvenir de l'amitié que j'ai eû pour elle, ni la passion que j'ai pour toi, ne me pourront empêcher de vous faire mourir tous deux dans les plus cruels supplices qu'on puisse imaginer, quand le déplaisir de t'avoir donné la mort, me devroit coûter la vie un moment après. Bajazet voulut lui répondre; mais elle ne lui en donna pas le loisir. Elle rentra en même tems dans son cabinet, où elle fit sçavoir à sa Rivale sa résolution

de la maniere qu'elle avoit dit à ce Prince, & dès le jour même, elle la fit passer à Pera. C'est une partie de Constantinople; mais comme cette superbe Ville est, ce semble, bâtie pour commander aux deux plus belles Parties du monde, qui sont l'Europe & l'Asie, elle en a une partie dans l'une, & une partie dans l'autre, qui ne sont divisées que par le trajet du Bosphore. Celle qui est dans l'Europe, s'appelle Constantinople qui est la plus belle: l'autre s'appelle Pera peuplée de Chrétiens qui payent tribut. Suivant donc cet accord, Bajazet alloit voir Floridon un des jours de la semaine, & à la porte on parla diversement de sa disgrace, sans qu'on en put sçavoir le véritable sujet. Ces Amans qui se voyoient tirez d'un si grand péril, ne lais-

ſoient pas dans les commencemens de ſe tenir heureux. Songeans à la bonté de l'Impératrice, Bajazet ni Floridon n'oſoient murmurer contre elle; & comme rarement peu des Sultanes qui ſont enfermées dans le Serrail pour les amours du grand Seigneur, le poſſedent ſeules, Floridon ſe conſoloit par cet exemple, & au jour où il lui étoit permis de voir Bajazet, elle s'étudioit de le recevoir avec toute la magnificence poſſible. D'un autre côté, Bajazet craignant d'irriter la Sultane, ſe conduiſoit avec elle d'une maniere, qu'elle avoit toûjours quelque ſujet de croire que la paſſion qu'il avoit pour Floridon, ne l'entraînoit point juſqu'au dégoût, & au mépris pour elle.

Amurath cependant étoit en

Perſe, & l'on ne parloit à Conſtantinople que de ſes conquêtes. Il avoit gagné pluſieurs batailles, forcé cent villes, envahi deux ou trois Provinces, & ce qui étoit encore plus que cela, il avoit pris l'ancienne Babylone qu'aujourd'hui les Turcs & les Perſans appellent Bagadet, ce que le grand Achmet, ni aucun de ſes Prédéceſſeurs n'avoient jamais pû faire, quoiqu'ils l'euſſent entrepris par pluſieurs fois. Ce Prince enflammé de ſi heureux ſuccez, & animé de la boüillante ardeur de ſon courage & de ſa jeuneſſe, ne s'en voulut pas contenter: il ſe trouvoit encore avec quatre cens mille combattans; & quoique l'hiver s'approchât, il lui prit fantaiſie de pouſſer ſes conquêtes plus loin, & de porter dans le ſein du Royaume de Perſe, la guerre que

les Perſans avoient auparavant lui tant de fois porté dans le milieu de ſes Etats. Il fit donc aſſembler ſes troupes qui étoient très nombreuſes dans ces grandes plaines qui ſont ſur les bords de l'Euphrate, & allant de rang en rang, il leur voulut lui-même parler de ſon deſſein, & leur en remontrer la gloire : ajoûtant enfin que de ſa ſeule autorité, il les pouvoit mener où il y alloit de ſa réputation ou de ſes interêts ; mais qu'il n'en vouloit rien faire, ſans le conſentement de tous, depuis le moindre ſoldat juſqu'aux premiers Officiers de ſon armée. Il leur déclare que pour cela, il vouloit que chaque compagnie s'aſſemblât ſous ſon drapeau, que les Capitaines recueilliſſent les voix des ſoldats, & les rapportaſſent à leurs Meſtres-de-Camp,

& qu'enfin de toute l'armée dix ou douze fussent députez pour lui venir rapporter sans aucune contrainte les sentimens de tous. Il crut par là que ses troupes le suivroient plus volontiers, aimant mieux qu'on lui obéit par douceur en un commandement qu'il jugeoit pénible pour les difficultez qu'il y prévoyoit, que de se servir de son autorité; mais cette voie qui est sans doute la plus humaine & la plus raisonnable, n'a pas toujours les succez qu'elle mérite. Il y avoit trois ou quatre ans qu'il étoit parti de Constantinople, & par conséquent autant que les Janniſſaires qui composent la plus belle partie de ses troupes, n'avoient vû leurs familles & leurs femmes: l'hiver s'approchoit, qui est horrible aux environs des montagnes qu'ils leur

falloit passer: l'entreprise étoit estimée pénible au dernier point, & fort incertaine en son succez. Ainsi le soldat impatient & mutin, ne se donnant pas le loisir de suivre les ordres de son Empereur, il s'éleva un bruit qui se fortifia par l'exemple, qui se composa enfin du plus grand nombre de l'armée, & qui fit connoître à Amurath qu'il ne seroit pas obéi. Parmi tant de voix, il entendoit que les uns demandoient de se reposer pour recompense de leurs travaux, les autres de retourner en leur patrie, & les moins emportez, de remettre au Prin-tems une entreprise si laborieuse & si difficile. Ce bruit lui déplut extremement; mais voyant qu'il fut suivi d'un cliquetis de leurs armes les unes contre les autres, & que ceux qui portoient des

boucliers, se mirent à tirer leurs épées pour fraperdessus, ce qui parmi eux étoit un signal qu'ils ne lui obéiroient point, il entra en une si grande colere, qu'empoignant son cimeterre, il le tira du fourreau, & avec un regard terrible, menaça toute son armée, disant qu'il feroit mourir de sa propre main le premier qui refuseroit de le suivre. Sur quoi la révolte s'échauffa, & parut plus grande qu'auparavant; mais si malheureusement pour le pauvre Bajazet que l'Empereur ayant oui parmi les cris des soldats, que puisqu'il les menaçoit de la sorte, ils sçavoient bien à qui se donner, & que s'il ne vouloit les ramener à Constantinople, ils en sçavoient bien le chemin, & ce qu'ils y trouveroient: ces deux derniers mots coûterent la vie à ce jeu-

ne Prince. L'Empereur dissimula pour l'heure : mais ayant fait rentrer l'armée dans son camp, il ne fut pas plûtôt dans sa tente, qu'il envoya un Capitaine de ses gardes avec ordre à Bajazet de donner sa tête. Il n'en faut pas davantage dans les cruelles Maximes de cet Empire pour faire mourir quiconque déplaît au Sultan, depuis le moindre de ses sujets jusqu'à ses freres ou ses fils. Il y avoit déja quelque tems que ce que j'ai dis, s'étoit passé entre la Sultane, Floridon & Bajazet, quand le Capitaine des gardes arriva ; mais cet homme ayant mal pris ses mesures, la Sultane & Bajazet en ayant eû avis, & ayant concerté ensemble ; le Prince le fit tuer lui-même, & la Sultane feignant de prendre cet Officier pour un Imposteur, donna les

mains à sa mort, quoiqu'elle connut bien le péril où elle s'exposoit; mais enfin on ne peut éviter son destin. Autant qu'elle travailloit pour le salut de Bajazet, autant il travailloit lui-même à se détruire: tout ce qu'il devoit à la Sultane, ne put prévaloir par dessus Floridon; la passion qu"il avoit pour elle, lasse d'être réservée dans des bornes si étroites, s'échappa & se révolta tout-à-fait. Il voyoit cette fille le plus souvent qu'il pouvoit, mais il s'y conduisoit si inconsidérément, qu'il n'y apportoit aucune précaution. Floridon avoit des envieux & des ennemis, comme il est aisé de le croire par la haute fortune où elle avoit été élevée. Ce qui s'étoit passé entre elle & la Sultane ne put être à la fin si secret qu'avec le tems on n'en sçut quelque chose, & quelqu'un

ayant découvert les allées & venuës un peu trop fréquentes de Bajazet vers Pera : la Sultane ne manqua point d'en être avertie. Elle ne témoigna pourtant rien à ce rapport, étant trop habile pour s'emporter sur ce sujet ; mais en ayant d'ailleurs quelque soupçon, elle prit la résolution de s'en éclaircir elle-même. Ce qu'elle avoit nouvellement fait pour Bajazet, l'outroit au dernier point; & comme elle vieillissoit en sorte que son miroir ne lui en pouvoit plus cacher mille témoignages, elle se persuada bien que l'avenir lui causeroit encore de plus grands sujets d'ennui. Donc par une simple curiosité assez capable d'entrer dans l'esprit d'une personne qui aimoit comme elle, ayant fait venir le Prince Bajazet, & ayant feint d'être malade de-

vant lui, si bien qu'il n'en pouvoit douter, elle crut que si ce qu'on lui avoit rapporté étoit véritable, il prendroit infailliblement ce tems là pour aller trouver Floridon. Elle se releva de son lit à l'heure qu'on lui avoit donnée, & se déguisant comme les femmes du commun qui vont au bain, elle se rendit au bord de la mer, où elle prit une chalouppe, & commanda au Batelier qui la conduisoit, de la laisser aller au gré du courant, comme si elle eût voulu prendre l'air seulement. Bajazet fut si malheureux, qu'il prit presque ce même tems. La Sultane ne fut pas si tôt venuë, que dans le milieu du canal, elle apperçut derriere elle, une autre chalouppe que six Forçats faisoient aller de toute leur force, & sur la poupe remarqua de fort

loin que c'étoit Bajazet. Il étoit assis sur un careau de velours cramoisi qui étoit placé sur un de ces riches tapis de Perse, qui couvroit presque toute la chaloupe. Soudain elle dit au Batelier qui la conduisoit, que c'étoit le Prince, & qu'il s'éloignât pour le laisser passer : ce qu'il fit, & la chaloupe de Bajazet passa fort près de la sienne. Si elle ne s'en étoit pas vû si cruellement méprisée, il étoit dans un état capable de lui donner de l'amour plus qu'il n'avoit fait. Jamais il ne parut d'une taille plus avantageuse; jamais ses yeux ne furent plus brillans, ni sa bouche plus vermeille, & la joie qui paroissoit sur son visage, animoit si vivement l'incarnat de ses joües & de son teint, que toute autre que la Sultane en eut été touchée sans doute; mais son indignation

se rendoit trop forte : la joie qui étoit toute visible sur le visage de ce Prince, faisoit naître en elle un si mortel ennui, qu'elle se sentoit presque défaillir. Avec cela, il avoit ajoûté pour sa parure tout ce que l'art pouvoit ajoûter à la nature. Jamais il n'avoit pris une robe plus superbe. Elle étoit d'une de ces riches brocatelles d'or qui viennent de l'Orient prise avec justesse sur sa taille qu'il avoit belle par excellence : au bout d'une grosse chaîne d'or pendoit à son côté, un cimeterre dont la garde & le foureau éclatoient de pierreries, son turban étoit de médiocre grosseur où tenoit une aigrette avec une attache de diamans d'une valeur inestimable ; mais tout cela mis si galamment, & avec une propreté si naturelle, qu'il ne se peut pas davantage.

Ces ornemens qui devoient être de ſi grands charmes pour Floridon, étoient autant de coups de poignard qui perçoient le cœur de la Sultane. Elle commanda au Batelier de prendre le fil du canal; mais elle le ſuivoit comme un Captif ſuit le char de triomphe de ſon vainqueur. Abatuë de douleur, & crevant de dépit, elle voulut s'éclaircir juſqu'au bout, autant que ſon Batelier pouvoit à force de rames ſuivre les Forçats qui conduiſoient Bajazet: & autant qu'elle le pouvoit approcher, ſans lui donner de ſoupçon, elle le ſuivoit, ayant toûjours la veue attachée ſur lui. Il avoit pris le milieu du courant, & ſembloit n'avoir nul deſſein de venir à la rade, ce qui lui donnoit encore quelque conſolation; mais comme il fut au droit du Palais de

Floridon, elle vit que la chaloupe s'y dressa tout d'un coup, & que quittant le fil de l'eau, il tourna vers le bord avec une extreme vitesse, qui parut encore bien plus grande à ses yeux, qu'elle ne l'étoit effectivement. Son transport fut tel à ce triste spectacle, que si le Batelier y avoit prit garde, il s'en fut sans doute apperçu ; mais il étoit si attentif à conduire sa barque, qu'il ne songeoit à autre chose : outre qu'elle avoit le visage couvert selon la coûtume des femmes qui vont au bain. Ce qui acheva de la désesperer, ce fut que le Prince n'eut pas plûtôt pris terre, qu'elle remarqua que d'un Balcon qui étoit au Palais de Floridon, & qui avançoit dans la mer, on jetta tant de fleurs sur lui, que tout l'air en étoit parfumé, & à un tel point, que quand

ses yeux ne se fussent pas apperçus d'un spectacle si triste pour elle, l'excellente odeur qui venoit de ce côté là, l'eut sans doute obligée d'y prendre garde. Plusieurs Esclaves vêtuës superbement étoient sur ce Balcon, & tenans en leurs mains des corbeilles de fleurs, continuerent à les répandre jusqu'à ce qu'il fut à la porte du Serrail. Si tôt qu'elle fut entr'ouverte, deux femmes belles à merveilles jetterent sur lui une cimare précieuse au dernier point. Bajazet étoit si transporté d'amour, & avoit tant de fois rendu de pareilles visites à Floridon, sans que la Sultane en eut rien sçu, qu'il n'y apportoit plus nulle considération, & la croyant malade, il n'avoit garde de la penser si proche de lui. Jusqu'alors, elle avoit toûjours eû la

veue attachée de ce côté là ; mais voyant que Bajazet étoit entré dans ce Serrail, & repaſſant dans ſon imagination la felicité de ſa Rivale, peu s'en fallut que ſa jalouſie ne la tranſportât à un ſi haut point, que déclarant ſa qualité à ſon Batelier, elle ne ſe fit conduire au lieu où elle étoit pour aller interrompre le bonheur de ces Amans qui lui coutoit ſi cher. Trop habile néanmoins pour s'aller commettre entre les mains de ſa Rivale, elle ſe fit ramener au lieu où elle s'étoit embarquée: & de là gagnant une fauſſe porte de ſon Serrail où un Eunuque l'attendoit, elle ſe gliſſa en ſon appartement, où elle ſe remit au lit, ſi outrée de douleur qu'on ne le peut pas imaginer. Ses pleurs, ſes ſoupirs & ſes longs ſanglots en étoient témoins; mais parmi

tout cela, elle laiſſoit quelquefois échapper des paroles ſi triſtes, que l'ame du monde la plus barbare en eut été touchée. La mort de Bajazet étoit réſoluë dans ſon eſprit: car ſa derniere ingratitude lui donnoit ſans comparaiſon plus de rage contre lui, qu'elle n'en avoit contre ſa Rivale. Autrefois, diſoit-elle, que tu me l'as ravi d'entre mes bras, trop heureuſe Floridon! je devois me vanger de toi; mais preſentement je ne dois accuſer que ma ſimplicité. Dois-je vouloir que tu lui fermes la porte après le hazard où il s'expoſe pour l'amour de toi? mais quant à cet ingrat pour qui depuis huit jours, j'ai encore expoſé & mon autorité, & mon ſang & ma vie, ah comment lui pardonner! la Sultane répétoit ſouvent ces paroles ou de ſemblables, & paroiſſoit

paroissoit tout à fait résoluë à la perte de ce Prince ; mais quand il lui falloit songer à la maniere de l'executer, quand elle se representoit qu'elle ne le verroit plus, & quand elle songeoit combien elle l'avoit aimé, ce n'étoit pas un leger combat dans son esprit. Ses menaces meprisées & son amour outragé tant de fois, lui inspirerent les plus cruelles résolutions dont une femme irritée puisse être capable ; mais les charmes de Bajazet, & l'amour invincible qu'elle avoit pour lui, le défendoient extremement, & à la fin s'ils n'eussent vaincu, du moins ils eussent tenu long-tems la victoire en balance ; mais ce Prince étoit encore plus malheureux sur les frontieres de Perse par la mutinerie des soldats, qu'il ne l'étoit à Constantinople par sa

faute. L'amitié de son frere étoit diminuée par l'absence, où elle n'agissoit pas si puissamment que l'amour de la Sultane. La sédition de l'armée qui augmenta, la vainquit entierement. La colere & la crainte de l'Empereur acheverent ce que la Sultane peutêtre n'auroit jamais fait. Quoiqu'il ne doutât point que son commandement ne dût être executé par une détestable prudence, non qu'il pût prévoir ce qui arriva à son premier Courier: car ce fut une chose fort singuliere parmi les Turcs; mais craignant le retardement & les accidens des chemins, sept ou huit jours après, il en députa encore un autre qui arriva dans ce tems même qui lui étoit si fatal. Cet homme ayant été instruit de l'accident qui étoit arrivé à celui qui l'avoit dévan-

cé, voulut mieux prendre ses mesures qu'il n'avoit fait. Il alla trouver la Sultane, il lui montra les ordres d'Amurath (& c'étoit précisémét en ce même instant que je viens de décrire) dans l'état où elle étoit contre le Prince Bajazet, il est aisé de croire qu'elle n'y apporta pas grande résistance. Se voyant meprisée tant de fois, voyant ce qu'elle avoit hazardé déja, & craignant qu'enfin l'Empereur (qui par le rapport de ce courier avoit changé son dessein pour l'expédition de Perse, & devoit être l'hiver à Constantinople) n'apprit quelque chose de ses amours. Elle répondit que le Sultan étoit absolu, & que ses commandemens devoient être executez. Ainsi le soir même, Bajazet étant retourné chez lui, cet homme qui n'étoit autre qu'un

Chiaoux, qui eſt comme un Huiſſier du cabinet parmi nous, s'en alla le trouver, ayant pris ſeulement avec lui le Juge du peuple & quatre Muets qui d'ordinaire ſervent à ces cruelles executions, & de cette maniere, il le fit étrangler, ſans qu'aucun y apportât la moindre réſiſtance. L'Empereur ne porta pas long-tems la punition de ce parricide : deux ou trois mois après étant revenu à Conſtantinople, il y mourut d'une débauche qu'il fit. Floridon ſe doutant bien de ce qui s'étoit paſſé, évita d'abord la colere de la Sultane ; mais peu à peu elle fit ſa paix au point que la Sultane la ſouffrit dans Conſtantinople. Elle accoucha d'un fils qu'elle eut de Bajazet : la Sultane aima même cet enfant, & c'eſt ce jeune Prince qui ayant été envoyé par ſa

mere à la Mecque, avec une autre Sultane de ses amies qui y alloit par dévotion, fut pris, il y a cinq ou six ans par les Chevaliers de Malthe avec tous les riches presens qu'elle y envoyoit.

Dans le même tems que Silerite mit fin à son récit, le carosse de la Princesse se trouva au plus beau lieu qu'il y ait au monde. Ce fut sur un Tertre qui est à une lieuë & demie du Château. Ce lieu élevé au dessus de toutes les colines qui l'enferment, à la réserve d'un côté qui est fermé d'un grand bois, de sorte qu'on y découvre de tous les autres côtez la plus charmante veuë qu'on puisse imaginer. Pour être élevé de la sorte, l'herbe ne laisse pas d'y être verte, comme dans ces prairies qui bordent les fleuves, & son terrain s'y fait voir si uni & si

égal, qu'on a peine à croire que ce qui n'eſt qu'un jeu de la nature, ne ſoit pas quelque effort de l'induſtrie des hommes qui auroient pris ſoin d'aplanir cette place. Ce tertre ſe trouve à l'entrée de ce bois, qui pour ſon antiquité & ſa hauteur ne ſe peut voir qu'avec admiration; de ſorte qu'on prendroit aiſément, cette belle place pour un agréable anticour, ou pour un ſuperbe veſtibule qui conduit à la charmante demeure, ou aux ſecrets appartemens des Driades de toute la contrée. Jamais voyageur, quelque précipité qu'il ait pû être, n'a paſſé devant cette ſolitude, qu'il ne lui ait pris envie de s'y repoſer. Ces Dames eurent ce déſir au même tems; & ces ſuperbes heſtres, & ces vieux chênes ſont tels, qu'on n'a pas ſi tôt jetté la

veüe dessus, qu'il faut de nécessité s'écrier.

Mon Dieu! que mes yeux sont contens,
De voir ces bois qui se trouverent
A la nativité du tems.

Toutefois une si agréable idée ne pût ôter de l'esprit de ces Dames, celle qu'elles conservoient de l'agréable récit que leur avoit fait la spirituelle Silerite. Elles n'eurent pas plûtôt rendu à ce lieu l'hommage de l'admiration qui lui est dûe, qu'elles retournerent en même tems, leurs pensées & leurs discours sur les avantures de l'habile Sultane, du beau Prince Turc & de la charmante Esclave. Il n'y avoit que trop de quoi s'entretenir; mais l'agréable maniere dont Silerite a le don

de s'exprimer, étoit le premier objet qui les sembloit occuper : & Uralie prenant la parole : en verité, Madame, on ne peut pas rien raconter avec plus d'agrément que vous nous avez recité cette avanture. J'étois chez la Reine un jour que le même Auteur que vous avez cité, lui en fit le récit, & je croyois avec toute la France que personne ne pouvoit lui contester le don de la narration ; mais je vous proteste que j'ai trouvé des inventions & des charmes dans votre récit, qui n'étoient point dans le sien, quoiqu'il semblât qu'on n'en pouvoit souhaiter qui n'y fussent au supreme degré ? il m'en souvient très bien, & sur-tout qu'il ajoûtoit une chose qui à la verité ne fait rien à votre histoire, mais qui pourtant mérite bien d'être sçuë,

& qui confirme bien l'habilité de la Sultane. Amurath revint à Conſtantinople deux ou trois mois après la mort de Bajazet, & il y mourut, comme vous l'avez raconté. Il avoit eû ſept enfans mâles de différentes Sultanes qui lui étoient tous morts, de ſorte que blaſphemant contre le Ciel, déſeſperé de mourir ſi jeune, & de ne laiſſer point d'autres ſucceſſeurs qu'Ibrahim ſon frere, qu'il tenoit enfermé, comme vous l'avez dit, & qui étoit ſtupide au dernier point, il lui vint en fantaiſie, puiſqu'il n'en pouvoit faire regner d'autres après lui qui lui fut agréable, d'avoir du moins la triſte gloire de mourir le dernier des Ottomans. La colere qu'il avoit contre ſon frere étoit excuſable en quelque maniere: car ce Prince étoit ſi lâ-

che, & d'un eſprit ſi abbruti, que tout épouventé de la nouveauté de l'habillement des Ambaſſadeurs étrangers, il ſe vouloit jetter par les fenêtres, quand ils paroiſſoient devant lui. Mais c'étoit une étrange penſée à l'article de la mort, que celle de vouloir faire étrangler ſon frere. Cependant il l'auroit fait ſans doute, ſans que la Sultane qui par cette mort voyoit ſon autorité abbatuë ſans remede, l'empêcha par une merveilleuſe diſſimulation. L'Empereur avoit fait venir les Muets, & tout le funeſte équipage qui ſert à ces fatales executions, & les ayant fait cacher dans un lieu proche de ſa chambre, il s'adreſſa à la Sultane pour la prier de faire venir ſon frere. Elle, qui le connoiſſoit juſqu'au fond de l'âme, ou qui avoit peut-

être ſçu quelque choſe de ſon deſſein, demeura d'abord ſans lui répondre ; & portant ſon mouchoir à ſes yeux, ſe mit à pleurer amerement : de ſorte qu'Amurath qui ne croyoit pas qu'elle pût ſoupçonner rien de ſon deſſein, la preſſant de plus en plus de faire venir ſon frere, lui dit qu'ayant toûjours aſſez mal vécu enſemble, il étoit tems de ſe reconcilier, & que pour cet effet, il ſeroit bien aiſe de l'embraſſer. La Sultane lui répondit qu'il n'étoit point néceſſaire de ce triſte embraſſement, que cela ne feroit qu'affliger ſon naturel ; mais tout cela avec tant de larmes que l'Empereur ne put s'empêcher de lui demander le ſujet de cette grande douleur : Sur quoi feignant de faire un violent effort : ah mon fils, reprit-elle, plût à Dieu que

le pauvre Ibrahim fut en état de recevoir l'honneur que vous lui voulez faire, & qu'il se portât aussi bien que vous: car il n'y a point de doute que le Ciel qui connoît combien votre Hautesse est nécessaire à tant de peuples, la rendra aux vœux & aux prieres qu'ils font pour sa conservation: & c'est l'opinion de tous les Medecins, que sans un grand changement, votre mal n'a rien de périlleux; mais pour Ibrahim, il n'en est pas de même. Elle accompagna ses paroles d'une contenance si affligée, & d'un visage si triste, qu'elle lui persuada d'abord qu'il étoit dangereusement malade, & ensuite qu'il étoit mort, ajoûtant que dans la connoissance qu'elle avoit de son bon naturel, elle n'avoit pas voulu lui donner un si grand déplai-

ſir, pendant l'effort de ſon mal, & que même elle ne lui en auroit pas encore parlé, ſans l'empreſſement qu'il en avoit témoigné, & ſans qu'elle avoit ſçû des Medecins, qu'il étoit en meilleur état. Alors Amurath plein de joie, rendit autant de graces au Ciel, qu'il avoit vomi d'execrations contre lui. Graces à Dieu, dit-il, le dernier de mes ſouhaits eſt exaucé, & je lui ſuis encore obligé de ce qu'il me diſpenſe d'un crime; n'ayant point laiſſé de ſucceſſeurs de ma race, ce m'eſt du moins quelque conſolation d'emporter avec moi tous les reſtes du ſang illuſtre dont je ſuis né. En diſant ces paroles, il mourut, & on en alla porter la nouvelle à Ibrahim. Ce ſtupide n'en voulut rien croire, craignant qu'on ne lui voulut donner une

joie qui le rendroit digne de la mort, & on lui avoit même ouvert les portes de son cachot, qu'il ne vouloit pas sortir, & seroit demeuré là éternellement, si sa mere ne l'en fut venu tirer. C'est sous l'autorité de celui-la, & des deux jeunes Princes qui en sont sortis, qu'elle a regné si longtems, jusqu'à ce qu'elle ait été dépoüillée du gouvernement, & de la vie par une intrigue du grand Visir qui la fit étrangler, & qui lui a fait succeder la Sultane Salie mere des deux jeunes Princes. C'est celle qui regne aujourd'hui avec autant d'habilité que celle qui l'a precedée; mais avec l'avantage de n'avoir que 27. ou 28. ans, d'être beaucoup plus humaine, & d'être une des plus belles personnes qu'il y ait au monde. Elle est de Russie, & se souve-

nant qu'elle est née sujette du Roy de Pologne, elle a lié une amitié très étroite avec l'illustre Princesse que ce grand Roy a épousée. Ce qu'Uralie ajoûta à la nouvelle de Floridon, fut très agréable à toute cette illustre troupe, & l'insigne cruauté d'Amurath avec la barbarie d'un gouvernement si éloigné de la douceur du notre, jointes à toutes les observations que l'on pouvoit faire sur l'histoire de Floridon, ne leur donnerent pas peu de matiere de conversation. La cruauté d'Amurath fut si generalement condamnée, qu'elle ne laissoit aucun sujet de contester. Quoique l'habileté de la Sultane inspirât de l'admiration ; & quoique la grande passion qu'elle avoit pour Bajazet, ayant été si cruellement méprisée, fut capable de trouver

de la pitié en beaucoup d'autres Juges, ceux à qui Silerite raconta les Amours de cette Princesse, furent inexorables pour elle; même quelque galanterie qui put accompagner ses lettres, & son procedé par la plus grande injustice du monde, ni l'un ni l'autre ne purent trouver aucune approbation. Jusques-là que la certitude qu'elles avoient, que ce n'est pas dans des mœurs si éloignées des Dames Chrétiennes & Françoises qu'il faut chercher des vertus si severes, ne put moderer une censure si rigoureuse. Floridon ne put trouver d'excuses dans la beauté de Bajazet, & dans la forte passion qu'il avoit pour elle. Elle ne fut pas moins generalement condamnée par l'avis de ces Dames. Il est vrai que (si c'étoit quelque consolation pour elle) tout

tout ce que nous étions d'hommes, étions d'un avis tout contraire. Il n'y eut que Bajazet qui trouva quelque protection devant un si illustre Tribunal. Je ne sçai si l'horreur de sa mort diminua quelque chose de celle de son ingratitude; mais je sçai seulement qu'il y en eut quelqu'une qui se conclut par cette pensée; qu'on ne voyoit rien de nouveau dans cet accident, puisqu'on n'y découvroit autre chose qu'une verité qui sembloit assez constante, à sçavoir que l'amour n'a jamais été vaincu par la reconnoissance. Ce fut ce qui finit cette conversation. Je ne veux point vous en dire autre chose: car j'ai trop de hâte de vous faire part du passetems que Silerite fournit à cette incomparable societé. Après ce que j'ai raconté de l'invention

des autres Dames, il sembloit qu'il ne fut pas possible d'imaginer un nouveau divertissement. Cependant vous en allez juger & conclure sans doute, que pour le peu de tems que cette Dame eut à se préparer, aucune n'eut sujet de se vanter d'avoir mieux réussi. Après l'agréable promenade, elle ramena cette illustre troupe dans le château, & déclara que le passe-tems qu'elle promettoit, ne seroit qu'après souper. On soupa donc, & incontinent après, elle mena la Princesse & les Dames dans la salle des Comedies. Le theatre étoit éclairé, & sa décoration representoit un agréable paysage. Les Comediens s'étoient assez reposez depuis leur arrivée pour croire que Silerite feroit l'ouverture de leur theatre par quelque belle Comedie de son

choix, & par les apprêts chacun tâchoit de deviner laquelle ce seroit; mais Aplanice ayant déja donné la Comedie si galament, Silerite ne vouloit rien imiter en autrui. Donc après que la Princesse eut pris sa place, & fait seoir tout le monde, on vit sortir un homme & une femme representans le Prin-tems & la Deesse Flore, qui vinrent chanter un Dialogue en forme de récit qui apprit à tout le monde que le divertissement qu'on auroit pour ce soir, seroit un balet des plaisirs de la campagne. Ce Dialogue fut parfaitement bien chanté, & chacun jugeant par là de l'invention de cette galanterie, se mit à admirer combien avoient été secrets ceux qui avoient apris ce balet, sans que personne en sçut rien. La vertu amenant l'en-

vie & l'ambition enchaînées, & ſe venant réfugier à la campagne, loin des Villes où ces deux paſſions regnent ſi puiſſamment, faiſoit la premiere entrée. Quatre Nymphes chaſſereſſes vêtuës fort galament compoſerent la ſeconde, & repreſentoient le plaiſir de la chaſſe. Deux Merciers avec leurs malettes, allant viſiter les maiſons des Gentils-hommes, & donner ſouvent le poulet, donnerent une merveilleuſe grace à la troiſiéme entrée, par le burleſque de leur dançe qui mêla une ſorte agréable varieté au ſérieux des deux premieres. Un Jardinier & une Jardiniere après avoir preſenté à la Princeſſe & à toutes les Dames des bouquets de fleurs d'orange & de jaſmin, dancerent la quatriéme, & s'en acquitterent parfaitement bien. La cinquiéme

charma tout le monde. Un Amant mélancolique entra ſur le theatre avec un theorbe, chantant cette chanſon.

Prin-tems aimable & délicieux,
Pere des fleurs & des amours nouvelles,
Tu nous renouvelles
Tes dons précieux!
Belle peinture,
Belle verdure,
Par qui tout fleurit,
Par qui tout rajeunit,
Ta grace
Fait changer de face
A tout ce qui vit.
Helas tout change,
Hors le mal étrange
Dont mon cœur languit!

Depuis le tems qu'eſclave d'Amour,

Les yeux d'Iris sont seuls mes destinées,
Toutes les années
Je voi ton retour.
Amant de Flore,
Qui fais éclorre
Tant d'attraits puissans,
Tu reviens tous les ans.
Ta grace, &c.

L'air de cette chanson étoit si touchant & si triste, qu'en verité rien ne put l'égaler, que celui que les violons joüierent ensuite, qui fut si parfaitement bien dancé, que cette entrée fut jugée la plus belle de toutes celles qui l'avoient precedée. Tant la triste démarche & la contenance desesperée de cet Amant solitaire exprimoient parfaitement bien les différens mouvemens de cette violente passion. Pour empêcher

qu'une idée si lugubre ne s'emparât trop de l'esprit des spectateurs, cinq différens Marchands qui s'assemblent pour une foire de Village, & un Maître de singes avec deux enfans vêtus en singes qui vient se trouver à cette foire, composerent la sixiéme & la septiéme entrée, & les danserent si plaisament, qu'il ne se peut pas mieux dans les balets qui sont appris avec le plus d'étude. Sur tout cette entrée des singes, où celui qui representoit le Maître, faisoit faire à ces deux enfans avec cadence tout ce qu'on apprend à ces animaux pour le divertissement du peuple. Deux Pescheurs à la ligne danserent la huitiéme entrée sur un air qui exprimoit admirablement bien la patience qui est requise à ce Mestier innocent. Quatre Joüeurs de

mail, deux hommes & deux femmes entrans ensuite, & representans l'activité de ce jeu par un mouvement plus prompt, & par un air tout opposé au precedent, firent admirer à tout le monde avec combien de jugement la diversité étoit entremêlée dans cet agreable balet? & encore davantage la dixiéme entrée qui representoit la nopce de village, dansée par Gombaut & Macée. Pour la onziéme, c'étoit une fête de village representée par le Gentil-homme & sa Femme qui viennent danser sous l'ormeau, en attendant les Bergers qui s'y doivent rendre, & qui composoient la douziéme & derniere entrée qui fut jugée si galante, qu'il ne s'y peut rien ajoûter. Six Bergers avec Gombaut & Macée vinrent danser un branle de Poi-

tou, au ſon des hauts-bois & de la muſette; & pour le grand balet, l'Amant melancolique, les Nymphes chaſſereſſes, les Pêcheurs, les Jardiniers & tous les autres perſonnages s'étant mêlez à cette troupe, ils danſerent en rond une chanſon à danſer, ſur l'air du monde le plus charmant, & le plus admirable, en ce que ſon mouvement gai, amoureux & champêtre tout enſemble, exprimoit divinement les paroles. Un d'entr'eux qui avoit la voix parfaitement belle, commença cette chanſon, qui termina la ſixiéme & derniere journée, & chacune des autres répondant ſelon l'ordre par le refrein, ſembloit le prendre pour ſoi & s'appliquer tout ce qu'elle contenoit: Elle étoit telle.

DEpuis qu'à Philiste
Mon cœur j'engageai,
Tantôt je suis triste,
Tantôt je suis gai:
Ainsi s'en vont mes amours
Avec mes plus beaux jours.

Souvent en souffrance
Quelquefois content,
C'est la recompense
D'un amour constant.
Ainsi, &c.

Si le bien engage
A souffrir le mal,
Qu'au moins le partage
N'en est-il égal?
Ainsi, &c.

On pleure, on s'ennuye,
On souffre en aimant,
Mais quelle autre vie

Passe plus gayement.
Ainsi, &c.

Un plaisir qui passe
Comme un doux Zephir,
En passant efface
Un long déplaisir.
Ainsi, &c.

Ce plaisir s'envole;
Mais s'envole aussi
Ma plainte frivole,
Et mon vain souci.
Ainsi s'en vont mes amours
Avec mes plus beaux jours.

FIN.

APPROBATION.

J'Ay lû ces Tomes des *Nouvelles Françoises*, & n'y ai rien trouvé qui en doive empêcher la réimpression. A Paris ce 9. Novembre 1720.

FONTENELLE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maistres des Requestes ordinaires de notre Hostel, Grand Conseil, Prevost de Paris, Baillifs Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: SALUT. Notre bien amé PIERRE MICHEL HUART, Libraire à Paris; nous ayant fait remontrer qu'il auroit acquis un Ouvrage qui a pour titre *les Nouvelles Fran-*

zoises ou les Divertissemens de la Princesse Aurelie, qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au public. Mais craignant que d'autres Libraires ou Imprimeurs ne voulussent entreprendre d'imprimer ou faire imprimer ledit Ouvrage, ce qui lui causeroit une perte considerable, il nous auroit en consequence très-humblement fait supplier de vouloir bien, pour l'en dédommager, lui accorder nos Lettres de privilege sur ce necessaires. A ces causes voulant favorablement traiter ledit Exposant: Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes, de faire imprimer lesdits Ouvrages ci-dessus expliquez, en tels volumes, forme, marge, caractére, conjointement ou séparément & autant de fois que bon lui semblera, & de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la date desdites Presentes: Faisons defenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression

étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; Comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre ni contrefaire lesdits Ouvrages ci-dessus specifiés en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits sous quelque pretexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hostel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit sieur Exposant, & de tous dépens, dommages & interests; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ces Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs en bon papier & en beaux caractéres, conformement aux

Reglemens de la Librairie ; & qu'avant que de les exposer en vente les manuscrits ou imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages ci-dessus énoncez seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier Chancelier de France, le sieur Daguesseau : & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires de chacun dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Chateau du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier Chancelier de France le sieur Daguesseau : le tout à peine de nullité desdites Presentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons faire jouir ledit Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages soit tenuë pour deuement signifiée, & qu'aux copies colla-

données par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires; Car tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le neuviéme jour du mois de Janvier l'an de grace mil sept cens vingt & de notre Regne le sixiéme.

Par le Roy en son Conseil,

CARPOT.

Registré sur le Registre IV. *de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page* 718. no. 778. *conformément aux Reglemens & notamment à l'Arrest du Conseil du* 13. *Aoust* 1703. *A Paris le* 7. *Avril* 1721.

DE LAUNE, Syndic.

